

Les atrocités allemandes dans la Province de Namur en août 1914

L.C.M. et A.G. d'ARS



Livre mis en ligne en février 2015 par et pour le site eglise-romane-tohogne.be
ainsi que pour le site www.manhay1418.be

© TOUS DROITS RÉSERVÉS

Les textes et croquis qui constituent ce livre numérique ont été extraits de cinq fascicules de 16 pages
publiés en 1919 par l'Imprimerie Nationale L. Opdebeek, éditeur à Borgerhout/Anvers

et intitulés «**LES ATROCITÉS ALLEMANDES DANS LA PROVINCE DE NAMUR**»

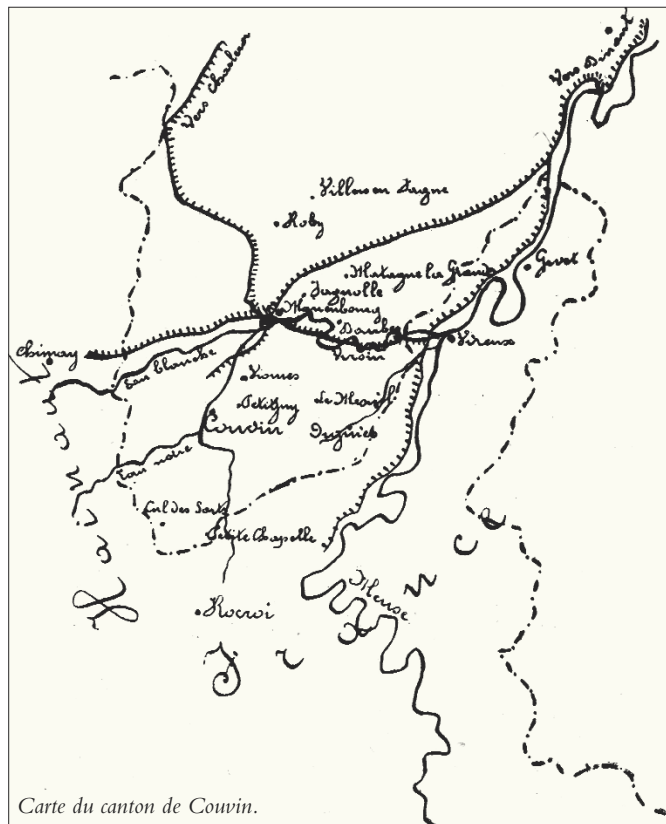
par L.C.M. et A.G. d'Ars

(publication hebdomadaire «**La Belgique héroïque - Le livre de nos héros**» n^{os} 24, 25, 26, 27 et un fascicule hors-série
non numéroté - Croquis réalisés par Edmond Van Offel).

Les atrocités allemandes dans la Province de Namur en août 1914

par L.C.M. et A.G. d'ARS

À COUVIN.



Carte du canton de Couvin.

Couvin, ville de 3.200 habitants, chef-lieu de canton, sur l'Eau-Noire; point terminus de la ligne ferrée Mariembourg-Couvin; possède des mines de fer et des fonderies. La ville était florissante et prospère quand s'abattit en 1914, le cataclysme qui devait mettre le pays à deux doigts de la ruine. L'annonce de la guerre la surprit en pleine activité et là comme partout, ce fut de la stupeur quand on apprit par les journaux du 5 que la frontière avait été violée et que nos troupes avaient fait le coup de feu contre l'envahisseur.

La France surprise, elle aussi, s'était ressaisie et dès le 7, quelques éclaireurs français apparaissaient à Couvin, salués d'ovations enthousiastes.

Ce ne fut qu'à partir du 11 que ces contingents un peu nombreux commencèrent à défiler dans les rues de la ville, se répandant dans le pays. Ils se trouvaient sous le commandement du colonel Pétain, le futur maréchal.

Le samedi 15 août, jour de l'Assomption, le canon grondait dans la direction du nord-est: les Français se trouvaient aux prises avec les Allemands à Dinant et finissaient le soir par les battre et par les rejeter dans la direction de Ciney. C'était une victoire momentanée, mais il fallait coûte que coûte des renforts. Ils vinrent de plus en plus nombreux: des turcos, des tirailleurs algériens, des chasseurs d'Afrique, des Sénégalais défilèrent tour à tour, se hâtant vers le nord. Mais les Allemands n'étaient pas restés inactifs et leur flot grossissant sans cesse ne devait pas tarder à tout submerger.

Le samedi 22, la grande bataille était engagée sur le vaste

front Virton-Neufchâteau-Dinant-Namur-Charleroi: les Allemands, de beaucoup supérieurs en nombre, réussirent enfin, après diverses alternatives de succès et de revers, à rester maîtres du terrain.

Presque partout, ils infligèrent aux populations, sur le territoire desquelles des combats avaient eu lieu et où des leurs étaient tombés, d'épouvantables tortures, mettant tout à feu et à sang.

Les Français leur avaient fait subir des pertes considérables: les civils devaient payer! Aussi, dès le 23, les fuyards des régions sinistrées arrivaient à Couvin, se dirigeant vers la France. Le cortège lamentable venait surtout de la région de Fosses. Les malheureux à la figure hâve, aux yeux terrifiés pouvaient à peine tenir encore sur leurs jambes. Ils racontaient les visions d'horreur qui s'étaient déroulées là-bas: les incendies, les massacres, les atrocités les plus invraisemblables. On était resté incrédule d'abord, mais le flot de fugitifs ne tarissait pas, chacun racontait ce qu'il avait vu. Devant la concordance de ces allégations, il fallut bien se rendre à l'évidence. Ce n'était donc plus la guerre mais le retour à la pire des barbaries. Le canon grondait toujours formidablement. Qu'allait-il advenir?

Un certain nombre de familles se prépara à toutes les éventualités: la fuite serait bientôt peut-être le seul moyen de salut.

Les Français avaient perdu la bataille, aussi pour éviter l'encerclement ils se mirent à refluer en bon ordre. Le 24, ils reparaissaient à Couvin, ne laissant derrière eux qu'un mince rideau de troupes pour couvrir leur retraite. Ils confirmèrent les récits des fugitifs de la veille; la panique s'empara de la ville et presque tous les habitants ne songèrent plus qu'à s'en aller au plus tôt.

Pourtant les troupes françaises devaient tenir le plus possible, de façon à ralentir autant que faire se pouvait, la marche en avant de l'envahisseur. Elles se retranchèrent donc sur les hauteurs qui dominent Dourbes, Fagnolle, Nismes et Mariembourg.

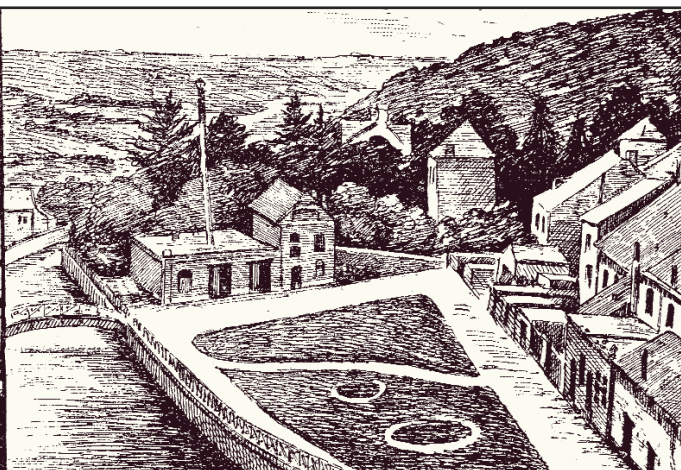
Le 25, dans l'après-midi, la bataille de Mariembourg était engagée; elle dura jusqu'au soir: les arrière-gardes françaises avaient lutté avec un héroïsme admirable, infligeant des pertes très sérieuses à l'ennemi et atteignant pleinement leur objectif qui était d'arrêter encore là-bas, au moins une demi-journée, les forces adverses. Nous reviendrons plus tard d'ailleurs sur quelques épisodes de cette bataille: ils méritent d'être rapportés.

Dans la soirée, ce qui reste de Français gagne Couvin, où dans la journée l'ont précédé les débris de la garnison de Namur. Pour éviter toute surprise, les troupes quittent Couvin ce soir-là et se dirigent sur Rocroi.

Convaincus que la conquête de la ville par les Allemands n'était plus qu'une question d'heures, les Couvinois, qui avaient cru bon d'attendre chez eux les événements, rassemblèrent à la hâte ce qu'ils pouvaient emporter, gagnèrent la forêt où ils retrouvèrent quantité de personnes de Nismes, Frasnes, Petigny, Mariembourg et des villages environnants. Quand l'ennemi arriva, le pays ressemblait à un



Couvin - La Passerelle à la Falaise.



Couvin - La Falaise.

désert: à part quelques vieillards, il n'y avait plus âme qui vive dans toute la contrée: le bétail même avait, en grande partie, été emmené. Il n'y avait guère que Frasnes et Couvin qui eussent conservé un certain nombre de leurs habitants, mais ils payèrent cher leur audace.

Comme la chose avait été prévue, les Allemands firent leur entrée à Couvin dès les premières heures de la journée du 26. Jusque neuf heures, les troupes passèrent sans s'arrêter, se hâtant vers Rocroi. Voyant qu'on ne s'inquiétait nullement d'eux, les rares Couvinois restés en ville reprirent confiance et commencèrent à s'applaudir de leur décision. Leur joie fut brève. Vers 9 heures arrivait un détachement de Saxons comptant une centaine d'hommes. Ils venaient de Frasnes à Couvin, à un kilomètre de la ville. Les soldats s'y arrêterent et le cernèrent tandis que le commandant, revolver au poing, se présentait à la porte où ne tardèrent pas à le rejoindre les deux comtesses. Il prétendit que du château on avait à l'instant tiré sur ses troupes. Celles-ci envahirent le château, et s'y livrèrent à une perquisition minutieuse sans toutefois découvrir les armes qu'elles prétendaient y être cachées.

Dans une dépendance du château, où depuis l'arrêté d'expulsion les bannissant de leur patrie, des Capucins français avaient reçu asile, les Saxons se livrèrent également à de grotesques perquisitions, brisant les portes, fouillant les armoires, jetant par terre les ornements sacrés, hurlant, gesticulant, menaçant. Les Pères gardés à vue avec des réfugiés arrivés la veille, du pays d'Hermeton s/Biert furent bousculés, injuriés, malmenés. À plusieurs reprises, on les mit en joue. Un homme d'Hermeton, pris de panique, s'enfuit dans une cave. Un des bandits l'y suivit, le trouva blotti dans un coin et de son revolver lui brûla la cervelle.

N'ayant rien trouvé de compromettant ni au château, ni au couvent, le capitaine ordonna à ses hommes de se rassembler: ils se dirigèrent sur Couvin. Ils y entrèrent vers onze heures. Constatant qu'il n'y avait presque personne en ville, ils s'en plaignirent avec aigreur: « Pourquoi civils partir? Nous pas barbares! ». C'est sans doute pour se venger de la prudente attitude de la population que ces soldats qui n'étaient pas « des barbares », se mirent immédiatement à défoncer les portes, à briser les fenêtres et à se livrer dans chaque maison à un pillage en règle. Vins, liqueurs, vivres de toute espèce, effets d'habillement, linge, couvertures, bibelots, argenterie, tout fut systématiquement enlevé, rangé, emporté. Ce qui ne pouvait convenir aux cambrio-

leurs fut lacéré, déchiré, déchiqueté, foulé aux pieds, couvert d'ordures. Comme partout, les caves surtout furent soigneusement visitées et consciencieusement vidées. Dans certains magasins, les fûts de pétrole, de vinaigre, d'huile d'essence furent éventrés. Ces destructions imbéciles se poursuivirent jusqu'au soir. D'après un relevé fait plus tard, les Allemands n'avaient pas enlevé moins de 30.000 bouteilles de vin.

Cependant, les bandits avaient cru bon de prendre des otages: M. Demanet, doyen et M. Pammelard, échevin de la ville, avaient été choisis. Sous escorte, précédés d'un tambour, on les obligea à parcourir toutes les rues. De temps en temps, le tambour s'arrêtait et le doyen devait alors crier: « Faites attention, ne tirez pas sur les troupes allemandes, sinon nous serons immédiatement fusillés et la ville brûlée ».



Ils ne furent relâchés que le lendemain à 5 heures du matin, après avoir péremptoirement démontré aux officiers qui les interrogeaient, que si des coups de feu avaient été

tirés, ils l'avaient été par les leurs.

Pendant que les otages étaient promenés en ville, on amena au doyen un vieillard que des soldats avaient trouvé dans la forêt, ramassant du bois mort. On lui demanda :

« Connaissez-vous cet homme-là ? »

Le doyen qui n'était à Couvin que depuis l'année précédente répondit négativement. Le père Dru (c'est le sobriquet qu'on lui donnait à Couvin), répliqua :

« Comment, M. le Doyen, vous ne me connaissez pas ? »

M. Pammelard intervint :

« Cet homme est de Couvin. »

Néanmoins, le père Dru fut maintenu en état d'arrestation et conduit dans une petite rue voisine. Quelques minutes plus tard, des coups de feu retentirent et comme le doyen s'enquérât auprès de l'officier de ce qui se passait, celui-ci lui répondit :

« Tenez-vous tranquille, c'est le vieux qu'on exécute. Demain vous pourrez dire la messe pour lui. »

Le prêtre ne put contenir son indignation :

« Monsieur, vous venez de faire mourir un innocent ! »

« C'était un espion » répondit brutalement l'officier, et il intima au doyen l'ordre de se taire.

Sur un simple soupçon qui ne reposait d'ailleurs sur aucun indice sérieux et que détruisait même l'assertion formelle du pharmacien Pammelard ; sans le moindre interrogatoire, sans la moindre apparence de jugement, un malheureux vieillard de 75 ans était lâchement exécuté. La façon cavalière dont la justice allemande rendait ses verdicts ne devait guère inspirer confiance aux otages : aussi dès ce moment envisagèrent-ils sérieusement l'éventualité de leur prochaine condamnation à mort. Presqu'à la même heure, dans un autre quartier de la ville, se déroulait un drame plus atroce encore.

Une dame de Couvin se mourait ; on alla en avertir l'abbé Gilles, vicaire, qui s'empressa d'accourir. Il avait à peine fait cinquante pas, qu'une vive fusillade éclata. Il rebroussa chemin pour se mettre à l'abri, mais des soldats l'avaient vu. Ils se mirent à sa poursuite et une vraie chasse à l'homme s'organisa. Au milieu d'une pluie de projectiles, le jeune vicaire filait comme une flèche. À un moment donné, s'apercevant sans doute que ses forces fléchissaient, il se jeta dans la maison du docteur Focquet, son ami. Les bandits ne tardèrent pas à l'y rejoindre. Sans vouloir entendre la moindre explication, ils obligèrent l'abbé, le docteur et sa sœur à sortir et les emmenèrent tous trois sous bonne escorte. Cent mètres plus loin, ils remirent en liberté le docteur et sa sœur. Il était trop évident que les brigands n'en voulaient qu'au malheureux prêtre et que leur proie ne leur échapperait pas. Ils se mirent à l'insulter, à le frapper de coups de poing, de coups de pied, de coups de crosse.

Des cris de mort, des menaces ponctuées par la détonation des fusils et des revolvers achevèrent de terroriser et de démoraliser la pauvre victime. Mais voilà qu'une auto arrive en sens inverse, portant avec des officiers allemands un professeur de Couvin, M. Mauer. Celui-ci s'étonne, s'indigne, proteste de voir les traitements inhumains dont le vicaire est l'objet. Un des officiers s'emporte et pour châtier M. Mauer de son intervention, il le fait descendre et l'oblige à se joindre aux vingt otages qui vont partir

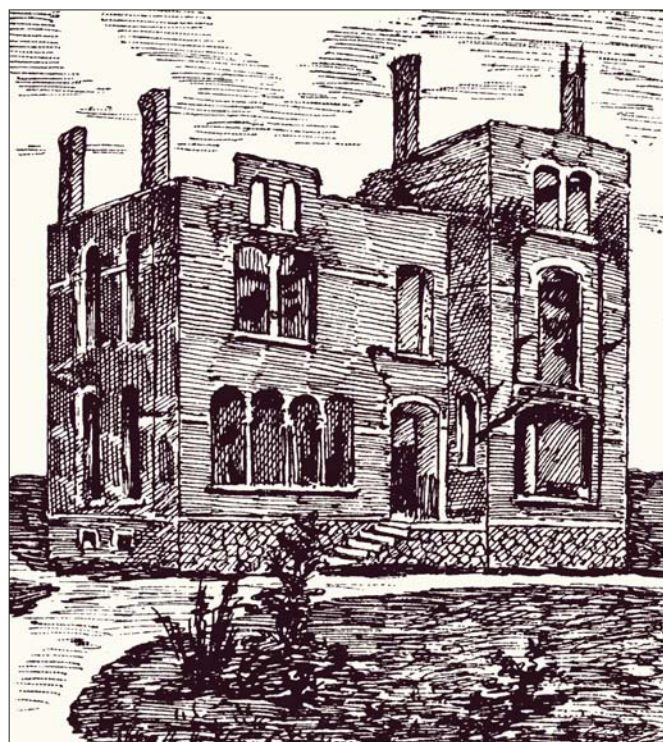
pour Rocroi à la tête des troupes à qui elles serviront de bouclier en cas d'attaque.

L'abbé Gilles n'a plus dorénavant aucun doute sur le sort qui lui est réservé. Ses bourreaux l'obligent à avancer encore et continuent à le martyriser, quand soudain sous un coup de crosse plus violent, il s'enlève d'un bond et échappe à ses persécuteurs. Ceux-ci hurlent, le somment de s'arrêter, mais le vicaire réunissant en un effort suprême ses dernières énergies arrive à mettre entre lui et les assassins une distance assez considérable. Ceux-ci voyant que leur victime va leur échapper font feu : l'abbé court toujours, mais tout à coup le voilà qu'il s'effondre la jambe brisée d'une balle.

Deux de ses paroissiens s'empressent vers lui pour l'aider à se relever, mais les soldats accourent, la menace aux lèvres, et obligent les deux hommes à se retirer. Ils entourent le vicaire avec des ricanements de fauve, quand survient un officier à cheval qui ordonne à un des soldats de tuer le prêtre. Celui-ci est jeté sur un camion qui passe et huit jours plus tard on retrouve son cadavre déjà décomposé dans un bois entre Couvin et Rocroi. L'autopsie du cadavre permet de supposer que l'abbé Gilles ne mourut pas immédiatement des suites des coups de feu qu'il avait essuyés. Les contusions qu'il portait à la tête, le bris de l'os maxillaire font croire au contraire que les misérables s'acharnèrent sur lui avec une rage forcenée jusqu'au moment où il ne donna plus signe de vie.

Le martyr met en deuil une des plus honorables familles de Namur, et prive le clergé namurois d'une collaboration qui autorisait pour l'avenir les plus belles espérances.

L'abbé Gilles, universellement aimé et respecté, même de ceux qui ne partageaient pas ses croyances, était docteur en théologie. Il était âgé de 30 ans. Au moment où les assassins le chargèrent sur un de leurs camions, une vingtaine d'otages pris à Couvin étaient amenés pour marcher vers Rocroi, comme nous l'avons dit, devant les troupes alle-



Château de M. Druard, à Mariembourg.

mandes. Parmi eux, M. Mauer, professeur, MM. Antoine, père et fils, Mlle Malempré, M. Michel Gouttière, sa femme et sa fille, M. Boutals. Ils marchaient sous la conduite d'un officier à cheval, sans cesse menacés de mort. Arrivé à la vieille route de Rocroi, M. Boutals fut tué à coups de revolver par un officier. Un peu plus loin, le capitaine qui commandait dit à M. Mauer, qui sait l'allemand: «Dis à mes troupes qu'elles ont bien fait de fusiller ton sale curé».

On se remit en route; mais plusieurs fois durant le trajet de Couvin à Rocroi, les otages furent mis en ligne, près d'être fusillés. Les menaces, les grossièretés avaient été tant de fois répétées déjà qu'on n'y faisait plus attention. On arriva enfin à Rocroi: les prisonniers furent enfermés dans une maison et le capitaine discuta leur cas avec son colonel qu'il avait rejoint à Rocroi. Le lendemain matin, après un simulacre d'exécution, les otages, exténués, brisés par la fatigue et les émotions, étaient enfin rendus à la liberté.

Le soir du 26, pour on ne sait quel motif, quatre maisons étaient brûlées à Couvin. Huit hommes avaient péri, quatre de Couvin et quatre étrangers, dont un inconnu. Son cadavre fut retrouvé dans la soirée près de l'île du château de Saint-Roch.

À PETIGNY.

Déjà dès le 24, mais surtout durant toute la journée du 25, de longues théories de fuyards, hommes, femmes, enfants, vieillards passaient par Petigny venant de Tamines, Fosses, Auvélais, Saint-Gérard, racontant l'abominable attentat dont de paisibles populations avaient été victimes.

On sourit d'abord, tant paraissait invraisemblable ce récit extraordinaire d'inouïisme. Il fallut pourtant bien se rendre devant la multiplicité des témoignages. Avec une hâte fébrile, les habitants de Petigny ramassèrent ce qu'ils avaient de plus précieux et s'enfoncèrent dans les bois. Il ne restait à Petigny qu'une vieille dame à l'agonie, Mademoiselle Masuy, presque nonagénaire et deux vieillards: M. Duchâteau et un cultivateur, surnommé « l'Blanc du Tchoquir ».

Quand le 26, les Allemands arrivèrent à Petigny, ils se mirent en devoir de piller toutes les habitations. Ils n'épargnèrent même pas la petite chapelle de Notre-Dame du Rosaire que les gens du village entourent d'une tendre vénération. Après le pillage, une orgie sans nom, puis le sac en règle, la destruction idiote de tout ce qui leur tombait sous la main.

Au cours de leurs perquisitions, ils trouvent Madame Masuy, dans sa toilette funèbre. Avant de la quitter, ils lui mettent dans les bras une poupée!...

Un peu plus loin, ils rencontrent le « Blanc du Tchoquir ». Ils emmènent ce vieillard de plus de 70 ans, le gorgent de vin et le déposent ivre-mort dans une porcherie, où le 28 les habitants, revenus au village, vont le retrouver.

Ils mettent ensuite le feu au village: quatorze maisons deviennent la proie des flammes. Ils avaient amené avec eux des otages pris dans les villages voisins. Un homme de Châtelet et de Fagnolles sont exécutés ainsi que cinq autres étrangers. Parmi eux, un nommé Collard, qui parvint à s'évader en traversant une grange en feu. Malheureusement, les bandits ne tardèrent pas à le capturer de nouveau. Le vieux M. Duchâteau, toujours caché, l'entendit geindre lamentablement durant toute la nuit.

Plus tard, on retrouva le pauvre jeune homme sur la berge de l'étang, la tête fendue, la poitrine défoncée à coups de hache.

Sur la route de Petigny à Couvin, au lieu-dit « À la Folie », habite un nommé Chabot. A l'arrivée des Allemands, il s'enfuit. Les soldats tirèrent, lui enlevant deux doigts d'une main. Il tomba. Les brutes s'approchèrent, déchargeant de nouveau leurs armes: le malheureux, qui s'était relevé, s'affala une seconde fois, la cuisse traversée d'un projectile. Une troisième fois, il essuya la décharge d'un revolver et fut laissé pour mort. Il resta blotti dans son champ, quarante-huit heures durant, perdant du sang en abondance. Il se guérit pourtant, mais est demeuré estropié. Quelques personnes de Petigny avaient été capturées à Couvin et jointes aux prisonniers de la ville. Les soldats réclamaient impérieusement qu'on les fusillât. Ce fut un certain M. Boutals de Couvin, qui fut choisi comme victime, parce qu'il avait osé toucher le cheval d'un officier pour l'écarter un peu et se préserver de ses ruades!

Un détail encore sur le séjour des Teutons à Petigny. La plupart des habitants étaient rentrés. Le commandant fait chercher le curé, le bourgmestre et quelques conseillers. Quand ils sont devant lui, il leur annonce qu'il les retient prisonniers, jusqu'au moment où on lui aura apporté un kilo de pommes de terre cuites!...

À MARIEMBOURG.

Le 24, à onze heures du matin, les premiers uhlands apparaissent; les Français les accueillirent à coups de fusil; ils



Mariembourg - Boulevard de l'Éducation.



Mariembourg - Château de M. Focque.

détalèrent au plus tôt. La plupart des habitants, sur le conseil des Français, s'empressèrent de quitter la localité: il en resta une cinquantaine à peu près des 800 que compte Mariembourg.

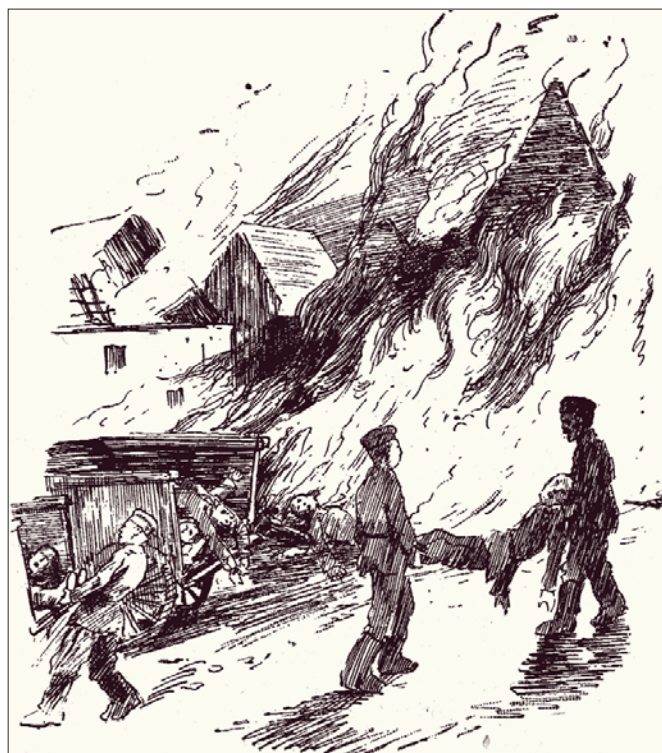
Les Allemands, voulant s'emparer sans tarder de cet important point de bifurcation de voies ferrées qu'est Mariembourg, y jetèrent de forts contingents. Des routes de Fagnolles, de Roly, de Philippeville, ils débouchèrent dès 7 h. du soir. Le lendemain matin, la bataille commence acharnée, épouvantable. Les turcos, les chasseurs d'Afrique, les Sénégalais, firent des prodiges d'héroïsme. Quelques mitrailleuses postées à côté de l'hôtel de ville fauchaient littéralement les rangs ennemis dès qu'ils se montraient. À 3 heures de l'après-midi, pour éviter l'encerclement et surtout faute de munitions, ils se retiraient laissant une quarantaine des leurs sur le terrain. On évalue à 500 hommes le nombre d'Allemands qu'ils avaient mis hors combat.



La rage de l'ennemi était à son comble; aussi en entrant à Mariembourg, après quelques perquisitions sommaires, mit-il le feu aux quatre coins de la localité. Les habitants rencontrés furent faits prisonniers. L'un deux, Auguste Desselle, fut jeté vivant dans sa maison en flammes. Il parvint à s'échapper du brasier, mais il fut repris et fusillé, séance tenante.

Une famille entière passa la nuit sous un aqueduc; plusieurs autres se blottirent dans les eaux de la rivière, jusqu'au lendemain matin. Quelques hommes furent emmenés et conduits jusque Eteignères (Rocroi) avec les prisonniers de Frasnes. Trois d'entre eux, les deux Wanschoor et un certain Nicolas y furent mis à mort. La plupart des habitants restés à Mariembourg furent entassés dans l'écurie Jossiaux. Pendant dix jours, les fuyards qui rentraient étaient appréhendés et allaient rejoindre à ladite écurie

leurs compatriotes. On les libéra enfin, mais pour les obliger à enterrer les cadavres d'hommes et de chevaux qui gisaient encore aux alentours. Pourtant, la plupart des cadavres allemands avaient déjà disparu; le soir de la bataille, alors que l'incendie battait son plein, on les avait vus enlevés par les leurs qui les avaient chargés sur des camions et les avaient jetés dans le brasier.



Quand la population entra plus tard, soixante-dix maisons, y compris les châteaux Druard et Focquet, étaient en ruines. Quant aux autres, elles avaient été complètement vidées: plus de vaisselle, plus de chaises, plus de literies; il ne restait littéralement plus que les murs et les parquets jonchés de débris. La plupart des Mariembourgeois affir-



Mariembourg - Tombe française.

ment que sans le dévouement de l'abbé Sainmont, en vacances à Mariembourg, la ville entière eût été rasée. Connaissant l'allemand, il avait pu parlementer avec les officiers et s'était volontairement offert comme otage. Sa médiation et ses explications avaient eu la chance d'être admises par les barbares.

À DOORBES.

Dourbes est un village de 350 habitants, comptant à peu près 100 foyers. Situé à une lieue et demie à l'est de Mariembourg, au milieu des Fagnes, il éparpille ses chaumières sur les berges du Viroin, aux eaux limpides et poissonneuses. Assise au fond d'un val paisible, au pied de collines verdoyantes, cette localité exclusivement agricole n'est traversée que par une seule route praticable allant de Matagne-la-Grande à Nismes.

Jusqu'au 23 août, à part la mobilisation et le passage des troupes françaises, rien ne vint troubler le calme des habitants. Le 23, le canon gronde lugubrement dans la direction du Nord; on apprend bientôt la chute de Namur. Les événements vont se précipiter. C'est d'abord le passage d'une escadrille de 26 avions français qui s'enfuit devant l'ennemi, puis le lendemain, le retour lamentable de ces braves, qui passaient si gaiement quinze jours auparavant. Les autos de ravitaillement, les convois de munitions, les caissons de l'artillerie se suivent inlassablement pour aller plus loin se mettre à l'abri derrière un front plus résistant.

Le 25, à neuf heures du matin, des Taube apparaissent, survolant l'armée française qui s'est ressaisie. Elle continue sa retraite mais laisse derrière elle un mince rideau de troupes, qui va s'arrêter pour ralentir autant que possible la marche de l'ennemi. On sent le moment décisif; une bataille est imminente. Les habitants rassemblent à la hâte ce qui leur paraît le plus utile et avec les fuyards qui arrivent de Surice, de Romenée, de Romedenne en feu, ils se sauvent dans le bois d'Olloy. Des chariots et des brouettes chargés des choses les plus hétéroclites accompagnent le convoi. Des femmes avec la hotte au dos et dans les bras, des vivres, du linge, des habillements suivent tout en larmes.

Soudain de Matagne, arrive en un galop vertigineux, au sein d'un nuage de poussière, une troupe de chevaux, sans cavalier. Ils traversent le village, suivi d'un officier à cheval. Le brave est blessé; il raconte qu'il est le seul rescapé de tout un escadron; tous ses hommes sont tombés à Matagne. Il conseille aux habitants qui n'ont pas fui encore de s'en aller au plus vite. En un instant, le village est complètement vide d'habitants.

L'ennemi n'allait pas tarder à paraître, aussi un groupe de fantassins, au lieu de suivre l'armée en retraite sur Nismes et Mariembourg remonte-t-il vers Fagnolle pour reprendre contact avec l'ennemi. Ils retrouvent là, dans un petit bois, une de leurs batteries qui inlassablement tire dans la direction de Villers-en-Fagne. Mais bientôt la position de la batterie est repérée par les Allemands qui l'arrosent d'obus. Les Français reculent en désordre. Une voiture d'ambulance chargée de blessés passe à côté des derniers fuyards de Dourbes. «Vous pouvez rentrer chez vous», crient en passant les Français, «l'ennemi est en déroute». Il est 3 heures, plusieurs personnes de Dourbes rentrent au village, tout est calme. Vers 6 heures, des coups de feu sont tirés sur ceux qui viennent de rentrer. De nou-



veau, ils s'enfuient et la nuit vient. Des profondeurs de la forêt s'élève un vacarme inaccoutumé fait des cris des femmes et des enfants, des meuglements des vaches, du hennissement des chevaux. Dans le lointain, vers le village, ce sont des hurlements, des coups de feu, des clameurs d'orgie: les pillards à l'œuvre saccagent et se saoulent.

Le lendemain matin 26, quelques habitants reviennent jusqu'à l'entrée du bois. C'est le défilé des troupes ennemies, mais comme elles passent sur les hauts du village, ils s'enhardissent à rentrer chez eux. Le spectacle qui s'offre à leurs regards est navrant: les portes enfoncées, les carreaux brisés, les meubles éventrés et leur contenu volé ou détruit; les provisions enlevées, la basse-cour complètement disparue.

Il est onze heures du matin, lorsque deux hommes, Servais Harroy et son fils, descendent la rue en courant: les Teutons tirent sur eux. Au même instant, une fumée épaisse s'élève dans les airs: c'est le château de Madame Thiry, qui flambe. Puis le feu est mis au village: les rues de Nismes et de Fagnolles, ainsi que la ferme de Dourbes sont transformées en un immense brasier. Ceux qui sont revenus doivent s'enfuir; on les aperçoit, les balles pleuvent. Il n'y a que cinquante mètres à parcourir pour se mettre sous le couvert des bois. Soudain un cri: Tonglet, père, s'affale, la tempe trouée d'un projectile. Sa femme et sa fille se précipitent vers lui, mais les assassins arrivent. Pour leur échapper, elles doivent abandonner le malheureux. Quelques minutes plus tard, Clément Hurion et sa fille, ainsi qu'Honorine et Désiré Gaye, sont faits prisonniers. Les Germains les obligent à revenir au village, qu'ils doivent traverser au milieu des flammes. Ils les amènent devant la maison du garde Cyprien Jacmart qui, paraît-il, a tué, le matin, un colonel allemand. Ils obligent Honorine Gave, à perquisitionner avec eux et lui font faire avec eux le tour de la maison suspecte. En vain leur dit-on que Jacmart n'est pas coupable, puisqu'il est absent depuis la veille; ils ne veulent rien entendre. La perquisition terminée, on les emmène hors du village pour statuer sur leur sort. On les remet enfin en liberté.



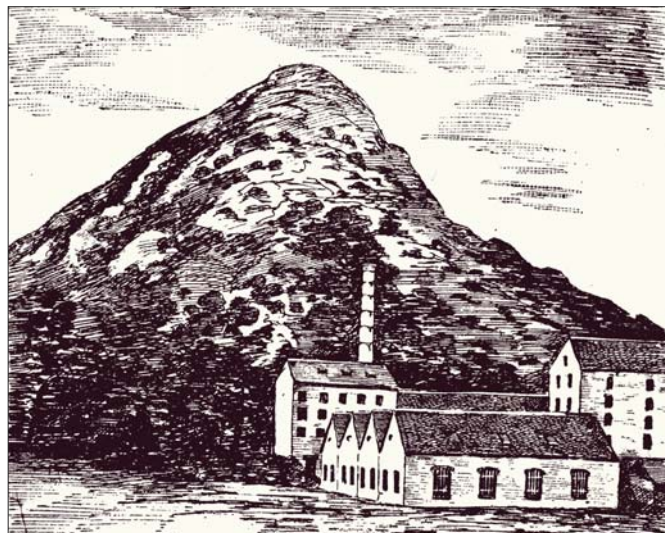
Les habitants de Dourbes rentrèrent le lendemain et le surlendemain: ils ne trouvèrent plus que quelques pillards qui enlevaient ce qui était à leur convenance.

Dourbes a été incendié deux fois: d'abord le 26, puis le lendemain. 45 maisons ont été la proie des flammes; trois hommes ont été tués: Tonglet et Palmire, contremaître à la roche, Jules Godefroid et Clément Cogniaux, retrouvé sur son fumier et dont les porcs avaient mangé la tête!

À NISMES.

Nismes est une des plus importantes communes du canton de Couvin, située à 4 kilomètres au sud-est de Mariembourg, sur l'Eau-Noire et sur le chemin de fer de Mariembourg à Vireux.

Là, comme ailleurs dans tout ce pays, les habitants



La Roche à l'Homme.

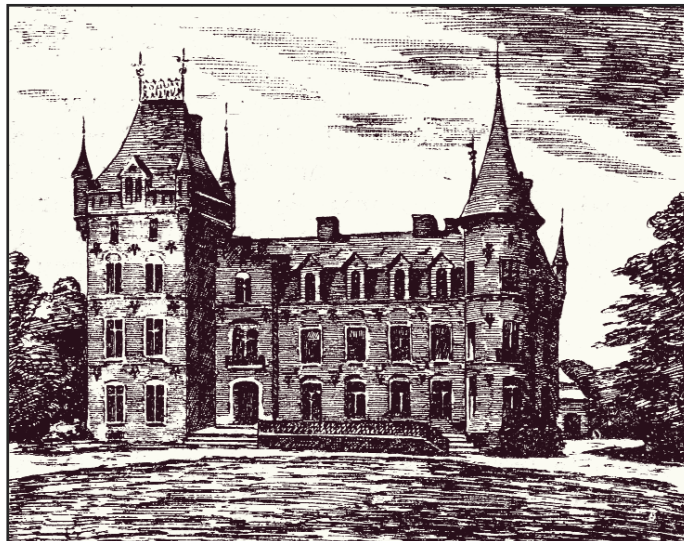
avaient fui à l'approche de l'ennemi, qui arriva de Dourbes en masses compactes. Une cinquantaine de Français les y attendaient, mais devant les forces considérables de l'adversaire, ils durent bientôt se retirer.

C'est à Nismes qu'on nous a donné le récit suivant, dont nous n'avons pu contrôler l'authenticité, attendu qu'il n'y avait plus aucun habitant dans ces parages au moment où les faits qu'il rapporte, s'y sont passés. Nous transcrivons la page, sans y rien changer

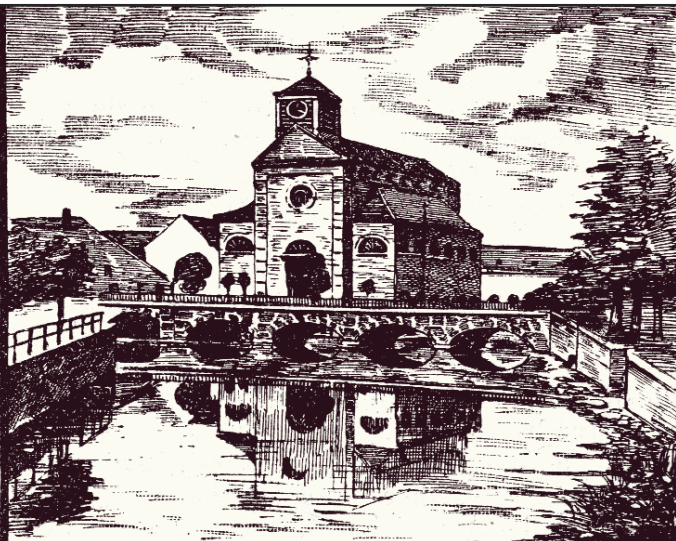
HÉROS FRANÇAIS.

«Près de la gare de Nismes-lez-Mariembourg coule silencieusement l'Eau-Noire qui va se jeter un peu plus loin dans l'Eau-Blanche, pour former le Viroin au lieu-dit: «La Roche à l'Homme». Environ à six cents mètres en retrait du pont, située au pied de cette montagne, se trouve la gare de Nismes. C'est là, que lors de l'invasion allemande, deux soldats français ont combattu en héros.

» L'épisode mérite d'être cité à nos jeunes soldats. Les Allemands dévalaient des montagnes venant de la commune de Dourbes, où ils avaient, lors de leur passage, incendié ce pauvre village. Deux soldats restés en arrière virent les soldats allemands se diriger des montagnes vers la gare de Nismes. Près de la gare se trouvait un réduit en planches, où des ouvriers, scieurs de long, rompaient la



Nismes - Le château.



Nismes - L'église et le pont sur l'Eau Noire.

croûte à l'heure du repos. C'est dans ce réduit que se cachèrent les deux soldats de notre alliée en attendant l'approche de l'ennemi. Ils étaient à peine abrités soigneusement qu'un casque pointait au passage à niveau. Un des deux soldats visa posément à travers une petite lucarne pratiquée dans la cabane. Un coup de feu retentit et le Boche trébucha sur le chemin de fer. Un deuxième Boche vint pour porter secours à son camarade et subit le même sort. Cette action dura, dura... jusqu'à ce que le soldat français, auquel son compagnon passait un fusil de rechange, se trouva totalement dépourvu de cartouches. Ce moment terrible arrivé, le soldat français avait jusque-là envoyé dans l'autre monde 98 boches!

» Les Allemands étant arrivés en grand nombre, les deux pauvres soldats français durent prendre une décision. L'un d'eux parvint à se sauver dans la campagne; l'autre fut fait prisonnier et lâchement massacré. Le malheureux, torturé par les Boches, lançait des cris terribles dont l'écho se répercuta dans les profondeurs des montagnes environnantes.

» S. Martin, adjudant des troupes d'administration. »

Quoi qu'il en soit de ce haut fait d'armes, il est certain que les Teutons eurent à enregistrer des pertes très sensibles près de la Roche à l'Homme. On prétend même que l'incendie de Petigny fut uniquement allumé pour brûler les cadavres allemands tombés en cet endroit.

Nismes fut pillé et saccagé comme les villages des alentours. Le château Licot fut vidé de ses richesses et de ses vins. Quatre maisons furent réduites en cendres: sept hommes, dont la plupart appréhendés au sortir du bois, où ils s'étaient réfugiés, furent massacrés. Un vieillard de 73 ans, nommé Fischer, que les Teutons avaient rencontré à Nismes, reçut dans le ventre un coup de baïonnette et alla mourir sur son fumier. Une partie de la toiture de sa maison en flammes le recouvrit dans sa chute. Le malheureux, à ce moment, vivait sans doute encore. On ne retrouva de lui que des ossements à demi consumés. Un détail qui montre bien la mentalité de tous ces Boches quels qu'ils soient: quelques jours après ces atrocités, le prince Max de Saxe passait à Nismes. Voulant entrer à l'église et en trouvant la porte fermée, il la fit forcer par ses hommes et avant de se retirer déposa sur l'autel un billet où il annonçait qu'il était passé par là!

À FAGNOLLES.

Fagnolles, petit village agricole de 300 âmes environ, à quarante minutes à l'est de Mariembourg sur la route ferrée de Mariembourg à Hastière, célèbre par les ruines de son château fort incendié au XVI^e siècle et appartenant au prince de Ligne.

Les habitants avaient fui eux aussi devant l'invasion. Quand les Allemands arrivèrent à Fagnolles après avoir essuyé, une journée durant, le feu français, ils se livrèrent au pillage, mais ne brûlèrent aucune maison. Un vieillard menacé de mort ne dut son salut qu'aux supplications du curé.

Un sieur Machelard, horloger à Fagnolles, fut massacré à Petigny, où les assassins l'avaient emmené.

★★★

Dans les cinq communes qui forment à l'est les bornes du canton de Couvin: Matagne-la-Grande, Vierves, Olloy, Le Mesnil, et Oignies, à part les pillages qui sont chez les



hordes germaniques le corollaire obligé de toute conquête, il n'y eut pas grands malheurs à déplorer.

À Matagne-la-Grande, trois maisons sont brûlées.

Le directeur de la fabrique de dynamite, rentrant d'une course, était monté dans sa chambre pour y faire sa toilette. Il avait déposé sur sa table de nuit son portefeuille, contenant 1.400 F. Quand il voulut plus tard le reprendre, il ne trouva plus rien; un Teuton avait passé par là aussi, mais, contrairement au prince Max de Saxe, il avait oublié de laisser un petit mot à sa victime!

Le 25 août, les troupes allemandes arrivaient à Vierves, venant de Matagne. Elles voulaient mettre le feu au village et à son vieux château historique. Heureusement, la baronne de Mesnil, qui parle l'allemand, était là. Elle admit qu'on avait tiré, mais que c'étaient les Français et non pas les habitants. Les Allemands durent se rendre à l'évidence et continuèrent leur marche sur Olloy. Ce village ne fut guère inquiété, pas plus que Le Mesnil. Ils souffrirent pourtant beaucoup du pillage. Il est vrai que ces localités étaient vides de leurs habitants. Ceux-ci, épouvantés par le récit des atrocités commises dans l'Entre-Sambre et Meuse, se réfugièrent dans leurs forêts, où ils pouvaient défier toute poursuite.

Rien que dans le coin de la «forêt des cinq cent Bonniers», où les villages de Le Mesnil et de Oignies ont été bâtis, il se trouvait les 25, 24 et 27 août, plus de dix mille fuyards.

Vers 6 heures du soir, un hussard de la mort arrive seul à Oignies et pousse une reconnaissance dans la direction de Fumay (France). Il repasse; un soldat français lui abat son cheval. Immédiatement, une patrouille allemande, forte de vingt-cinq hommes, dirige une vive fusillade sur le village.

Un jeune homme de 17 ans, J.B. Manise, atteint par un projectile, tandis qu'il se sauve dans les bois, meurt dans la soirée. Sa grand-mère reçoit une balle à la jambe; elle tombe dans un champ où elle reste toute la nuit. Dix fois,

les Allemands passent à côté d'elle; pas un ne fait un mouvement pour l'aider à se relever et à rentrer chez elle. La mère et la sœur du jeune Manise sont également blessées.

Dans la soirée, les Allemands entrent dans la localité où il ne se trouve plus qu'une demi-douzaine de personnes: ils s'emparent du vicaire, d'un commerçant et d'un vieux rentier octogénaire, M. Poucet. Ils les obligent à marcher devant eux dans la direction des Français et les avertissent que si un seul coup de feu est tiré sur eux, même par les Français, ils seront immédiatement fusillés. Ils durent passer la nuit derrière un buisson.

Libérés le lendemain matin, ils rentrèrent au village. Des troupes nombreuses y étaient arrivées la nuit, qu'elles avaient passée à vider les caves. Dans cette grosse commune, pas une maison n'avait échappé au pillage; tout avait été détruit, brisé ou enlevé.

Il n'y eut pourtant pas d'incendie. Les otages, repris, durent marcher toute la journée devant les régiments qui s'en allaient vers la France.

Les malheureux souffrirent tellement que deux d'entre eux, qui plus tard furent conduits en Allemagne, ont déclaré qu'en comparaison des tortures de ces deux journées, ce qu'ils avaient enduré pendant les longs mois de leur captivité n'était que peu de chose!

Si Oignies et Le Mesnil n'ont pas autrement souffert, il n'en fut pas de même des deux localités voisines: les communes françaises de Haybes et de Fépin. L'incendie n'en a rien laissé. Il se passa là des choses tellement horribles qu'aucune plume n'est capable d'en exprimer la hideur. Quand les barbares foulèrent le sol de la France en cet endroit, leurs sauvages clameurs glacèrent d'épouvante les malheureuses populations. Et ce n'était pas sans raison, car on peut affirmer que là, les armées du Kaiser se sont surpassées dans l'accumulation des crimes et de toutes les forfaitures.

À PETITE-CHAPELLE

LE CALVAIRE D'UN CURÉ.

Petite-Chapelle était autrefois relié par un vicinal à Couvin dont il est distant de 16 kilomètres. On pouvait également se rendre par vicinal à Chimay; de même, dans la direction Sud, à Rocroi (France). De Petite-Chapelle à Rocroi, on compte à peu près 5 kilomètres. Petite-Chapelle est une bourgade de 3 à 400 âmes. Pendant la guerre, les Allemands ont enlevé les rails des vicinaux, qui sillonnaient ce coin du pays, de sorte que pour se rendre actuellement à Petite-Chapelle, il faut, quand on vient de l'intérieur du pays, quitter le train à Couvin et se résoudre à couvrir par un moyen de fortune les trois lieues de route montueuse, où l'usage de la bicyclette n'est pas toujours facile.

Les Allemands arrivèrent à Petite-Chapelle le 24 août, venant de Cul-des-Sarts. Une poignée de Français les accueillit, leur tuant trente hommes sur les plateaux de Cul-des-Sarts. Les Allemands furieux, mirent le feu, à la ferme de la veuve Robin-Draily, après un pillage en règle. Comme ils perquisitionnaient dans l'habitation de Félix Robin, ils lancèrent sur celui-ci un gros chien qui le mordit cruellement. Ils firent alors prisonniers les habitants et ne les relâchèrent qu'après l'escarmouche, dans l'après-midi.

Toutes les maisons furent soigneusement pillées durant la détention des habitants.

Le village s'estimait heureux de n'avoir pas à déplorer d'autres malheurs mais tout n'était pas fini.

Un mois plus tard, la barbarie germanique montrait là aussi de quoi elle est capable.

C'était le 26 septembre, vers 6 ½ heures du soir. Un millier de Saxons appartenant au 108^e et au 181^e d'infanterie, arriva et, après avoir déposé chez la veuve Meunier un des leurs qui était blessé, les soldats se mirent à décharger leurs armes dans la direction du village. Arrivés à Petite-Chapelle, ils se scindèrent en deux groupes; l'un alla se poster près du couvent, l'autre près du presbytère. Cette manœuvre intriguait vivement les habitants qui, dissimulés derrière leurs rideaux, s'efforçaient de voir et d'entendre.

À peine les soldats s'étaient-ils arrêtés qu'un officier dit: «Nicht schiessen» (Défense de tirer)... Et presque aussitôt, il tira un coup de revolver. C'était sans doute le signal, car immédiatement les troupes entourèrent le presbytère, de façon sans doute à rendre impossible la fuite de ses occupants. Ce fut alors une décharge à volonté des fusils, contre les murs du couvent. Trois salves successives furent tirées entre 6 ½ et 7 heures. L'air retentit alors de vigoureux «Hourrah», et soudain la porte du jardin qui entoure le presbytère s'ébranle sous la poussée des crosses. Le curé se présente à la porte du jardin et l'ouvre. Il est immédiatement assailli, bousculé, roué de coups de pied. Il veut protester, demander la raison de ces odieux traitements. Pour toute réponse, on le frappe et on l'entraîne au presbytère. Les forcenés lui demandent s'il y a d'autres personnes que lui dans la maison. Son père et sa cousine sont là tremblants.

Le père du curé est amené et bousculé lui aussi; les soldats qui ont été le chercher s'apprentent à lui faire un mauvais parti, mais voyant le curé, ils abandonnent le père. La soutane du fils produit sur eux l'effet d'une loque rouge agitée devant des taureaux furieux. Cette proie les fascine, ils ne la lâcheront pas. Le curé est entouré de vingt baïonnettes menaçantes: les bandits hurlent, ricanent, grincent des dents. Ils maintiennent le curé à la porte de son habitation, tandis que d'autres s'emparent de M^{lle} Denise, sa cousine en lui annonçant qu'elle est leur prisonnière. Ils la gardent à vue sans pourtant la maltraiter.

Cependant, le prêtre est grossièrement invité à faire le tour de sa demeure à la tête des bandits: chaque place du rez-de-chaussée est minutieusement explorée, puis c'est le tour de l'étage, du grenier, de la cave. Quand le prêtre monte à l'étage, les bandits lui déchargent sur les épaules et dans le dos de formidables coups de crosse qui le font chanceler; quand il descend, il reçoit à chaque escalier de violents coups de pied. Quand cette comédie de perquisition, qui naturellement n'a amené la découverte d'aucune arme ni d'aucun franc-tireur, est terminée, le prêtre est colloqué avec son père et sa cousine dans le corridor. Les bandits leur annoncent qu'ils sont prisonniers. Ils demandent alors par qui est occupée la maison qui se trouve en face. Le curé leur répond que c'est un couvent de religieuses. Une sorte de satisfaction bestiale passe sur la figure des brutes: des religieuses, ce sera le morceau de résistance. Le prêtre, qui a deviné le travail qui s'opère dans ces cerveaux épais, s'empresse d'ajouter que parmi les religieuses il y a

quatre Allemandes. Ils semblent n'y attacher aucune importance.

Durant cette conversation, un groupe de soldats s'attaque à la façade du rez-de-chaussée, qu'ils démolissent en entier; d'autres descendent de l'étage des armoires et autres meubles qu'ils placent dans le corridor. Ils veulent, disent-ils, dresser une barricade pour se mettre à l'abri et se défendre contre les francs-tireurs!

Puis on fait sortir le curé, on force son père à endosser un manteau de prêtre, de façon à faire croire aux soldats restés sur la route, qu'il y a deux prêtres dans la paroisse et que vraisemblablement l'organisation des francs-tireurs dans ce coin-là doit s'en ressentir. Tant de fois depuis un mois, ils ont lu dans leurs journaux d'Allemagne que tout prêtre belge est dans sa paroisse le chef de francs-tireurs, qu'ils ont sans doute fini par le croire. L'apparition des deux soutanes est saluée de hurlements sinistres. Bras-dessus, bras-dessous, les trois prisonniers sont obligés de quitter le presbytère. Pourtant dans l'avant-cour, le père et la demoiselle sont relâchés; on leur rend la clef du presbytère en leur enjoignant d'y rentrer.



Seul le curé est emmené dans la direction de Cul-des-Sarts. De nouveau les cris, les vociférations, les huées, les menaces, les crachats. On le conduit dans une prairie et, tandis que les bandits discutent en une sorte de conseil de guerre, le curé, pensant que sa dernière heure est venue, recommande son âme à Dieu.

Le martyr, sans doute, n'a pas assez duré; aussi après un quart-d'heure de délibérations le curé est ramené près du presbytère. Sous ses yeux, on met le feu à une maison voisine: l'habitation d'Émile Goulard. La femme et la fille de ce dernier faillirent périr dans les flammes. Soudain, des coups de feu. C'est un habitant qu'on exécute. Ce malheureux, du nom d'Armand Dumont, est âgé de 44 ans; il est père de famille. On l'amène près de la porte de l'église et là, sans le moindre jugement, on le fusille séance tenante.

Ce meurtre est le signal d'une recrudescence de mauvais traitements pour le curé. A-t-il protesté contre cet ignoble

attenta dont est victime un de ses braves paroissiens? Ou les barbares ont-ils deviné tout le dégoût qu'ils inspirent au prêtre?

Toujours est-il que des poings nombreux se lèvent et s'abattent comme des massues sur la tête, sur les épaules, sur le dos du pauvre abbé.

Un officier s'avance et demande grossièrement au curé qui il est.

— Es-tu vicaire? dit-il.

— Non.

— Es-tu curé? — Oui.

— Es-tu curé français? — Non.

— Es-tu curé belge? — Oui.

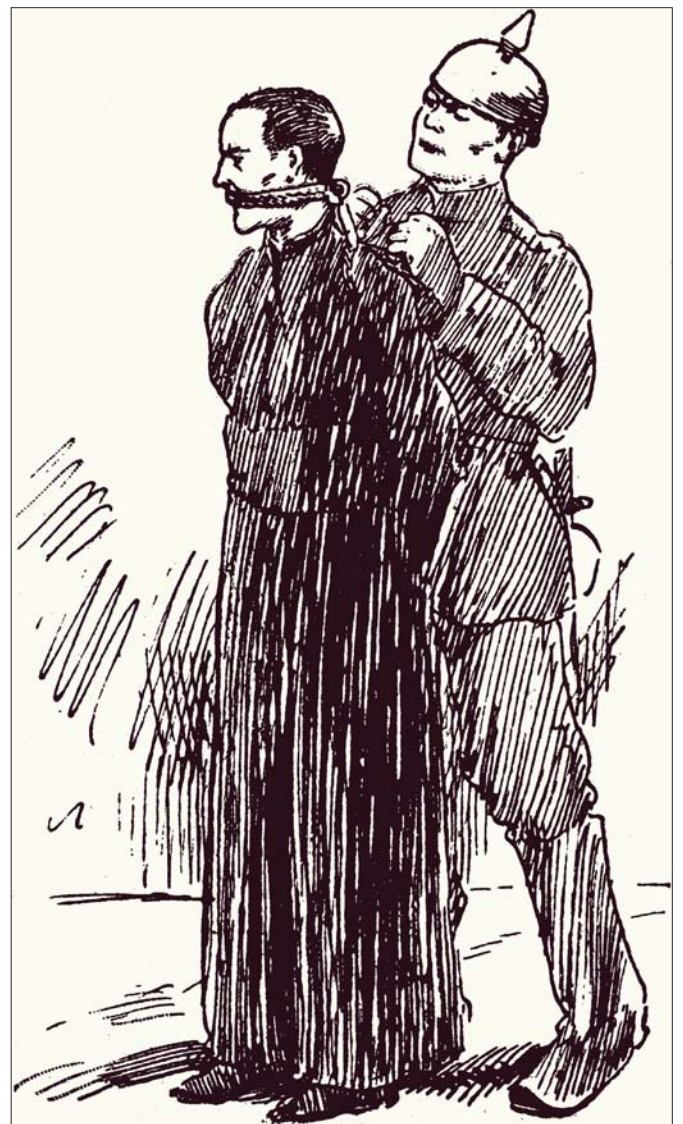
À peine a-t-il répondu à cette dernière question que le martèlement des poings recommence.

On le frappe dans les côtes, on le frappe sur la tête, on le frappe en pleine figure; le sang jaillit.

Un coup de poing à la tempe l'assomme, il chancelle. On le relève et tandis que d'une main les bandits le maintiennent debout, de l'autre ils frappent avec une énergie redoublée.

Un pasteur protestant est là. Il s'approche et dit goguenard: « Tu es un curé, toi? » Et brutal, haineux, il gifle l'abbé.

Quelques instants après, un soldat apporte une corde.



Comme un mors, ils la placent sur la bouche du prêtre et la lui lient derrière la tête. Une religieuse allemande vient d'arriver avec Alcide Dumont. Ils sont également prisonniers et c'est pour empêcher le curé de leur parler, que les bourreaux, disent-ils, lui mettent une ficelle sur la bouche. Ce supplice heureusement ne dura pas longtemps: la corde est enlevée et sert à lier sur le dos les poignets de la victime.

De nouveau, un officier vient au prêtre et lui ordonne de crier: « Je suis le curé de Petite-Chapelle, si vous tirez, je suis fusillé ». Cette phrase, le malheureux doit la répéter à en perdre haleine. On le force à la hurler. Quand sa voix fatiguée faiblit, les bandits interviennent et crient: « Laut » (à haute voix). À chacune de ces interventions, ce sont de nouveaux coups de poing, des coups de pied, des coups de crosse, des crachats, des menaces.

Bientôt les monstres pensent à un autre divertissement: deux officiers s'approchent et ensemble donnent au curé des ordres qu'ils savent pourtant inexécutables.

– Je te défends de crier, dit l'un. Tais-toi, sinon je te fais trouser la figure d'un coup de baïonnette.

Et ce disant, il fait placer devant le prêtre un soldat qui lui met la baïonnette dans les lèvres.

– Crie, hurle l'autre, « ou je te fais fusiller ». Le malheureux sent sur la nuque le canon d'un fusil.

À quoi se résoudre? Il comprend que sa mort est décidée et puisqu'il faut mourir, il préfère en finir tout d'un coup. Une balle le servira mieux qu'un coup de baïonnette; d'ailleurs il en a assez de crier. Et il se tait.

La baïonnette est retirée, mais au même moment le martyr est bousculé et d'un formidable coup de fusil qu'il reçoit sur la nuque, il pirouette sur lui-même.

– Crie! lui dit-on en le frappant avec une violence inouïe. « Crie! »

Le malheureux crie. À peine a-t-il ouvert la bouche, qu'il est terrassé, assommé, piétiné. La figure tuméfiée, toute couverte de sang, de poussière, de crachats, les vêtements salis, en lambeaux, le prêtre reste là, inerte sur la rue. Autour du lui, c'est une sarabande infernale. Au milieu des hurlements, des vociférations le mot « Schwein » (cochon), revient comme un refrain.

Mais bientôt le curé est obligé de se relever; on le conduit près du couvent dont la porte vole en pièces sous les coups de hache. Les barbares s'attaquent également à la façade qu'ils défoncent à l'aide de pieux et d'objets qu'ils manient en guise de massues.

Toujours en criant: « Je suis le curé, si on tire je suis fusillé », le pauvre prêtre est poussé brutalement dans le couvent-pensionnat. La visite du rez-de-chaussée commence et tandis que le prêtre est forcé de répéter dans chacune des places la formule fastidieuse, les meubles sont éventrés, déchiquetés, réduits en miettes. Les balustres des rampes sont découpés, mis en tas, arrosés de pétrole ou d'essence. En un clin d'œil, le feu est allumé en dix-sept endroits à la fois et le curé est placé au centre de ces foyers qui dégagent une chaleur extraordinaire. Comment a-t-il pu résister à ce nouveau tourment? Comment surtout le couvent tout entier ne devint-il pas la proie des flammes? Sans doute la Providence veillait-elle, car cette préservation extraordinaire tient du prodige.

Tandis que s'accomplissait ce haut fait d'armes, d'autres soldats préluadaient à la destruction de l'église. Il était visible qu'ils n'obéissaient qu'à un mobile unique: détruire tout ce qui, dans ce village isolé, ressortissait du catholicisme: personnes, église, couvent. Ils avaient disposé près du presbytère plusieurs mitrailleuses qui déversèrent sur la façade de l'édifice sacré une grêle de projectiles. Sous cette averse de fer, les murs s'effritèrent, mais comme le travail n'avancait pas assez rapidement au gré des brutes, on fit appel au feu.

Le curé, jeté hors du couvent, fut conduit près de la porte de son église. Sans cesse, il devait clamer l'obsédant refrain: « Je suis le curé de Petite-Chapelle... ». Sa réapparition sur la rue lui valut une nouvelle volée de coups de pied et de nouveau les crosses s'abattirent sur ses épaules et sur sa nuque. Et toujours des hurlements, des menaces, des blasphèmes.

« Regarde », lui cria-t-on, « ton église va flamber ». Et les bandits imbibèrent d'essence et de pétrole, la porte extérieure, puis ils y mirent le feu qui heureusement ne gagna pas le reste de l'édifice. Comme le curé et ses bourreaux approchaient de l'église, ils aperçurent le cadavre de Dumont qui venait d'être fusillé.

« Regarde, cochon », hurla-t-on au prêtre, tu vas crever comme cela. »

Le curé regarda si Dumont était bien mort; au même instant, il reçut sur la bouche, un formidable coup de poing, qui le fit chanceler. Les apaches l'obligent alors à parcourir avec eux le chemin de ronde qui se trouve autour de l'église, puis on le conduit vers le cimetière et enfin près de la gare du vicinal. Et toujours on le force à répéter à haute voix qu'il est le curé de Petite-Chapelle et que si on tire, il sera immédiatement fusillé.

Il est dix heures du soir. En descendant vers la gare, ils trouvent le cadavre de Élie Collet frappé d'une balle au cœur. Le brave homme, père de sept enfants, avait envoyé une de ses filles au couvent, pour y prendre du pain, que réclamait la troupe. Ne voyant pas rentrer la jeune fille, le père était sorti et sur la rue, on l'avait fusillé à bout portant.

La vue de ce malheureux émeut le prêtre jusqu'au fond des entrailles. C'est son deuxième paroissien déjà! Ce sera sans doute son tour à lui, tout à l'heure. Mais qu'importe! Si du moins il pouvait, en s'offrant lui-même, arrêter le massacre! Mais, les trois heures qu'il vient de passer avec les bandits lui ont donné la certitude qu'ils agiront précisément dans le sens opposé des vœux qu'il émettra. Il se tait donc, se contentant de souffrir en silence et d'offrir son épreuve à Dieu pour le salut de ses ouailles. Après qu'il a gravi cette nouvelle étape de son calvaire, le jeune prêtre est ramené sur ses pas et placé devant un groupe de soldats qui faisaient la revue de leurs armes.

« Cette fois, j'y suis », se dit-il.

Mais de nouveau, on l'emmena près de l'église, où les troupes se trouvaient déjà rassemblées pour le départ.

Les mains toujours liées derrière le dos, le prêtre, qui rêpétait inlassablement d'une voix rauque la ritournelle imposée, fut incorporé au cortège qui s'ébranla dans la direction de Rocroi.

Au sortir du village, on lui ordonna de se taire. Il était temps: il se trouvait littéralement à bout et il sentait que

bientôt il lui serait impossible de parler, sinon à voix basse. Plus de deux cents fois peut-être, on l'avait fait crier: Je suis le curé de Petite-Chapelle; si on tire, je suis fusillé.

Arrivé à Rocroi, les mauvais traitements recommencèrent. Le curé fut bousculé, cravaché, injurié, menacé, malaxé à coups de poing et de pied, assommé à coups de crosse par les troupes déjà cantonnées à Rocroi.



« Schweinhund! » (chien et cochon), lui criait-on de toutes parts.

On le poussa alors contre un immense brasier. La fumée, la chaleur intolérable qui se dégagèrent de là furent un supplice près duquel ce qu'il avait enduré jusqu'à ce moment lui parut bien peu de chose.

« Voudraient-ils me rôti? » se demanda le prêtre. Il demanda à Dieu, que s'il permettait qu'il endurât ce tourment, il lui donnât du moins la force de mourir en prêtre. Mais son heure n'était pas venue. Quand les bourreaux jugèrent suffisante cette nouvelle et terrible épreuve, ils emmenèrent leur victime dans une maison où se trouvaient déjà la religieuse de Petite-Chapelle, avec Alcide Dumont, le fils du fusillé.

Quand le curé entra, ils firent sortir la religieuse, puis Dumont, qui en passant devant les brutes reçut un coup de poing si violent qu'il se mit à geindre.

« Courage, mon ami! » lui dit le prêtre.

Un deuxième coup de poing réduisit le jeune homme au silence. Mais la rage des bourreaux se retourne contre l'abbé qui, au moment où il franchit à son tour le seuil de la maison d'où on l'expulse, est assailli de coups de crosse si nombreux et si violents qu'il se demanda plus tard comment ses os avaient pu résister à d'aussi redoutables martèlements.

Le curé fut conduit en prison. Au bout d'un certain temps, un officier supérieur se présente.

« On a tué deux de nos hommes à Petite-Chapelle, lui dit-il bourru, et demain vous mourrez car vous êtes res-

ponsable de ce crime. »

Le prêtre proteste avec énergie et réplique qu'aucun de ses paroissiens n'a tiré et n'a pu tirer, tous les fusils ayant été déposés à la mairie.

« Vous avez caché des francs-tireurs dans l'église », continue l'officier.

« C'est faux répond le prêtre. Faites faire une enquête et vous verrez que c'est faux. »

Malgré ces dénégations formelle, l'officier répète plusieurs fois: « Demain, vous mourrez. »

Le malheureux est conduit dans une cellule que l'on choisit la plus infecte de toutes. Il y en a bien d'autres, mais les autres, comme le disent les bandits, sont « zu rein » (trop propres)! De la cellule réservée au prêtre s'échappe une odeur nauséabonde; sur le sol: des détrit, des ordures, des déjections; c'est une véritable porcherie. En y entrant, le prêtre a un mouvement de recul, mais son courage reprend vite le dessus et bravement il accepte cette nouvelle épreuve. Il a toujours les mains liées derrière le dos; puisqu'il doit mourir le lendemain, il réclame du moins la faveur de retrouver l'usage de ses bras. Un soldat se précipite et menaçant vient mettre son poing sous le nez du patient. L'officier n'a pas même un geste de protestation. Pourtant le vœu du prisonnier va être exaucé: les bourreaux se mettent à tirer de toutes leurs forces sur les poignets de la victime; mais la corde résiste et lui entre profondément dans les chairs; l'un d'eux la tranche enfin d'un coup de baïonnette.

Les bandits se retirent, laissant le pauvre prêtre à demi-mort. Celui-ci se met en prières, recommande son âme à Dieu et s'endort profondément. Il était minuit.

Cette inoubliable soirée du 24 septembre avait vu pourtant se dérouler d'autres drames à Petite-Chapelle, mais le curé les ignorait encore. On ne lui en fit part que le lendemain à son retour.

C'était d'abord Jean-Baptiste Manise qui, pris de panique au début de la fusillade, s'était enfui et avait été frappé d'un projectile au cou. Il était mort le lendemain.

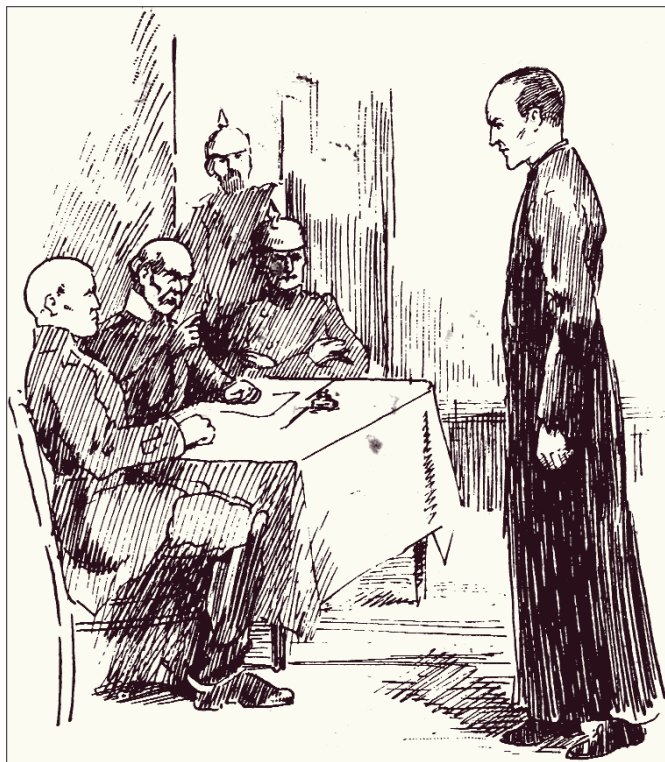
C'était Arthur Dupont et Louise Draily qui, revenant des champs avec un râteau sur l'épaule, avaient été saisis par les bandits, et odieusement massacrés. À en juger par l'état de son cadavre, Dupont devait avoir enduré un véritable martyre avant de mourir. Une baïonnette en dents de scie lui avait été promenée sur tout le corps: les bras et les jambes atrocement labourés, la poitrine et le ventre ouverts, disaient assez l'acharnement des brutes sur leur victime. Louise Draily était tombée d'une balle au cœur.

Cependant, le curé de Petite-Chapelle dormait toujours sur la paille infecte de son cachot. Il était cinq heures du matin, quand un soldat vint l'éveiller brutalement en lui disant: « Tu vas crever, cochon! ». Puis il s'en alla.

Plus de vingt fois au cours de la matinée cette scène se répéta. Le curé n'y prêtait guère attention, absorbé par la grande pensée de sa fin prochaine.

Vers onze heures, des officiers vinrent l'interroger. Ils voulaient savoir ce qu'étaient les habitants de Petite-Chapelle; s'ils étaient de caractère paisible, s'il n'y avait pas parmi eux des têtes chaudes, capables d'un mauvais coup.

Le curé répondit que personne dans la paroisse n'était



franc-tireur et que personne n'avait tiré. Un peu plus tard, on le fit comparaître devant la Kommandantur de Rocroi où il eut à subir un long interrogatoire. On le questionna sur l'existence du fameux complot organisé par les francs-tireurs de sa paroisse. Il n'eut pas de peine à démontrer que ce complot n'existait que dans l'imagination de ses accusateurs. Il parla des soins qu'on avait donnés dans sa paroisse à nombre de blessés allemands. « Ces actes de charité à l'égard d'ennemis, conclut-il, ne cadrent guère avec les faits que vous nous reprochez. »

« Deux soldats ont pourtant été tués à Petite-Chapelle », lui répondit-on.

« C'est faux, répliqua le curé. Nous avons bien vu deux soldats allemands tués. Un des cadavres se trouvait près du presbytère, l'autre près du couvent. Mais la preuve évidente qu'ils n'ont pas été tués là, mais qu'ils y ont été déposés après leur mort, c'est qu'à l'endroit où ils se trouvaient, il n'y avait pas une goutte de sang.

» On a chassé hier, durant toute l'après-midi, dans les bois de Petite-Chapelle, ajouta-t-il, et les chasseurs n'étaient autres que des officiers allemands. Y a-t-il eu accident ou mutinerie parmi la troupe, je l'ignore, mais ce que je puis affirmer en mon âme et conscience, c'est qu'il n'y a pas eu de complot de francs-tireurs, parce qu'il n'y avait pas de francs-tireurs. »

La religieuse fut interrogée à son tour, puis le jeune Dumont.

Pendant leur interrogatoire, on présenta au curé un peu de pain moisi et un vase rempli d'eau, sur laquelle surnageaient des crachats et des bouts de cigarettes. Il refusa, quoiqu'il n'eut rien pris depuis vingt-quatre heures.

Un peu plus tard, le curé dut comparaître devant d'autres officiers qui l'interrogèrent longuement. Il ne put que rééditer ses précédentes déclarations, réclamant au surplus, pour les convaincre, une enquête sérieuse et faite d'un commun accord. Sa proposition fut acceptée. Avant de quitter Rocroi, on lui apporta une écuelle d'un potage in-

fect.

De Rocroi à Petite-Chapelle, le prêtre fut en butte à toutes les grossièretés. Quand il arriva dans sa paroisse, on le somma de garder le silence.

« Si tu dis un mot à tes gens, lui dit l'un des brigands, tu seras fusillé immédiatement. »

Tous les hommes du village furent rassemblés près de l'église et le chef teuton commença son enquête. D'une voix unanime, les paroissiens firent une déposition, en tout point conforme à celle de leur curé. C'était concluant; néanmoins, l'arrestation du prêtre fut maintenue. Cependant, au cours de l'enquête, des soldats s'étaient introduits au couvent. Ils le pillèrent de fond en comble. La supérieure, retenue comme otage, fut malmenée et conduite à l'église, d'où elle fut dirigée sur Rocroi sous bonne escorte.

Le curé fut de nouveau obligé de refaire la route de Rocroi. Avant de partir, il demanda l'autorisation de rentrer un instant chez lui pour s'y laver et y prendre son chapeau: il était nu-tête depuis la veille. Cette autorisation lui fut refusée.

La victime et ses bourreaux regagnèrent Rocroi. Comme la veille et le matin, ce ne furent durant le trajet qu'insultes et menaces. Arrivés sur la grand-place de Rocroi, les bandits y abandonnèrent le prêtre aux sarcasmes de la soldatesque. Un peu plus tard, un officier vint, sommant l'abbé de le suivre en prison. On lui apporta un peu de café et de pain. Comme le malheureux n'avait pas encore été seul une minute depuis cinq heures du matin, il demanda à la sentinelle, l'autorisation de passer un instant à la cour.

Le soldat ne comprenait pas, le prêtre répéta sa phrase en allemand.

Le grossier Teuton répondit: « Crève-là! ».

Incapable de résister davantage, le curé dut se satisfaire sur place. Et c'est dans le voisinage de ses propres déjections qu'il fut obligé de passer une seconde nuit.

Le lendemain matin, après lui avoir donné un peu de nourriture, on lui annonça qu'il était libre. Il réclama la mise en liberté des deux religieuses et d'Aliede Dumont. On lui répondit que les sœurs étaient retournées la veille et que pour Dumont il resterait prisonnier. Il insista tant qu'on finit par lui accorder aussi l'élargissement de Dumont.

Mais avant de quitter ses bourreaux, le curé tint à dissiper toute équivoque.

« Vous reconnaissez donc mon innocence, dit-il aux officiers qui se trouvaient là. C'est évident puisque vous me relâchez. Si je suis innocent, ne pourrais-je pas savoir pourquoi j'ai été l'objet de traitements aussi odieux de la part de vos soldats? »

Un des officiers eut le cynisme de lui répondre: « C'est la guerre! ».

Le curé sursauta: « C'est la guerre! Oui, mais une guerre pareille est le fait de sauvages et de barbares. ».

Après cette cinglante réplique, le prêtre s'en alla lentement, sous l'œil mauvais des Boches. Quelques mois plus tard, un nouveau malheur frappait l'abbé Bastin. Son père avait été si rudement secoué par tous ces événements, la

vue de ce qu'on avait fait souffrir à son fils l'avait si profondément atteint, qu'il en mourut.

L'abbé Bastin a pardonné à ses bourreaux, mais le sang des autres victimes du criminel guet-apens de Petite-Chapelle réclame impérieusement que justice soit faite.

La genèse de la catastrophe qui s'abattit le 24 septembre sur Petite-Chapelle n'a pas pu du premier jour être mise en pleine lumière.

Dès le principe, les deux versions que nous allons exposer, ont eu chacune leurs partisans. Aujourd'hui, on n'admet plus guère que la seconde, depuis que l'enquête minutieusement faite sur place a recueilli des indices et des preuves qui ne permettent plus d'admettre la thèse d'une méprise de la part des Allemands.

D'après la première version, des officiers chassaient dans les bois, quand passèrent les Saxons. Ceux-ci, entendant les coups de feu, se seraient imaginés que des francs-tireurs les attaquaient, et pour se venger, ils auraient mis Petite-Chapelle à feu et à sang.

Mais comment, avec cette version, expliquer la mort des deux militaires, dont les cadavres ont été apportés au village? Un fusil de chasse peut-il tuer un homme à cinquante mètres de distance? Or, à cinquante mètres, on entend bien le bruit que font mille Allemands en marche. Et si les officiers qui chassaient ont remarqué sur la route la présence des leurs, ils n'ont certainement pas tiré dans leur direction.

Au surplus, pourquoi cette mise en scène, ce dépôt de cadavres allemands près du presbytère et près du couvent? Ces hommes n'ont pas été tués à Petite-Chapelle. S'ils l'avaient été, pourquoi n'amène-t-on pas le curé devant les cadavres et ne lui prouve-t-on pas par l'état des blessures et par l'extraction des balles, que le crime n'a pu être commis que par les habitants? Cette preuve justifiait les représailles les plus terribles, mais comme elle n'existait pas, il leur fut naturellement impossible de la produire.

Pour des gens sérieux, cette version n'est donc plus admissible. Reste la seconde que voici:

Il y avait bien des chasseurs dans les « bois du domaine », mais ils n'interviennent nullement, sinon peut-être comme figurants dans la préparation du drame de Petite-Chapelle. Les 108^e et 181^e régiments sont, paraît-il, des régiments mutinés qui ont précédemment fusillé certains de leurs officiers. Ils amènent avec eux deux soldats tués. Ceux-ci avaient-ils refusé d'avancer? On l'ignore. Toujours est-il que les deux régiments devaient arriver à Rocroi à 6 heures et qu'à 6 heures ½, ils se trouvaient seulement à Petite-Chapelle. Pour éviter une punition, ils essayent de se disculper en inventant le fameux complot des francs-tireurs. Ils avaient à justifier le retard et ensuite la disparition de deux des leurs. Ils savent que la discipline allemande ne badine pas, et coûte que coûte, il faut éviter des châtiments toujours disproportionnés aux fautes. Les francs-tireurs vont les tirer d'embarras. Pourtant, le « coup de Petite-Chapelle » n'a pas été monté séance tenante; il doit avoir été arrêté dans ses grandes lignes la veille ou l'avant-veille. Les soldats en garnison à la gare du vicinal confient en effet à certaines personnes de Petite-Chapelle, le 24 au matin, que le curé serait bientôt « kapout » et que son église serait brûlée. Les victimes sont d'avance désignées, le crime est donc prémédité. Et pourquoi les délinquants sont-ils pres-

sés d'arriver à Petite-Chapelle; pourquoi Les Rièzes s'informent-ils du temps nécessaire pour atteindre le village? Comment se fait-il que les soldats qui séjournent à Petite-Chapelle savent que le curé est menacé et qu'on sait à Rocroi qu'à 6 heures les régiments en cause doivent se trouver là? Pourquoi le 25, les officiers enquêteurs ne poursuivent-ils pas à fond leur enquête et se contentent-ils de répondre aux plaintes du curé un stupide: « c'est la guerre », qui en somme est un aveu?

La culpabilité des régiments Saxons est donc indéniable, évidente et leur faute d'autant plus grave que la préméditation en est avérée.

Le curé n'avait-il pas le droit de dire à ces officiers qui couvraient de pareilles infamies, qu'une guerre semblable était digne des barbares et des sauvages?

Après d'aussi terribles aventures, le curé de Petite-Chapelle aurait dû, semble-t-il, se tenir bien coi et éviter toute cause de friction avec les Germains qui occupaient sa paroisse. C'est le contraire qui se produisit. Sans souci du danger, il se dévoua, chaque fois que l'occasion s'en présentait, à la cause des Alliés. Quelque temps après l'armistice, il recevait du maréchal Pétain, une lettre de félicitations dont voici la copie:

Au G. Q. G., le 20 mars 1919.

Gd Quartier Général des armées françaises de l'Est - État-Major

LETTRE DE FELICITATIONS

Le Maréchal de France,

Commandant en chef les armées française de l'Est, est heureux de féliciter Mr l'abbé Bastin, aumônier du couvent de Petite-Chapelle (Belgique), de la collaboration volontaire et patriotique qu'il a apportée à la cause française pendant la grande guerre 1914-1918 et le remercie des précieux services qu'il a rendus.

Sceau du G. Q. G.

(Signé): PETAIN

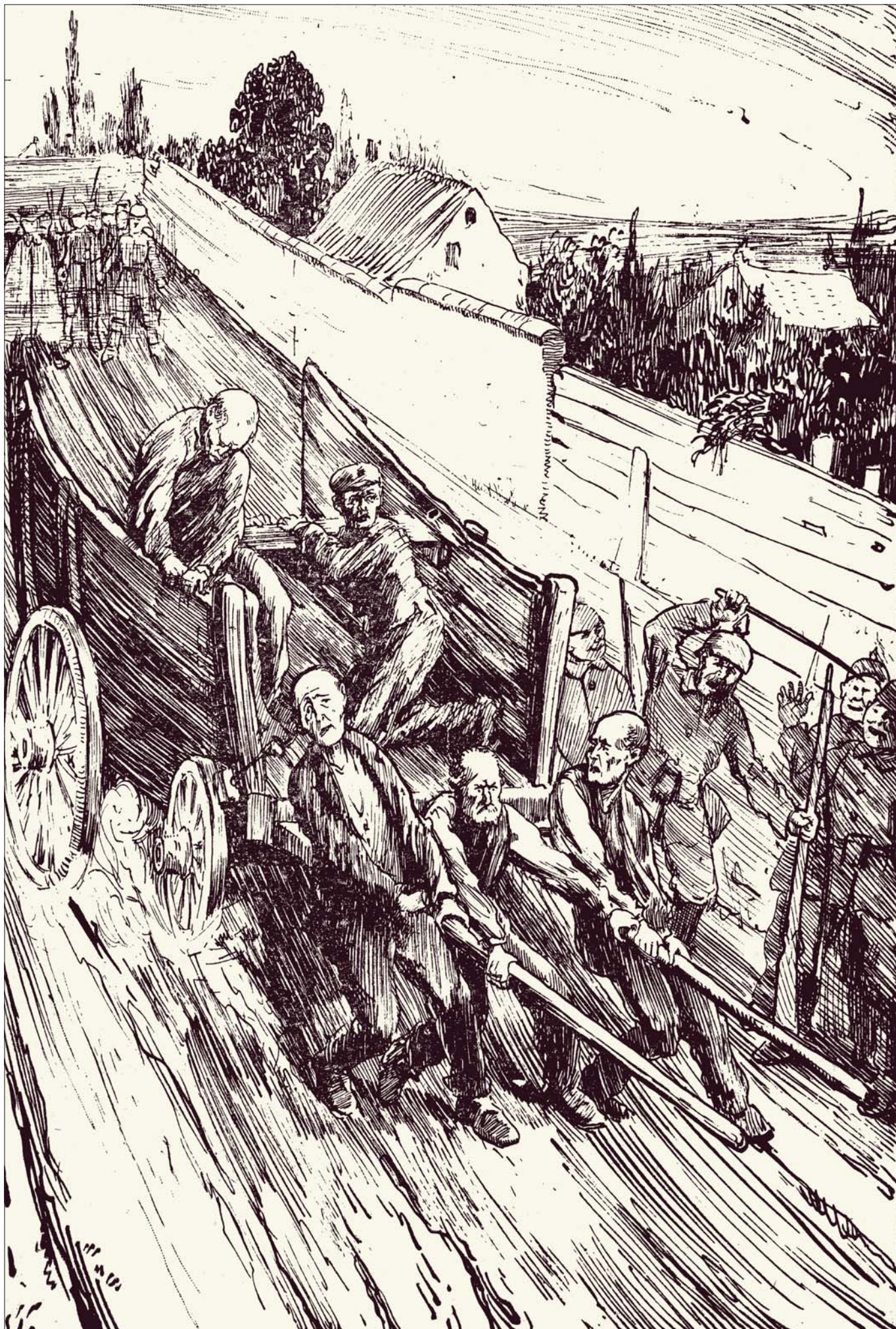
S'il ne craignait pas de se compromettre, lui pourtant qui était particulièrement surveillé, il n'hésita pas davantage à s'opposer énergiquement aux empiètements de l'ennemi.

C'était en avril 1918, le dimanche 14. Des soldats protestants s'introduisirent avec leur aumônier dans l'église paroissiale pour y célébrer leur office. Le curé arriva et se montra d'une telle intransigeance et d'une telle fermeté qu'il leur imposa silence. Puis il les somma de déguerpir au plus tôt, ce qu'ils firent en grommelant.

Là-dessus, plainte du commandant de Petite-Chapelle; huit jours plus tard, le Kreis-chef de Florennes vient ouvrir une enquête. À la fin de mai, le chef de la police secrète de Givet fait subir au curé un interrogatoire qui dure trois heures et demie.

L'affaire est portée devant le tribunal impérial de Namur qui le 20 août rend cette sentence: « Désapprobation au pasteur de Petite-Chapelle pour sa conduite dans l'affaire en cours et s'il recommence, une punition grave lui sera infligée... ».

Le 11 novembre, les Alliés étaient aux portes de Rocroi; sans l'armistice, ils entraient à Petite-Chapelle le 12 ou le 13. En hâte, dès le 12, les Teutons quittaient le village où, durant cinquante mois, la population avait dû subir leur odieuse présence!





Frasnès - Centre.

Vue sur Frasnès.

À FRASNÈS-LEZ-COUVIN.

Frasnès, petite commune de quelques centaines d'habitants se trouve à 3 kilomètres au nord de Couvin, sur le chemin de fer de Mariembourg à Couvin. Une partie de la population se livre à l'agriculture, l'autre à l'industrie de la pierre.

Il était 11 heures $\frac{1}{2}$ du matin, le 25 août 1914, lorsqu'une violente explosion ébranla l'atmosphère. Une pluie de balles et d'éclats d'obus s'abattit sur les toits, semant l'effroi dans la localité. On s'empessa de chercher un refuge dans les caves. A 1 h. $\frac{1}{2}$, le bombardement recommença, causant d'ailleurs des dégâts insignifiants. Il cessa une demi-heure plus tard pour reprendre à 3 heures jusqu'à quatre.

Sitôt que les sentinelles françaises eurent signalé les premiers uhlans à proximité du Château de Tromecourt, une bonne partie des habitants s'étaient enfuis précipitamment, tandis que les Français prenaient position sur les hauteurs voisines. Plusieurs maisons du village avaient dû être évacuées par ordre de l'autorité militaire : l'infanterie s'y était installée avec des mitrailleuses.

Ces préparatifs étaient à peine terminés que la bataille commença. Les soldats français se montrèrent admirables de courage et de sang-froid. Ils parcouraient le village, le fusil à la main pour choisir une position favorable et attendre l'ennemi. D'autres, aux fontaines du village, abreuvaient tranquillement leurs chevaux. La bataille prit fin le soir ; les troupes françaises, ayant atteint leur objectif, qui était de retarder la marche en avant de l'ennemi et ne pouvant d'ailleurs résister plus longtemps à la pression des masses compactes qu'elles avaient devant elles, évacuèrent leurs positions et, en bon ordre, se retirèrent vers Couvin.

Les quelques habitants qui étaient restés chez eux voyaient avec terreur le moment où ils allaient se trouver seuls face-à-face avec l'envahisseur. La rumeur des massacres des régions de Fosses et Dinant était arrivée jusqu'à eux et dans la journée même, les épaisses colonnes de fumée qui jaillissaient dans les directions du nord et de l'est leur avaient appris que Mariembourg et Dourbes flambaient. Maintenant il était trop tard pour songer à fuir. Et puis ce ne serait peut-être pas aussi terrible qu'on se l'imaginait. Ils restèrent donc avec leur curé, l'abbé Moreau.

À 10 heures du soir, les Allemands faisaient irruption dans le village. Ils se montrèrent assez convenables dans les maisons habitées, mais là où il n'y avait personne, les portes

et les fenêtres furent enfoncées à coups de hache. Puis ce fut le pillage et le sac des demeures abandonnées qui, jusque tard dans la nuit, renvoyèrent l'écho des lourdes plaisanteries et des gros rires qui accompagnaient l'œuvre de destruction.

Le lendemain, on put se rendre compte du désastre : dans les maisons dévastées, c'était un désordre indescriptible. Des pots de confiture brisés gisaient par terre au milieu de vêtements piétinés, de linge lacéré, de vaisselle en pièces. Les armoires vidées, les matelas éventrés, les objets de prix enlevés ; dans les prairies environnantes, des couvertures, des débris de meubles, des viandes salées, des habits, des chaussures, des chaises, des ustensiles de cuisine, des outils de jardinage et le tout tellement endommagé qu'on n'en pouvait plus guère tirer parti.

Le mercredi 26 août, les troupes défilèrent toute la matinée. De-ci de-là se préparait déjà l'incendie qui devait tout consumer l'après-midi. Des réchauds à pétrole avaient été allumés en divers endroits, dans les lits ou dans des couvertures.





Frasnes - Ruines.

Frasnes - Entrée du village.

Outre ces détails qui prouvent bien la préméditation, il en est d'autres qui sont à retenir.

La nuit du 25, le curé de Frasnes logea chez lui l'état-major des troupes qui venaient de prendre la localité.

Le 26 au matin, avant de partir, un des officiers conseilla vivement et à plusieurs reprises au prêtre de s'en aller, sans tarder, à Mariembourg. Le prêtre demanda la raison de ce conseil, mais l'officier ne fit que répéter son avis sans rien ajouter d'autre. Il savait à n'en pas douter le sort réservé au village.

M. Malter, professeur à l'école normale de Couvin, avait eu lui aussi des officiers à loger. Un officier d'intendance n'avait pu s'en aller en même temps que les autres, à cause d'une réparation à faire à son auto.

Tout en parlant avec l'officier, M. Malter lui dit :

— Je suppose qu'il n'y a plus rien à craindre maintenant.

— Je ne pense pas, répondit l'officier. Cependant, ajouta-t-il, il y a des Saxons à Mariembourg. Ils nous suivent et de temps en temps on leur donne un village à détruire !

Un autre témoignage, également versé à l'enquête, est celui de deux jeunes gens qui, faits prisonniers lors du combat de Mariembourg, s'entendirent annoncer par un soldat, le 23, que le lendemain Frasnes serait brûlé.

La suite de cette triste histoire corroborera, par d'autres détails encore, la certitude de la préméditation.

Vers midi, le village était cerné ; on ne pouvait plus en sortir. Dans les rues, les soldats disposaient des bidons de pétrole et d'essence.

Dès le matin, quelques habitants croyant le danger disparu, étaient rentrés chez eux. Plusieurs étaient venus y chercher la mort.

« Vers 2 heures de l'après-midi, rapporte un témoin, j'étais dans le village, quand soudain des coups de feu me firent tressaillir. Je rencontrai M. le curé et lui demandai ce qui se passait. Il me répondit qu'il n'en savait rien mais qu'il n'était pas rassuré. Je continuai ma promenade et à un tournant de la rue, j'aperçus Mawet devant sa demeure. Il semblait en proie à une vive surexcitation. Au même instant parut un soldat.

» Il vit Mawet et le mit en joue. Epouvanté, je rebroussai rapidement chemin. Au même instant, une détonation éclatait et le malheureux Mawet s'écroulait, mortellement blessé.

» Dans l'impossibilité de rentrer chez moi, je me réfugiai au presbytère. Quelques personnes s'y trouvaient déjà. Bientôt un coup de fusil fait voler un carreau en mille pièces et presque aussitôt c'est une ruée sur la porte qui résiste.

» M. le curé va bravement leur ouvrir. Les brutes l'empoignent, le frappent et nous l'entendons dire : « Tuez-moi, mais épargnez ma paroisse. » Il poussa trois grands cris, puis ce fut le silence. Nous crûmes qu'on l'avait tué et nous nous enfûmes dans le jardin. Accueillis par le feu d'autres soldats, nous rentrâmes nous cacher dans la cave. Le feu avait été mis aux maisons attenantes au presbytère. Nous nous trouvions dans une situation qui devenait angoissante. Au dehors, la fusillade ne cessait de crépiter, les hurlements des soldats se mêlaient aux supplications des villageois devenus prisonniers. Dans les étables, c'étaient les sinistres meuglements bestiaux qui rôssaient.

» L'incendie faisait rage, déjà la chaleur nous suffoquait. Nous cassons une vitre du soupirail pour échapper à l'asphyxie. Coûte que coûte, si nous ne voulons pas être brûlés vifs, il faut nous évader de notre prison. J'ouvre la porte qui conduit à la cave voisine de celle où nous nous trouvons, et j'aperçois sur les escaliers une épaisse couche de braies rouges. J'arrive au haut des escaliers où je suis arrêté par une barrière de flammes. M'aidant de mes pieds et de mes mains, je parviens à m'ouvrir un passage et je me retrouve dans le jardin avec d'horribles brûlures aux mains. Mes compagnons viennent m'y retrouver. C'est la nuit noire heureusement, car des coups de feu crépitaient encore dans toutes les directions. Avec d'infinies précautions nous gagnons la carrière du Nord : nous étions sauvés.

» Le lendemain, je rentrai au village qui n'était plus qu'un amas de ruines fumantes. Chemin faisant, j'aperçus un cadavre, le long d'un mur ; c'était le père Gravier, un vieillard manchot de 75 ans, il avait le front troué d'une balle. Pour le reste, vous le connaissez, ajouta le témoin ; laissez-moi pourtant vous dire que ce qui prouve bien que la ruine de Frasnes était décidée d'avance, c'est que durant la matinée, les Allemands avaient déposé en plusieurs endroits du village des récipients de pétrole, de naphthe et d'essence qui servirent à incendier les habitations et que ces dépôts furent gardés à vue par des sentinelles jusqu'au moment où l'incendie commença. »

D'après l'enquête qui fut faite sur les lieux, la première victime de Frasnes fut Joseph Remy. Il était occupé à rem-

placer une vitre cassée la nuit précédente. Voyant que les Allemands mettaient le feu à la maison voisine, il s'enfuit dans son verger, avec sa femme, sa belle-mère et une voisine. Ils trouvèrent un abri sous un saule, mais les bandits les eurent bientôt découverts. L'un d'eux visa Remy qui supplia qu'on l'épargnât. Pour toute réponse, il reçut à bout portant deux balles dont l'une lui coupa l'artère carotide tandis que l'autre lui perforait la poitrine. Avec un long gémissement, il s'affala dans les bras de son épouse: il était mort.

Un peu plus loin, ce fut le tour de Camille Leclercq. Avec sa famille, il s'était réfugié dans une annexe de son domicile. Les assassins arrivèrent et le terrassèrent. L'un d'eux lui enfonça sa baïonnette dans les côtes. Il eut néanmoins l'énergie de se relever et de s'enfuir, mais il n'avait pas fait dix mètres qu'il tombait foudroyé.

Désiré Bertrand avait été enfermé par les bourreaux dans une maison déjà en flammes. Comme il tentait de s'échapper, un projectile vint l'atteindre au cœur.

Plusieurs femmes eurent un sort analogue. Ce fut d'abord l'épouse Mawet, accusée par les odieux personnages d'avoir assassiné son mari. Celui-ci avait été mis à mort par des soldats dans les circonstances que nous avons rapportées plus haut. La malheureuse fut appréhendée à son domicile et traînée par deux soldats devant leurs officiers. Après un interrogatoire sommaire, un de ceux-ci tira son revolver et le déchargea à plusieurs reprises sur la pauvre femme qui s'effondra dans une mare de sang.

Quant à l'épouse Poucet, tandis qu'elle quittait sa maison en flammes, elle bouscula en courant, un soldat. Celui-ci la repoussa brutalement chez elle, ferma la porte à double tour, puis, la croyant sans doute descendue à la cave, envoya, par le soupirail, deux coups de fusil. Au lieu de se réfugier dans la cave, cette femme grimpa en hâte à l'étage, ouvrit une fenêtre, sauta dans son jardin et s'enfuit.

Joseph Gillot, sous-percepteur des postes, Auguste Anciaux, garde champêtre, et Arthur Mangeot avaient quitté Frasnes la veille après-midi. S'imaginant que tout danger était conjuré, ils rentrèrent le lendemain matin. Trouvés dans une cave, ils en furent expulsés et dirigés sur Couvin. Durant le trajet, ce ne furent qu'insultes, menaces, coups de pied, coups de crosse, coups de baïonnette même. Arrivés à Couvin, ils n'en pouvaient plus tant ils avaient perdu de sang. Les bourreaux comprirent qu'il leur serait impossible d'aller plus loin; un officier mit fin à leur souffrance en les abattant à coups de revolver devant l'usine «la Couvinoise».

Félicien Lemoine, gravement blessé, disparut mystérieusement. On suppose qu'il fut jeté dans les flammes.

Céline Anciaux périt asphyxiée dans une cave et Hortense Robert mourut de frayeur.

Cette journée tragique avait coûté la vie à douze personnes parmi lesquels quatre pères de famille.

À l'exception d'une demi-douzaine de maisons, le village entier était incendié.

Le lendemain 27, les barbares revinrent de nouveau et sur l'ordre d'un officier nommé Lépine, qui était à Mariembourg, ils mirent le feu aux habitations restées intactes.

Le 26, pendant les scènes désolantes qui viennent d'être rapportées, les soldats pénétraient dans les maisons et en

arrachaient tous ceux qu'ils y trouvaient. Ils les conduisirent au bas du village, les frappant à tort et à travers. Ils les placèrent devant les mitrailleuses en leur faisant entendre qu'ils allaient mourir.

De temps à autre, joignant le geste à la parole, ils les mettaient en joue, puis quand ils voyaient les yeux dilatés d'épouvante, ils partaient d'un grand éclat de rire. Ce supplice dura plus d'une heure.



D'autre, plus heureux, étaient parvenus à s'enfuir.

Les brigands tirèrent sur eux: l'épouse d'Edmond Gravier eut le bras traversé d'une balle.

Quelques femmes appréhendées avaient été enfermées dans une maisonnette en bois. Elles y vécurent des heures d'angoisse; à un moment donné, voyant la route déserte, elles parvinrent à ouvrir la porte et à s'enfuir.

À chaque instant, l'un ou l'autre prisonnier arrivait grossir le groupe parqué au bas du village.

Au cours de leurs perquisitions, les brigands avaient trouvé un vieillard impotent. Ils le somment de quitter sa maison: il montre ses pieds tordus.

Deux soldats l'enlèvent avec précaution, le porte au milieu de la Place, puis voyant qu'il lui était impossible de se tenir debout, ils vont lui chercher une chaise et l'y asseyent, puis une table sur laquelle ils déposent du pain et du beurre!

Mais voilà qu'ils aperçoivent un groupe de prisonniers: ils abandonnent l'infirme pour les rejoindre; celui-ci en profite pour regagner sa demeure, en s'aidant de ses mains et de ses genoux.

Vers quatre heures, ce qui restait de la population était captive. Les hommes furent alors séparés des femmes et des enfants: les femmes reçurent bien leur part d'insultes et de menaces.

Un peu plus tard, le curé arriva, tête-nue, la figure décomposée. Deux soldats le tenaient en respect. Quand il parut, ce furent des cris, des huées sans fin. L'une de ces brutes s'approcha et lui cracha au visage; une autre lui brisa

son chapelet. Il voulut parler ; on lui imposa silence.

« Je veux bien mourir, répéta-t-il plusieurs fois, mais du moins laissez à mes paroissiens la vie sauve. »

Les religieuses s'offrirent, elles aussi, pour le salut des habitants : les bourreaux n'acceptèrent pas. Les pauvres gens furent là, pendant trois heures, balancés entre l'espoir et la crainte. Longtemps les officiers délibérèrent, puis à un signal, tout le monde se mit en marche à travers champs. Le soir, les malheureux furent entassés dans une écurie où ils passèrent la nuit ; le lendemain, après qu'on leur eut distribué un peu de nourriture, on les obligea à inhumer les cadavres ; enfin le troisième jour, on les remit en liberté.

Le curé avait été détaché du groupe de ses paroissiens et emmené vers Couvin. On lui adjoignit, entre autres prisonniers, les frères Wanschoor et un sieur Nicolas, tous trois de Mariembourg. Il n'est guère possible de raconter tout ce qu'eurent à endurer ces malheureux.

D'après la méthode qui leur est chère, les Teutons couvrirent leurs victimes d'insultes et de crachats, les rouèrent de coups, les traitèrent avec une barbarie sans nom. Ils les dirigèrent sur Pesches et, comme la nuit tombait, ils s'y arrêtaient.

Pour prévenir une évasion, les captifs furent solidement ligotés et près d'eux une sentinelle monta la garde. Pour comble de malheur, la pluie se mit à tomber, et le matin, les prisonniers trempés jusqu'aux os, grelottaient sous leurs légers habits d'été.

À 6 heures, on leur distribua une croûte de pain avec un peu de café, puis ils se remirent en marche.

À Brûly, ils doivent de nouveau s'arrêter, tant sont nombreuses les troupes qui passent. Celles-ci, les voyant, ricangent, insultent, menacent.

Ils arrivent à Cul-des-Sart : on s'y arrête une heure. On traverse le pont de Regnowez, qui à cet endroit délimite la frontière française, puis à travers champs on gagne Eteignères, pour atteindre bientôt la voie ferrée de Hirson à Charleville. Ils rebroussement chemin jusque Eteignères, quand soudain des coups de feu éclatent. Immédiatement, la population d'Eteignères est arrêtée, et séance tenante, cinq habitants sont fusillés.

L'abbé Moreau subit alors un interrogatoire. Au moment de son arrestation, il s'était entendu condamner à mort pour avoir fait des signaux à l'ennemi et pour avoir tiré sur les Allemands. Les mêmes insanités sont reproduites à Eteignères et la sentence de mort est confirmée. Comme le prêtre, après avoir en vain protesté de son innocence, était conduit devant le peloton d'exécution, il s'écria, avec énergie :

« Je meurs innocent et j'en appelle de cette sentence inique au Tribunal de Dieu. »

Cette protestation produisit son effet. Les juges stupéfaits ordonnèrent de surseoir à l'exécution et le curé fut reconduit dans la chambre qui lui servait de prison.

Le lendemain, sept de ses compagnons de captivité, parmi lesquels Nicolas et les frères Wanschoor, furent passés par les armes. Les mains liées derrière le dos, on les contraignit à s'asseoir sur un banc, et lâchement on leur tira dans le dos.

Le prêtre et les autres prisonniers furent conduits à

l'église, pour être, peu après, remis en liberté. Les crimes commis à Frasnes sont à la charge des Saxons des 100^e, 101^e, 102^e et 103^e régiments d'infanterie.

UNE NAVRANTE HISTOIRE.

C'est à Frasnes encore, le 16 septembre, qu'elle eut son triste épilogue.

Le 16 septembre, vers 8 heures du matin, arrivaient à Couvin, venant de Rocroi, trente-quatre civils français. Les Allemands firent aussitôt courir le bruit que leurs troupes s'étaient emparées d'une bande dangereuse de détrousseurs de cadavres.

Les malheureux formaient deux groupes de 14 et 20 hommes. Ils étaient attachés les uns aux autres au moyen de cordes, comme jadis les esclaves capturés sur le continent noir. Une large croix à la craie s'étalait sur le dos des prisonniers : c'était leur condamnation à mort. Leurs vêtements poussiéreux, leur figure hâve, leurs yeux cernés et rougis, l'état de lassitude extrême où ils se trouvaient inspiraient une pitié profonde. À chaque pas, ils trébuchaient, n'ayant plus la force de lever les pieds. Ils devaient avoir fourni une longue course déjà et avoir souffert de bien des façons pour en être réduits à un tel degré d'épuisement.

La plupart d'entre-eux étaient des hommes d'âge mûr ; il y avait pourtant deux ou trois vieillards et quelques jeunes gens. Ceux-ci soutenaient les pauvres vieux, qui ne pouvaient plus qu'à grand-peine se tenir debout. La pointe des baïonnettes harcelait les retardataires, dont les dernières énergies s'éteignaient.

La triste caravane avait stoppé devant les bâtiments de la Banque, où s'était installée la « Kommandantur ». Les captifs voulurent s'asseoir en attendant qu'on statuât sur leur sort : les bandits s'y opposèrent et leur défendirent également de s'entretenir avec la population de Couvin.

Après un simulacre de conseil de guerre, on se remit en marche vers Frasnes. Il était dix heures. À un moment donné, on obligea les condamnés à quitter la grand-route et à travers la campagne, ils gagnèrent la « carrière du Lion ».

Là, devant la carrière, on les fit mettre sur deux rangs. Ils entrevirent l'atroce vérité et poussèrent des clameurs d'épouvante qui s'achevèrent en un râle d'agonie.

Ce qui se passa alors, Dieu seul, hormis les bourreaux, pourrait le dire, mais l'état où les cadavres furent retrouvés, permet de le supposer. Il est vraisemblable que ces trente-quatre malheureux ne furent pas tués sur le coup par la fusillade, et que les cyniques bandits s'acharnèrent sur les victimes, frappant de leur baïonnettes ou se servant de la crosse des fusils, en guise de massue, jusqu'au moment où ils purent s'assurer, que ceux qui gisaient là, étaient bien morts.

Au bruit de la fusillade, de nombreux soldats de Frasnes et de Couvin étaient accourus. Ils vinrent explorer le champ du carnage ; avec de gros rires, ils considérèrent longuement l'épouvantable hécatombe, retournant les corps, leur lançant de-ci de-là de furieux coups de pied, n'ayant même pas la pudeur ni la retenue qu'éprouve tout être civilisé en face de la mort. Le commissaire de police requis par les autorités allemandes se rendit sur les lieux avec les habitants de Frasnes pour procéder à l'inhumation des fusillés. Ils commencèrent d'abord par vider les poches des



victimes, de façon à pouvoir les identifier. Mais les brutes arrivèrent et, voyant que l'identification tournait à leur confusion, ils empêchèrent les civils de continuer et ordonnèrent l'enterrement immédiat.

Les pièces trouvées sur trois des cadavres et déposées à la mairie de Frasnes, détruisent la légende inventée par les Teutons pour les besoins de leur cause. De l'avis unanime des Couvinois qui virent les malheureux, ceux-ci étaient loin d'avoir des figures de bandits. Comme l'ont révélé les papiers trouvés sur trois d'entre-eux, c'étaient de braves gens, originaires de la Marne, venant du pays de Montmirail, où en 1714, Napoléon avait infligé aux Prussiens une défaite sanglante. Et qu'avaient fait ces malheureux? Quels crimes abominables avaient pu justifier une aussi épouvantable répression? Le commandant de l'étape, fixé à Couvin, a senti le besoin de se justifier devant la population. Aussi pouvait-on voir sur les murs de Frasnes et de Couvin, le 17 septembre, l'affiche dont voici la teneur:

La Cour martiale a condamné à mort, 34 Français.

Ils avaient commis des crimes différents. Les uns avaient essayé d'espionner les positions des troupes allemandes pour les trahir aux commandants français.

Des autres avaient tenté d'enflammer un hôpital dans lequel se trouvaient des blessés allemands.

Le reste avait pillé les soldats tombés sur le champ de bataille.

L'exécution a eu lieu hier.

Couvin, le 17 septembre 1914.

Le commandant d'étape, Lacroix.

Il serait intéressant de savoir qui peut bien être ce commandant Lacroix, dont le nom n'a guère la tournure germanique. Peut-être obtiendrait-on de lui de précieux renseignements sur le monstrueux attentat, dont il porte la responsabilité et sur la procédure qu'il a suivie pour ordonner la mise à mort de ces 34 innocents.

Comme le faisait judicieusement observer un magistrat de Couvin, c'est au mépris de toutes les lois et de tous les

usages que le verdict a été rendu.

La Cour martiale n'a pas fonctionné; il n'y a eu ni enquête, ni défenseur, ni interprète, contrairement à ce qui eut lieu plus d'une fois à Couvin. Les malheureux ont été condamnés sans avoir été entendus.

Il faut espérer qu'en cette affaire, aussi la justice aura le dernier mot et que les coupables, quels qu'ils soient, payeront de leur sang les crimes odieux perpétrés les 22 août et 16 septembre 1914 sur le territoire de Frasnes.

LES ALLEMANDS DANS LES CANTONS DE PHILIPPEVILLE ET DE FLORENNES.



À ROMEDENNE.

Romedenne fait partie du canton de Florennes et se trouve sur le chemin de Florennes à Givet, à une dizaine de kilomètres de cette dernière ville. Sa population est d'environ six cents âmes.

Le dimanche 23 août, de longues caravanes de civils et de soldats français arrivaient au village. L'armée française, n'ayant pu résister à la pression de l'ennemi, avait quitté les hauteurs de Dinant et se retirait, accompagnée des habitants des localités limitrophes de Dinant: Onhay, Anthée, etc. Les civils entraînaient à leur suite tout ce qu'ils avaient pu emporter ou emmener: literies, linge, ustensiles de cuisine et bestiaux.

Le 24, le défilé continua incessant. On racontait de Dinant et des environs les crimes horribles commis par les Allemands: les gens de Romedenne terrifiés se préparèrent à prendre part à l'exode général.

Le soir, le canon commença à tonner et quelques obus tombèrent dans la localité: quelques Français s'étaient retranchés au village qu'ils n'abandonneraient qu'à la dernière extrémité.

Soudain, on voit apparaître sur les hauteurs de Surice, les bandits qui viennent de mettre à feu et à sang la malheureuse localité. Les Français, avec leurs mitrailleuses postées près de l'église, ouvrent de larges brèches dans les rangs ennemis. Ils sont enfin obligés de se retirer en abandonnant eux aussi quelques cadavres sur le champ de bataille.

La grande partie de la population avait fui heureuse-

ment. Vers 9 heures, plusieurs maisons flambent déjà dans le centre du village ; plusieurs retardataires, sentant l'imminence du danger, se hâtent de se sauver également. Sur l'écran noir du ciel, un vaste incendie profile au loin ses lueurs sinistres ; des gerbes d'étincelles fusent au sein d'épais nuages de fumée ; des cris stridents accompagnés de hurlements lugubres, le crépitements sec des fusils, le meuglement des bestiaux affolés font une sorte de concert grandiose et terrible dont le vent apporte par vagues l'écho lointain. Plus de doute, Franchimont brûle !

À la faveur des ténèbres, les derniers fugitifs gagnent les bois où s'achèvera pour eux le reste de la nuit. Le lendemain matin, comme tout semblait rentré dans le calme, quelques habitants se hasardèrent à retourner chez eux. À peine les Allemands les avaient-ils aperçus, qu'ils dirigèrent contre eux une vive fusillade : ils n'eurent que le temps de s'abriter derrière un mur. Ils s'empressèrent de gagner l'habitation la plus proche. Ils s'y trouvaient à peine de quelques instants que la porte volait en pièces et que des soldats à mine patibulaire arrivaient jusqu'à eux, menaçants, l'arme au poing. Les malheureux furent bousculés et jetés dehors.

Tandis que quelques-uns des bandits les gardaient à vue, d'autres fouillaient la maison, détruisant tout ce qui leur tombait dans les mains, culbutant les meubles, brisant la vaisselle, piétinant linge et habits.

Les quatre femmes qui se trouvaient là furent étroitement liées les unes aux autres et avec une telle brutalité que la corde pénétra dans les chairs. Il y avait aussi trois hommes, dont deux septuagénaires. Les Teutons se demandaient le genre de torture qu'ils pourraient bien leur infliger, quand l'un d'eux aperçut, garé le long d'un fumier, un gros chariot de ferme.



Ils forcèrent les trois hommes à s'atteler au lourd véhicule et à le conduire par un chemin à descente rapide

jusqu'au bas du village. Les coquins criaient, gesticulaient, se tordaient de rire en voyant les efforts désespérés des vieux qui s'archboutaient, suaient, soufflaient, sans arriver à modérer l'allure de plus en plus accentuée du chariot.

Arrivés au bas du village, les soldats les arrêterent ; un pauvre vieux, âgé de 75 ans, nommé Hingot, était assis sur le bord de la route. Il paraissait indifférent à tout ce qu'il voyait ; son regard fixe, d'où l'âme semblait absente, ce visage impassible, ce corps inerte ployé par l'âge et les rudes travaux des champs auraient dû en imposer aux bourreaux qui, au contraire, sans la moindre hésitation, s'emparèrent du vieillard et le déposèrent sur le chariot. Celui-ci dut alors remonter la côte qu'il venait de descendre.

Ce ne fut qu'en déployant tout ce qu'il leur restait de force que les trois malheureux purent enfin amener le chariot au haut de la côte. Inondés de sueur, haletants, la face congestionnée, excités par les menaces, affolés par les hurlements des bandits, les pauvres vieux marchaient toujours. Ils s'arrêtèrent devant la maison occupée par un autre vieillard, Maurice Collard, âgé de 88 ans. Les soldats qui l'avaient trouvé chez lui quelque temps auparavant, le transportèrent également sur le chariot à côté de Hingot. Puis, sous ses yeux, ils pillèrent sa maison et y mirent le feu. Le malheureux semblait ne pas se rendre compte de ce qu'il voyait. À moins peut-être, qu'il n'eût compris que sa dernière heure devant bientôt sonner, il lui importait peu qu'on détruisît ce qu'il allait bientôt quitter pour toujours.

Tandis que l'incendie faisait rage de tous côtés, l'attelage humain, sur l'injonction des conducteurs, reprit sa marche vers l'église.

Sur la place de l'église, débouche, à droite, une sorte de chemin bossué, raviné par les eaux, et tellement impraticable, qu'il sert exclusivement aux piétons. Il dévale vers la gare et la pente est si forte, que les charretiers les plus audacieux n'ont jamais pensé à s'y engager avec un véhicule quelconque.

C'est par là que les Germains dirigèrent le singulier convoi. Les vieillards attelés au lourd chariot hésitèrent un instant, mais sous la menace des crosses, ils se décidèrent à tenter l'épreuve, dont ils n'espéraient plus sortir sains et saufs : on les acculait au suicide.

De nombreux soldats s'étaient arrêtés : ils avaient abandonné leurs pillages ou leurs orgies et s'esclaffaient à la vue de cette « attraction » inédite. Le gros chariot, avec tous ses freins débloqués commença bientôt à entraîner les trois hommes qui rapidement s'étaient convaincus de l'impossibilité d'en modérer l'allure. Ils s'efforcèrent de maintenir le timon pour l'empêcher de dévier et, comme une trombe, le convoi arriva au bas de la côte. Vingt fois le chariot avait été sur le point de culbuter ; les deux vieux violemment lancés de côté et d'autre à chaque mouvement du véhicule étaient néanmoins parvenus à s'y maintenir. Quand on connaît les lieux, on doit convenir qu'il est vraiment prodigieux que ces cinq vieillards ne se soient pas rompu les os dans cette aventure. Quand le chariot arriva sur la grand-route, on obligea les trois malheureux à le conduire à travers champs jusqu'à mi-chemin de Rome-rée. Un groupe d'officiers se trouvait là. Estimant que la cruelle épreuve avait assez duré et voyant sans doute que les trois hommes étaient à bout de forces, ils firent descen-

dre Collard et Hingot et tous les cinq furent alignés sur le bord du chemin. Ils s'imaginaient qu'ils allaient être massacrés, lorsqu'au bout d'une heure, un des officiers vint leur dire qu'ils étaient libres.

Ils rentrèrent au village. Les Allemands fouillaient les maisons, s'y livrant à un pillage systématique, puis y mettant le feu. La plupart chantaient, titubaient, une bouteille à la main; d'autres jetaient par les fenêtres tout ce qui se trouvait à l'intérieur des habitations. Le château Focquet fut littéralement vidé: deux jours durant, des soldats y restèrent, occupés à sortir le vin des caves. La route et les fossés étaient jonchés de débris de bouteilles. Quand l'opération fut terminée, les bandits mirent également le feu au château. Toutes les maisons bourgeoises et les magasins subirent le même sort: on y enleva tout ce qu'il était possible de consommer ou d'emporter: le reste fut impitoyablement détruit; l'incendie se chargea du reste. Dans un magasin, rapporte un témoin, les pillards s'emparèrent de verres de confiture: ils les vidèrent goulûment comme ils l'auraient fait d'un verre de bière!...

Soudain, l'église flamba. Le spectacle était terrifiant. Plus tard, sous les décombres, on retrouva les restes carbonisés d'un soldat français, que les barbares avaient jeté dans le feu.

Pendant quarante-huit heures, l'incendie fit rage; quand il s'éteignit, il ne restait plus une habitation intacte. Les 120 maisons que comptait Romedenne ne formaient plus qu'un amas de décombres.

Hélas! il n'y avait malheureusement pas que des dégâts matériels à déplorer. Une dizaine de soldats français avaient été tués au cours de la bataille; il en restait un en vie, avec une blessure à la jambe. Il s'était réfugié dans un café: les Allemands l'y retrouvèrent et sans la moindre hésitation, le lardèrent de coups de baïonnette. Ils sommèrent ensuite les personnes qui avaient assisté à ce meurtre, de sortir et, après les avoir alignées au mur, ils se disposaient à les massacrer, quand l'un des coquins entendant un bruit insolite, s'enfuit, pris de panique. Les autres l'imitèrent et ceux qui allaient périr se sentant libres, détalèrent au plus vite et gagnèrent les bois où ils se blottirent jusqu'au soir.



D'autres devaient payer pour ceux-là.

Le 25 au matin, un vieillard de 75 ans, Collard Émile, qui s'était enfui la veille, se hasarda à rentrer chez lui: sa maison était encore debout. Quelques minutes plus tard, des soldats heurtaient la porte et entrèrent. Apercevant sur la cheminée la photographie d'un militaire, les brutes empoignèrent le vieillard, le conduisirent près de la gare où ils le tuèrent à coups de baïonnette. Puis ils revinrent, expulsèrent la femme du supplicié et mirent le feu à son habitation.

Un peu plus tard, tombèrent encore d'autres victimes. Les époux Penasse avec leurs cinq enfants avaient fui Surice le 20 au soir. Descendus à Romedenne chez des amis, les époux Bastin, ils résolurent tous de partir le lendemain matin. Ils étaient en route déjà quand une bande de soldats leur barra le chemin. Ils furent fouillés. Bastin avait un revolver: il le tendit spontanément aux brutes qui, en un clin d'œil, poussèrent le malheureux sur le bord du fossé et l'y fusillèrent sous les yeux de sa jeune femme. Ils lui enlevèrent ensuite une assez forte somme d'argent qu'il portait sur lui.



Après cette exécution, les autres furent entraînés dans une prairie voisine. Une détonation retentit: le sieur Penasse et trois de ses enfants, ainsi que l'épouse Bastin et son nouveau-né, tombèrent foudroyés. L'épouse Penasse n'avait pas été touchée; elle s'enfuit, mais bientôt une balle la couchait également par terre. Les brutes arrivèrent, et à coups de crosse lui brisèrent le crâne.

Le lendemain, des ambulanciers qui passaient à proximité de là entendirent des appels d'enfant. Ils s'approchèrent: c'était la petite Penasse, âgée de 10 ans et qui gisait, grièvement blessée, au milieu des cadavres. Ils l'emportèrent et elle parvint à se rétablir.

Deux étrangers, l'un de Soulme, l'autre de Maurenne, furent également massacrés le 25. On retrouva aussi plus tard, aux environs de Romedenne, le cadavre de trois jeunes inconnus.

Le 26, des soldats découvrirent à la mairie que le feu avait épargné les armes que les habitants y avaient déposées quelque temps auparavant. Furieux, ils se rendirent chez le curé, qu'ils firent prisonniers, ainsi que trois de ses paroissiens. On menace de les fusiller séance tenante, mais comme ils protestaient de leur innocence, les bandits les emmenèrent avec eux. Le curé eut une syncope; les Allemands, croyant à une simulation, secouèrent le prêtre et le forcèrent à se tenir debout. Une seconde syncope, plus longue que la première leur prouva qu'il ne s'agissait aucunement d'une simulation: ils chargèrent le prêtre sur un camion et gagnèrent Romerée. De là, on les conduisit à Matagne-la-Petite, puis à Dourbes, et enfin à Nismes. Là, ils rencontrèrent un officier qui, après avoir entendu les prisonniers, leur rendit la liberté. Ils avaient naturellement reçu durant le voyage, force injures, menaces et mauvais traitements.

Le lendemain, nouvelle alerte. Les habitants commençaient à rentrer. On emprisonna tous les hommes et on se demandait ce qui allait de nouveau arriver quand l'officier se mit à leur faire un discours sur... la force de l'armée allemande, ses succès et la victoire finale qui ne tarderait pas! Il leur dit ensuite que c'était par erreur que Romedenne avait été incendié, que les Allemands n'avaient su qu'après coup que Romedenne ne faisait plus partie de la commune de Surice!..., etc.

Pendant les huit jours qui suivirent, le curé et vingt de ses paroissiens furent retenus comme otages pour la nuit.

Entre-temps, on les obligea à enterrer les cadavres qui, depuis plusieurs jours déjà, attendaient la sépulture.

La destruction de Romedenne est attribuée à l'infanterie saxonne des 104^e, 106^e et 102^e régiments.

À MATAGNE-LA-PETITE.

Il n'y eut là ni incendies, ni massacres. Il est vrai que la plus grande partie de la population avait fui.

Le pillage sévit d'une façon intense; de nombreux chevaux et bêtes à cornes furent volés.

C'est, dit-on, grâce à l'intervention du curé, que la localité fut épargnée.

À ROMERÉE.

Les habitants, avertis par les incendies de Surice et de Romedenne, s'étaient également sauvés. Quand les Allemands arrivèrent au village, ils y fusillèrent deux étrangers qu'on retrouva plus tard; mirent le feu à la gare et à une douzaine de maisons. Pillage systématique. Les villages de Romerée et de Matagne-la-Petite font partie du canton de Philippeville; ils se trouvent au sud de Romedenne, sur la voie ferrée de Mariembourg à Hastière. C'est par là que les bandes qui détruisirent Romedenne et Surice passèrent pour gagner la France. Quelques kilomètres plus loin, à peine arrivées sur le territoire français, elles rasaient les villages de Fépin et de Haybes. Elle était donc bien vraie cette parole de l'officier prussien qui logea à Frasnes: «Des régiments saxons nous suivent: on leur donne de temps en temps un village à détruire.»

À FRANCHIMONT.

Franchimont, canton de Florennes, situé à cinq kilomètres à l'ouest de Romedenne, reçut la visite des Germains le 25 au soir. La plupart des habitants avaient fui. En arrivant au village, l'ennemi y mit le feu: toute la nuit, les maisons brûlèrent. Il continua le lendemain et quand il s'en alla, sur 65 maisons que compte Franchimont, il en restait une quinzaine. Les Boches, partout les mêmes, s'empresèrent également d'arrêter les quelques rares habitants qui étaient encore là. L'abbé Pairon, septuagénaire, fut fait prisonnier avec onze de ses paroissiens. On les lia les uns aux autres.



Au dire d'un témoin, «leurs bras furent ficelés comme des jambons de Westphalie». On les parqua dans un champ sous la garde de quelques sentinelles. Il plut toute la nuit; le matin, ils étaient trempés jusqu'aux os.

Le curé fut l'objet de mauvais traitements tout spéciaux. Au moment où on l'obligeait à passer un fossé, un des géoliers le culbuta et lui asséna un terrible coup de crosse. Les bandits se précipitèrent alors sur lui et le rouèrent de coups de poing et de coups de pied.

Supposant qu'on allait les passer par les armes, les prisonniers se préparèrent à la mort. Tandis que le prêtre était occupé à entendre la confession de ses compagnons, un officier lança, à fond de train, son cheval sur lui: il n'eut que le temps de se mettre de côté pour n'être pas renversé.

Un sous-officier, qui devait être étudiant en théologie, s'approcha ensuite et dit, entre autres injures, au vieux prêtre: «Odio habeo Ecclesiam Romanam; sacerdos romanus est fur et latro.» (Je hais l'Église romaine; le prêtre catholique est un voleur et un brigand.)

Les braves gens se trouvaient évidemment dans l'autre camp, parmi les pillards, les voleurs, les bandits, les assassins, les incendiaires! Le vieux prêtre eut l'envie de lui faire cette réponse cinglante, qui lui eut valu sans doute quelques balles de revolver. Comme ses compagnons pouvaient encore avoir besoin de son ministère avant de mourir, il préféra se taire.

Tandis que les prisonniers étaient gardés à vue, copieu-

sement insultés et malmenés, un homme de Omezée (Surice) vint à passer dans la rue. Un des soldats le vise et l'étend raide mort.

Le père Demeuldre, un vieillard de soixante-dix ans, originaire de Lautenne, est capturé par les Teutons. Ceux-ci font cercle autour de lui, le bousculent, se le rejettent de l'un à l'autre et tandis que le vieillard trébuche et tombe, on lui décharge un revolver dans la jambe.



Deux autres, habitant Franchimont, Jean Scieur et Alzire Anciaux, sont pris pendant la nuit. Les assassins les assomment à coups de crosse, puis les tailladent à la baïonnette. Le lendemain, on retrouva leurs cadavres horriblement mutilés.

Les douze captifs furent remis en liberté au cours de la journée. Seul Émile Demeuldre de Lautenne avait été retenu. Il avait été tellement frappé de tout ce qu'il avait vu qu'il en avait presque perdu la raison. Au lieu de le relâcher, trois officiers déchargèrent simultanément leurs revolvers sur lui : il s'effondra foudroyé, sans un cri.

On suppose que les auteurs de ces ignobles attentats venaient de la région de Dinant, qu'ils avaient mise à feu et à sang.

À VILLERS-LE-GAMBON.

Cette localité se trouve à deux kilomètres à l'est de Franchimont, sur la voie ferrée de Florennes à Doische et Givet. Elle fait partie également du canton de Florennes.

Les Boches envahirent le village le 25 août. Une vingtaine d'autos chargées de soldats descendent la Grand-rue ; ce ne sont qu'injures et menaces. De deux autres côtés arrivent d'autres troupes, celles qui probablement ont participé au sac de Surice. Elles poussent des hurlements de bête fauve, et proferent des cris de mort. Edmond Dricot et Victor Masson sont faits prisonniers séance tenante ; un

peu plus loin, Lucien Mottiat, portant dans ses bras son bébé, et Emmanuel Defoin, de Franchimont.

Voici le récit de ces témoins :

« La bande, en tête de laquelle nous sommes, pénètre dans la maison Thomas. Le jeune Raoul Thomas se trouvait caché dans les sous-sols. Un officier l'aperçoit, tire son revolver et sans une parole, vise le jeune homme : une balle lui traverse le pied. Raoul Thomas ne dit mot et la bande s'en va.

» On nous fait remonter vers la gare que nous dépassons. Les Allemands fouillent toutes les maisons, les écuries, les granges, les remises : le moindre réduit est minutieusement visité. Ils nous entraînent vers les usines de dolomie et d'eau gazeuse. Comme ils n'y trouvent rien de suspect, nous revenons sur nos pas. Rentrés dans le village, les soldats, à qui nous servons de bouclier, se divisent en deux groupes : l'un monte au grenier de la maison Bagenet, l'autre se pose sur la route ; ils tiennent ainsi sous leurs fusils toute la Place Verte. Quelques minutes plus tard, un vieillard de 74 ans, Brisbois J.B., s'engageait sur la Place, sans soupçonner qu'il y eût là le moindre danger. Il se trouvait à deux cents mètres du poste quand soudain il s'étendit, la face contre terre, le dos criblé de balles.

» Les assassins se reformèrent en bande et nous poussèrent devant eux ; on nous dirigea vers la Place ; en passant à côté du cadavre, un soldat lui recouvrit la tête du pan de son habit.

» On nous conduit vers Vodecée. Les soixante hommes que nous pilotons se divisent alors en trois groupes : de chaque côté de la route, une vingtaine de soldats organisent une battue ; pour nous, nous marchons toujours à la tête de ceux qui restent sur le chemin. Tout à coup, des coups de feu partent de derrière une meule de foin. Deux soldats français brûlent leurs dernières cartouches. Les malheureux sont bientôt entourés et massacrés.

» Et toujours on nous force d'avancer. Arrivés près de la maison de M. Arthur L. Hoest, on nous montre le cadavre d'un officier de uhlans ; son cheval tué gît à côté de lui. Un officier nous dit : « Civils, vous tuer offizir. » — nous protestons avec la dernière énergie et affirmons que ce sont les soldats français qui ont fait le coup. Pourquoi a-t-il besoin de notre témoignage, puisqu'il vient lui-même de voir deux Français à l'œuvre ? C'est à ce moment que parut François Pierre, de Vodecée. Cet homme avait près de 60 ans. Il s'était enfui, comme tant d'autres et, malheureusement rentrait trop tôt. Il chassait devant lui son bétail et regagnait sa maison, sise à 200 mètres de là. Les Boches le voient et le forcent à venir près d'eux. À peine est-il arrivé qu'un officier le renverse d'un coup de pied dans les reins. Quand il se relève, on le met en face du cadavre.

» Qui a tiré ? » hurle l'officier. « Civil ? Militaire ? ».

» Le pauvre homme, tout décontenancé par la ruade de la brute et croyant qu'on va le fusiller, bafouille, joint les mains et supplie qu'on lui laisse la vie.

» Une minute, les soldats délibèrent. Puis l'officier oblige le malheureux à s'agenouiller et en même temps il reçoit en pleine poitrine la décharge de dix fusils.

» Trois maisons se trouvent là ; les Teutons y mettent le feu, puis c'est le tour d'une grange. La meule de foin où s'étaient dissimulés les deux Français devient également la

proie des flammes. Nous revenons alors à Villers en subissant de la part des brutes d'odieux traitements. Nous traversons le village. Sur la route de Givet, nous sommes tout de même relâchés.»

Ce n'était pas hélas, le seul exploit des Boches à Villers-le-Gambon.

Sur le quai aux marchandises de la gare, ce même jour, vers 7 heures du matin, une vieille femme de Florennes, Adolphine Dumont, âgée de 86 ans, qui s'était enfuie avec son gendre, sa fille et sa petite-fille, passait, conduite par ceux-ci, s'acheminant vers Merlemont. Une patrouille allemande vint à les croiser; les brigands ne s'arrêtèrent pas et restèrent silencieux. Mais voilà que subitement, à une distance de trois cents mètres, les coquins ouvrent un feu meurtrier sur le groupe inoffensif. Les deux femmes s'abattirent. L'homme, qui n'avait pas été touché, transporta les victimes dans une maison voisine. La vieille Adolphine, les deux cuisses fracassées ne reprit guère connaissance; le surlendemain, elle rendait le dernier soupir. Quant à sa fille, un projectile lui avait brisé une jambe au-dessus du genou. Elle eut beaucoup de peine à se rétablir. La petite fille dont les vêtements portaient la trace de plusieurs balles n'eut pas la moindre égratignure.

Le même jour, Nestor Wiame, père de cinq enfants en bas âge, voulut, malgré les avis qu'on lui donnait, se rendre à Sart-en-Fagne, pour y rejoindre sa famille qui s'y était réfugiée. On ne sait ce qui arriva, mais quelque temps après, on retrouva son cadavre le long de la route, à un kilomètre du village. Il était couvert de blessures.

Les troupes allemandes défilèrent, plusieurs jours durant, dans la localité. Le curé qui s'était offert comme otage fut mis sous clef dans une des chambres du presbytère.

La plupart des habitants rentrèrent peu à peu chez eux. Le 27, on ramenait sur une brouette le cadavre d'un vieillard qui, malgré son grand état de faiblesse, avait voulu qu'on le conduisît dans le bois, avant l'arrivée des Germains.

À VILLERS-EN-FAGNE.

Ce village se trouve à six kilomètres au sud de Villers-le-Gambon, et fait partie du canton de Philippeville. Là aussi, les Teutons, venant de Merlemont et Roly, arrivent le 25. Un brouillard très intense, qui ne se dissipe que vers dix heures, permit aux Français, cantonnés à Matagne, de les surprendre. L'artillerie française à laquelle les Allemands ne tardèrent pas à riposter, causa à ces derniers des pertes assez élevées. Pour se venger, ils mirent, après la bataille, le feu à la localité. L'incendie détruisit une cinquantaine de maisons sur soixante.

Comme ils avaient fait prisonniers tous les hommes restés à Villers-en-Fagne, ils les fouillèrent après leur avoir infligé d'indignes traitements. L'instituteur du village, Adelin Woime, trouvé en possession d'un revolver, fut extrait du groupe des prisonniers. Et tandis qu'on l'obligeait à tenir le revolver en main au-dessus de la tête, on le fusilla.

Hubert Noël, que les Allemands avaient requis avec son attelage, fut tué, alors que, pris de panique, il essayait de fuir.

Joseph Wallon et Félix Defoin, tous deux appréhendés sur la route de Merlemont, y sont assassinés. Cély Dumont, simple d'esprit, âgé de soixante ans, est ligoté sur une



brouette. Les forcenés y mettent le feu et le malheureux, hurlant, meurt dans les flammes.

Des chevaux, des vaches, des porcs sont stupidement massacrés et laissés sur place.

L'église est saccagée; les ornements religieux lacérés sont dispersés dans tous les coins.

La population, terrorisée, malmenée, est enfermée en divers endroits et n'est remise que plus tard en liberté, alors que le pillage est terminé.

Cependant, le curé était activement recherché; le presbytère préalablement vidé fut ensuite livré aux flammes. Mais le curé était parvenu à s'évader. Néanmoins, un lieutenant boche affirma à Eusèbe Lottin qu'il avait retrouvé le curé et qu'il l'avait fait jeter dans le feu. Sinistres coquins qui se vantaient même de méfaits qu'ils n'avaient pu commettre.

Pour le dire en passant, ce qui frappe dans les atrocités dont les Teutons se sont rendus coupables en Belgique, c'est la haine profonde que ressentent les bandits pour le prêtre catholique. Là, où des massacres ont lieu, c'est le prêtre qui est la première victime. S'il s'agit de prendre des otages, le prêtre est désigné en premier lieu. Pour se justifier plus tard, ils diront que les prêtres étaient tous chefs de francs-tireurs. Il était plus sincère ce jeune sous-officier quand il déclarait au curé de Franchimont les sentiments de haine qu'il avait pour l'Église catholique romaine et ses ministres.

À NEUVILLE.

Neuville (canton de Philippeville), à une lieue au nord de Villers-en-Fagne, possède un point d'arrêt sur la ligne de Mariembourg à Charleroi.

Une patrouille passa le 25 dans la matinée; elle ne s'arrêta pas longtemps. Quelques heures plus tard, d'autres soldats arrivaient à leur tour. Découvrant dans la ferme d'Alfred Benoit, les ailes d'un avion français, les Allemands incendient la ferme et ses dépendances, puis une maison voisine. Tandis qu'ils opéraient, un soldat français blessé se mit à tirer sur eux. Une première balle atteignit le cheval, une seconde frappa son cavalier. Les Uhlans abandonnèrent leur projet d'incendier la localité pour se mettre à la poursuite du Français. Malgré sa blessure, celui-ci s'enfuit, et ce n'est qu'à Géronsart (Frasnes) qu'épuisé, il se laisse capturer. Les Uhlans le massacrent puis, revenant sur leurs pas, incendient les 13 maisons du «Bois de Neu-



SURICE - 1. Presbytère - 2. Maison de la famille Bayot - 3. Maison du facteur Léopold Burniaux, fusillé avec ses trois fils.

ville», sur la route de Mariembourg.

Près de la gare de Neuville (sud), trois hommes, un soldat flamand, Paulin Gobillon et le fils de Henri Patron, du «Café de la Gare», s'étaient cachés dans une maisonnette voisine. Comme ils en sortaient pour se réfugier dans le bois, les Allemands les découvrent. Ils les obligent à marcher devant eux. Au-delà du pont de Grammont, ils leur ordonnent de s'agenouiller et, sans un mot, leur brûlent la cervelle.

À VILLERS-DEUX-ÉGLISES.

À Villers-Deux-Église, au nord-ouest de Neuville, les Boches se signalent par le pillage et l'incendie de trois maisons.

À SURICE.

Surice! La seule évocation de ce mot remet devant les yeux des scènes d'une horreur indicible. Toutes proportions gardées, Surice est sans conteste l'une des communes belges qui ont le plus souffert de la barbarie allemande en août 1914.

Ce paisible village de six cents âmes, composé presque exclusivement de familles de cultivateurs, fait partie du canton de Florennes. Il ne se trouve sur aucun chemin de fer, ni sur aucune grande voie de communication. Si on trace une ligne droite de Dinant à Mariembourg, Surice se trouve un peu à l'ouest de cette droite et à égale distance de ces deux localités.

Les hordes de von Einem, suivies des bandits saxons de von Elsa, venant de Malmédy, devaient se diriger sur Dinant et de là gagner Mariembourg et Rocroi. Surice se trouvait donc sur le passage de la bande sinistre.

Dinant tombée, les Teutons se dirigent sur Onhay, Anthée, Morville, laissent Soulme à gauche et arrivent à Surice. Mais le recul volontaire des Français s'opère méthodiquement et non sans infliger des pertes très sensibles à l'ennemi. De Morville à Surice, s'étendent de grands bois où les Allemands n'avancent qu'à grand-peine. Sous la pression irrésistible de l'ennemi, les Français lâchent pied et vont poster leurs mitrailleuses sur les hauts du village, d'où on découvre la route de Soulme. Et tandis que les Germains s'avancent sans crainte, croyant les Français en pleine déroute, ceux-ci les mitraillent avec entrain et leur causent des pertes considérables. Quelques tirailleurs algériens, dissimulés derrière une haie, font également le coup

de feu avec une ardeur admirable. Ils abattent un colonel, puis, voyant qu'il serait téméraire et inutile de résister davantage, ils se retirent. Ceci se passait le lundi 24, à six heures du soir. La bataille avait commencé vers 7 heures du soir, pour finir vers minuit.

Quelques Français conseillaient de partir, mais la plupart d'entre eux en dissuadèrent les habitants, parce qu'il semblait que Surice, par sa situation, ne devait courir aucun danger. Et puis, qui pouvait affirmer que les massacres de Dinant, s'ils étaient réels, se reproduiraient ailleurs? Les Allemands, n'étaient-ils pas, en somme, un peuple civilisé! C'est ainsi que raisonnait, entre autres, le curé de la paroisse, qui s'efforçait de tout son pouvoir, d'enrayer la panique. Les curés des environs, Onhay, Anthée, Serville, Morville; le docteur Jacques et sa famille; l'abbé Gaspard et d'autres civils des environs étaient venus à Surice, pour se mettre en sécurité et conseillaient aux habitants de la commune de rester chez eux. «Où iriez-vous, disait le docteur Jacques, à la famille Burniaux Hubert, pour être mieux qu'à Surice?

À part les curés de Serville et Morville qui purent se sauver miraculeusement le 25 août de grand matin, les autres restèrent à Surice: leur confiance dans la civilisation des Allemands allait leur coûter cher.

Les Français quittèrent Surice vers 8 heures du soir, le 24 août. Un peu plus tard, les Allemands y entrèrent. Les habitants s'étaient terrés dans leurs caves, car la fusillade avait repris vers 9 heures. Soudain, les crosses des fusils s'abattent sur les portes qui cèdent: les Allemands entrent l'arme au poing, pillent, puis mettent le feu. Le village n'est bientôt plus qu'un immense brasier.

Le lendemain matin, les Teutons arrivent plus nombreux: le château Diericx est encore debout, ainsi qu'un certain nombre d'habitations. Elles sont rapidement envahies par la soldatesque qui n'attend pas même qu'on vienne ouvrir les portes. Les haches ou la crosse des fusils ont tôt fait de les enfoncer. Les soldats cherchent dans les caves les occupants de ces immeubles, les jettent brutalement dehors, et tandis que quelques-uns des bandits les gardent à vue, les autres fouillent, volent et s'enivrent.

Au château, les incendiaires avaient trouvé, outre les châtelains, les trois prêtres qui s'y étaient réfugiés la veille: les curés de Anthée et de Onhay et l'abbé Gaspard. À leur vue, ce fut chez les bandits une explosion de fureur: les malheureux, dès cet instant, ne doutèrent plus du sort qui

leur était réservé. Les prisonniers furent amenés à l'endroit où, le soir précédent, les Français avaient installé leurs mitrailleuses. C'est une sorte de chemin creux auquel on a donné le nom de : « Aux Fosses ».

Chemin faisant, le groupe s'augmentait sans cesse des habitants parqués ça et là dans la rue. Des coups de feu partaient d'un peu partout ; tantôt c'était un fuyard que les soldats essayaient d'atteindre, tantôt une exécution sommaire en plein village.



À un moment donné, c'est l'abbé Poskin, curé de la paroisse, qui arrive, entouré de baïonnettes menaçantes. Il avait voulu se rendre près du général pour parlementer et lui faire comprendre que la population ne devait nullement être mise en cause dans les pertes que les Français, la veille, avaient infligées à ses troupes. On l'avait bousculé, insulté, malmené et tandis qu'on fouillait le presbytère et qu'on en extrayait sa vieille mère, âgée de 80 ans, sa sœur, l'inspecteur Schmidt, son beau-frère ainsi que la femme et les 4 fils de ce dernier, on le gardait à vue, puis on l'entraînait avec ceux-ci vers le lieu d'exécution.

Avant ce massacre en masse qui se préparait, d'autres crimes déjà avaient ensanglanté les rues ou les habitations du village. C'est d'abord la famille du facteur Léopold Burniaux, si heureuse jusque là, et qui va disparaître presque complètement. Ils habitaient le bas du village, sur la route de Romedenne, à proximité de la fabrique de tabacs de Burniaux, fils. Ils étaient là, dans leur cave, le père, la mère et les trois fils, quand les assassins arrivent. Les barbares enfoncent la porte de la cave, maltraitent les malheureux qui s'y trouvaient, et d'un coup de revolver abattent le père. Puis c'est le tour du fils Armand, un jeune prêtre de 25 ans, professeur à l'institut St-Louis à Namur, d'abord blessé au genou d'une balle de fusil, puis achevé au revolver par une balle à l'artère carotide ; un autre fils, Albert, âgé de 14

ans, est également massacré. La veille, il avait eu la jambe cassée et c'est précisément le docteur Jacques, d'Anthée, qui lui avait remis la jambe. Les trois cadavres furent plus tard retrouvés dans le jardin : comment étaient-ils arrivés là ; on ne le sut jamais.

Cependant, la pauvre mère poussait des cris déchirants : il lui reste un dernier enfant Gaston mais les brutes ne l'auront pas, sinon avec elle. Et comme une lionne, elle se précipite sur son fils, qu'elle tient étroitement serré contre elle. Les bandits ricanent et poussent la mère et le fils vers le groupe des prisonniers qui se rend aux Fosses. Un peu plus tard, la pauvre femme se voyait arracher son dernier fils qui, avec le groupe de condamnés, tombait à son tour. Le jeune homme était professeur à l'institut Saint-Berthuin, à Malonne, il avait 21 ans.

Plus loin, c'est un vieillard, presque nonagénaire, Charles Colot, assassiné sur le pas de sa porte et dont le cadavre brûle là où il est tombé.

C'est Élie Pierrot qui, avec sa femme, sauve sur un fauteuil, sa belle-mère impotente. À proximité du village, dans un petit bois au « Pré de Préal », des soldats allemands le trouvent, s'en saisissent et le conduisent au lieu d'exécution où les autres condamnés sont déjà arrivés.

C'est une vieille femme, Adèle Soumoy, qui ne peut plus se mouvoir et que les bandits brûlent vive dans son lit.

C'est Adrien Marron, âgé de 85 ans, qui contemple les ruines de sa maison incendiée. Les Boches s'en saisissent, le conduisent aux Fosses et le fusillent avec ses infortunés compatriotes.

C'est Victor Cavillot, caché dans un réduit de sa maison, trouvé par les bandits, conduit aux Fosse, où il arrive après le massacre des autres civils. Néanmoins, on l'abat comme un chien sur le tas de cadavres qui gisent déjà là.

C'est la famille Bayot qui disparaît mystérieusement et qu'on retrouve tout entière dix mois après au fond d'une citerne : le père, la mère, une jeune fille de 13 ans et un enfant de quelques mois. Les malheureux avaient cru trouver là un refuge sûr, mais ils n'avaient pas pensé à l'incendie. Le feu avait détruit l'immeuble dont les ruines s'étaient écroulées sur la citerne. La cachette devenait un tombeau où la pauvre famille périt tout entière.

Et tandis que se continue la série de ces crimes isolés et qu'à tout instant s'allument de nouveaux incendies, le groupe des prisonniers arrive au lieu choisi pour l'exécution. L'état-major se trouve à proximité de là ; plusieurs officiers semblent discuter avec animation. Soudain on voit apparaître un officier, l'œil mauvais, la tête bandée. Il a sans doute été blessé la veille par les Français. Il prend part à la discussion, puis un autre officier s'approche des prisonniers et leur annonce qu'une jeune fille de Surice, âgée de 14 ans, a tué un colonel allemand, qu'il avait d'abord été décidé que, comme représailles, tous les habitants seraient fusillés, mais qu'il vient d'être arrêté que la répression atteindra seulement les hommes. Une clameur faite de protestations d'innocence, d'appels à la pitié, de cris de douleur s'élève du groupe des prisonniers. Puisque les hommes vont mourir, les femmes réclament le même sort. La minute est tragique. Mais les brigands ont hâte d'en finir. Les hommes sont séparés des femmes et des enfants et mis en ligne. La désolation de ces mères infortunées, de ces épouses, bientôt veuves, est indescriptible. Les bour-

reaux restent insensibles et repoussent brutalement celles qui tentent de rejoindre ceux qui vont mourir, et dont la plupart, après un instant d'émoi, se sont ressaisis. Du moins, sauront-ils montrer aux criminels comment meurent des Belges ! En hâte, à l'un des quatre prêtres qui se trouvent là avec eux, ceux qui ne l'ont pas encore fait, demandent une dernière absolution. Ils sont prêts maintenant ; les bourreaux peuvent commencer ! Les malheureux en effet n'attendent guère : un commandement, et sous une rafale de mitraille, les victimes s'effondrent l'une sur l'autre, battant l'air de leurs bras qui retombent inertes. Pour la plupart, ce fut la mort instantanée ; quelques autres ça et là s'agitent mollement encore. Une balle à la tête ou au cœur mettrait rapidement fin à leurs souffrances ; mais ce serait sans doute trop simple et trop humain. Aussi les barbares se précipitent-ils, tenant à la main le canon de leur arme, dont la crosse martèle les crânes jusqu'au moment où disparaît le dernier symptôme de vie. C'est surtout sur les prêtres que s'acharnent les bandits : leur haine pour le prêtre catholique se manifeste, violente, cynique, sans la moindre retenue. Ils doivent être contents d'eux-mêmes : cinq prêtres sur une journée et dans une seule localité, c'est un record ! Ils sont bien cinq en effet, les prêtres tombés ce matin du 25 août, à Surice : l'abbé Burniaux, professeur à Namur, et ordonné l'année précédente ; l'abbé Poskin, âgé de 55 ans et curé de Surice ; l'abbé Piret, curé d'Anthée ; le vieil abbé Ambroise, curé de Onhaye, et le malheureux abbé Gaspard qui, le 22 à Dinant, échappe aux griffes de la mort pour y retomber, le 25, et périr lamentablement.



À côté d'eux, la sympathique figure du Dr Jacques, d'Anthée. Près de lui son fils, un tout jeune homme, presque un enfant encore. Plus loin, c'est M. Schmidt, inspecteur des écoles primaires, un échevin de la commune, le regretté M. Auguste Durdu, et son beau-père ; le dernier fils de la pauvre veuve Burniaux ; une cinquantaine de cultivateurs et d'inconnus. Le 25 août vers midi, des habitants de la commune qui s'étaient sauvés le 24 au soir, veulent revenir. Malheureusement, des Teutons les aperçoivent et tirent sur eux. Un homme et une femme sont tués, une autre femme grièvement blessée, reste estropiée d'une jambe. À côté de cette hécatombe sanglante, les cadavres de quelques Français tombés la veille, durant l'engagement, et qui voisinent avec des chevaux tués. L'horreur qui se dégage de ce tableau est trop intense pour qu'on en saisisse d'emblée tous les détails, ces secousses multiples se succèdent trop rapides et trop violentes pour les sens et pour les nerfs dont le mécanisme se détraque, produisant dans l'esprit une sorte d'hébétément. Plusieurs de ces malheureuses femmes qui ont vu tomber deux, trois et même quatre des leurs sous les balles, sont là comme pétrifiées ; elles n'ont pas une larme, pas un cri pour manifester leur douleur. Et elles s'en vont, insensibles, pour ne comprendre que plus tard l'étendue de la catastrophe, à mesure que se réveilleront et que se préciseront toutes les péripéties du drame atroce que la mémoire a enregistrées et qu'elle reproduira souvent avec une étonnante exactitude quand les facultés internes auront repris leur assiette normale. Ces femmes et ces enfants qui ont dû assister à la scène de la fusillade et à l'achèvement des blessés, peuvent voir, plus tard, les assassins fouillant les cadavres et leur enlevant leurs bijoux, leurs montres, leurs portefeuilles. Ils dérobent à l'inspecteur Schmidt, une somme de 3.000 F ; au docteur Jacques, une somme également importante, comme l'a déclaré son épouse.

Ce n'est donc pas seulement du sang que réclament ces monstres ; ils tuent pour voler ; ils pillent, puis ils brûlent. Au château Diericx, de Surice, comme à celui de la veuve Laurent Mineur et celui de M. Burniaux Henri, fabricant de tabacs, on les voit s'emparer d'un tas de bibelots précieux, de l'argenterie, des valeurs que renferment les coffres-forts ! Et c'est cela que les bandits appellent la guerre !

Quand il ne reste plus rien à Surice, les femmes et les enfants ont ordre de s'en aller. On les emmène dans la direction de Omezée, avec défense formelle de revenir à Surice. Et tandis qu'on s'en va, l'incendie achève son œuvre. L'église et quelques maisons se trouvaient encore intactes, le matin. Des disques incendiaires sont envoyés dans la toiture de l'édifice sacré et, à l'intérieur, dans les boiseries du jubé et des autels : en un instant, c'est un brasier énorme qui lance vers le ciel des volutes d'une fumée épaisse d'où fument des milliers d'étincelles.

Toute la journée du 25 août et la nuit du 25 au 26, les apaches achèvent leur œuvre de destruction et de pillage. Il est à peu près huit heures du matin, le 26 août, quand ils quittent la malheureuse localité où il ne reste que des ruines sur lesquelles plane le silence de la mort.

Ce sont principalement les 104^e et 107^e régiments d'infanterie saxonne qui ont à leur actif ces meurtres et ces incendies : cinquante-cinq personnes tuées et cent vingt-cinq immeubles détruits. Le motif de cette répression sauvage, c'est qu'une jeune fille de 14 ans a tué à Surice, un colonel

teuton ! Ils la connaissent donc ; ils l'ont donc vue cette enfant si extraordinaire, qu'ils sont si précis dans leur accusation ? Pourquoi ne s'emparent-ils pas d'elle ? Pourquoi n'exigent-ils pas qu'on la leur livre ? Ils auraient le droit de la mettre au mur ; la Convention de la Haye les y autorise, puisqu'ils l'ont surprise les armes à la main ! L'invention est vraiment trop grotesque. Ils veulent sans doute, ces grossiers Germains, changer quelque peu la formule imposée : « On a tiré sur nous ! ». Vraiment, ils n'ont pas l'imagination fertile, ni le choix heureux !

Pourtant la population proteste avec énergie contre cette accusation ! Et ces cadavres de Français qui sont là ? Et ce bruit caractéristique des mitrailleuses qu'ils ont évidemment entendu ? Ce sont naturellement les Français qui leur ont infligé ces pertes qui les exaspèrent. Ils le savent ; ils savent aussi que leur colonel est tombé sous une balle française. Peu importe ; leur rage doit s'assouvir et tant pis pour les innocents !... D'autant plus que cette opération leur permettra de donner libre cours à leurs instincts de brute. Le meurtre, le pillage, le vol, l'orgie, l'incendie, les profanations, les sacrilèges ; tous ces crimes, les odieux Saxons les ont commis à Surice. Ils y ont épuisé la série de toutes les turpitudes et de tous les dévergondages. Et ces cyniques bandits qui osaient se réclamer du patronage de la divinité ; qui avaient l'audace blasphématoire de prétendre que Dieu était avec eux, eux le peuple élu de Dieu, appelé par Dieu à régénérer le monde !!!

LES ALLEMANDS DANS L'ENTRE-SAMBRE ET MEUSE.

À HASTIÈRE-PAR-DELÀ.

Le dimanche 23 août, à trois heures de l'après-midi, tandis que Dinant brûlait, les hordes germaniques arrivaient à Hastière-par-delà. Cette localité, qui compte à peu près 350 âmes, se trouve sur la rive droite de la Meuse. C'est un centre important de villégiature. De nombreuses villas, toutes au plus coquettes, s'éparpillent sur les rives du fleuve. Là, tout se trouve à souhait pour le plaisir des yeux, comme l'eut dit Fenelon. Dans ce coin pittoresque, où il faisait si bon vivre, les barbares allaient apporter la dévastation et la mort.

La lutte se poursuivait toujours entre les deux rives de la Meuse ; sur les hauteurs de la rive gauche, les Français continuaient à résister avec vigueur. Ce ne fut que dans la soirée du 23 que l'ennemi put forcer le passage du fleuve : une compagnie du 348^e soutenue par une compagnie du 208^e avait tenu les Saxons en respect depuis 4 heures du matin jusque 8 heures du soir.

Dès 1 heure de l'après-midi, les habitants qui avaient cru bon de ne pas s'enfuir, s'étaient terrés dans leurs caves et principalement dans les caves du docteur Halloy. À trois heures et demie, les Teutons arrivaient et, après avoir défoncé portes et fenêtres, pénétraient dans les caves du docteur. Ils obligèrent tous ceux qui s'y trouvaient à sortir, en leur disant qu'ils avaient fait le coup de feu contre les Allemands. Malgré les dénégations les plus énergiques, ils s'emparèrent du docteur Halloy et du nommé Alph. Aigre, leur lièrent les mains derrière le dos, puis, sous les yeux épouvantés des femmes et des enfants, dix soldats les fusillèrent.

Presqu'au même moment, d'autres soldats fouillant la

cave de la maison Bodson, y découvraient la famille entière, le père, la mère et les deux fils, âgés de 21 et 20 ans. Les brutes les poussent dehors. Le plus jeune, Fernand, refuse de sortir sous le prétexte qu'il n'a pas tiré. On l'empoigne et on le transporte près du mur de la maison du garde champêtre où son père et son frère vont le rejoindre.

La mère pleure, implore, supplie. Le père, courageux, s'attendrit pourtant sur le sort de ses deux enfants, qui vont tomber avec lui : « Pour moi, vraiment, ce n'est rien, gémit-il, mais pour mes enfants ! ». Il a fini à peine, qu'ils s'abattent tous trois, mortellement frappés.

Comme une furie, la mère s'élance menaçante vers les assassins. Elle leur crie sa haine et les accable d'insultes. Les bandits la repoussent brutalement, la frappent à coups de pied et à coups de crosse, et l'obligent à se sauver. Elle court, droit devant elle, le regard fixe, les cheveux au vent. Deux jours et deux nuits, elle erre à l'aventure dans les bois, ne sachant où elle est, ni ce qui lui est arrivé. Elle se retrouve enfin, à bout de forces, n'ayant rien mangé depuis 48 heures. Quand elle rentre à Hastière, elle ne retrouve plus du tout ce qu'elle possédait au monde, que les pans calcinés de son habitation.

Le lendemain 24, à cinq heures du matin, Jules Rifon, Désiré Dasty et Victor Jaumain sont également trouvés dans une cave. Ils sont immédiatement conduits derrière la villa du docteur Halloy et exécutés sans autre forme de procès.

Entre-temps, les femmes étaient capturées et retenues comme prisonnières. À onze heures du matin, les bandits les conduisirent à travers les balles près du château Van den Schuren qui était en flammes. On voulait les enfermer dans une cave. Elles refusèrent ; on les ramena à la ferme Rifon, puis on les conduisit dans les caves de la villa scolaire. On les y obligea à se coucher sur le charbon et on ne les remit en liberté que le 25 au soir. Pendant ce temps-là, les pillards, qui avaient pu opérer à l'aise, avaient enlevé tout ce qui était à leur convenance, puis avaient mis le feu aux habitations.

Le 25 au matin, les bandits trouvent encore dans sa cave, Matthieu avec son épouse et leur petite-fille, âgée de 6 ans. Comme Matthieu sortait de chez lui, tenant en main sa petite-fille, une baïonnette lui traversa le cœur et le malheureux, lâchant la main de l'enfant, s'abattit mort, dans une mare de sang.

Il y eut à Hastière dix-huit personnes qui périrent au cours de ces journées tragiques : le docteur Halloy, Alphonse et Franz Aigre ; Léon, Camille et Fernand Bodson ; Jules Rifon, Désiré Dasty, Victor Jaumain, Joseph Damanet, Léon et Désiré François, Paul, Gislain, le père Gilliard ; un nommé Julien, de Neffe ; un enfant, Emile François, âgé de 9 ans. Le curé de la paroisse, l'abbé Schlöge et son beau-frère, M. Ponthière, professeur à l'université de Louvain, qui s'étaient réfugiés à l'église voisine de Hermeton-sur-Meuse, furent massacrés dans cette localité.

Des 120 maisons et villas qui formaient Hastière-par-delà, il n'en restait plus que 15 après le passage des barbares. On constata plus tard que les bandits avaient essayé de fracasser le tabernacle-coffre-fort de l'église.



E.O.M. VAN OEFFEL

À ONHAYE.

Onhaye se trouve à 5 kilomètres à l'ouest de Dinant sur le vicinal Dinant-Florennes, dont les rails ont été enlevés par l'envahisseur.

Les Français occupaient Onhaye dès le 10 août; le 15, ils y livraient un furieux combat aux Allemands qui tentaient de conquérir Dinant et qui y subissaient un échec complet. Le 23, la bataille reprenait; l'ennemi, avec des forces considérablement accrues, parvenait enfin, dans la soirée à prendre pied sur la route Dinant-Philippeville, à gravir la montée qui mène à Onhaye et à y rejoindre les Français qui les accueillaient à la baïonnette.

Le combat dura toute la nuit et ce n'est qu'au matin que les Allemands se trouvaient complètement maîtres de la localité. Leur premier soin, en y arrivant, avait été d'allumer des incendies en divers endroits: c'était le meilleur moyen de forcer les Français à quitter les maisons où ils s'étaient retranchés. Ils sortirent en effet, au moment voulu, la baïonnette en avant et se précipitèrent sur les Teutons avec un entrain endiablé.

Ceux-ci, bousculés, embrochés, poussaient des hurlements de fauve. Dans les bois environnants, les habitants, glacés d'effroi, restaient silencieux, s'efforçant de s'éloigner le plus possible. D'après certaines estimations, les Allemands auraient perdu à peu près 400 hommes à Onhaye; les Français 800.

Déjà lors de l'engagement du 15, la plupart des gens de Onhaye s'étaient enfuis. Ils étaient rentrés, le soir, à l'annonce de la victoire française.

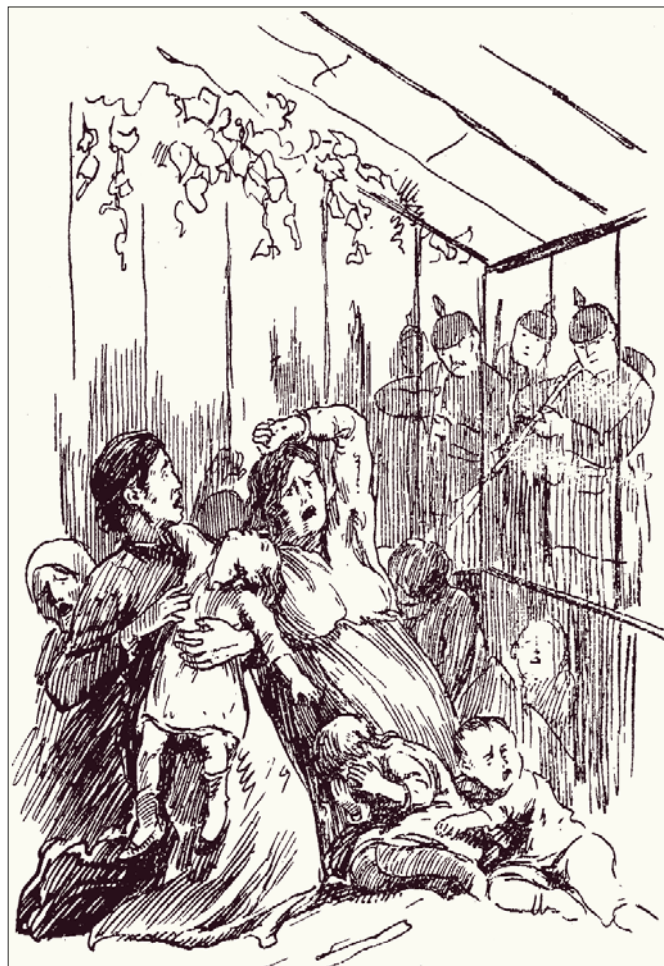
Le 23, nouvelle alerte, mais cette fois, beaucoup plus sérieuse. Déjà l'écho des massacres de Dinant et de Leffe était

arrivé jusqu'à eux. Il était prudent de déguerpir au plus tôt: c'était aussi l'avis des officiers français. Il ne restait guère que cinq vieillards et quelques femmes quand les premiers Allemands parurent. L'exode avait commencé le matin, alors que quelques obus venaient de s'abattre sur la localité. Les uns s'étaient enfuis dans la direction de Rosée et Surice où neuf d'entre eux, y compris le vieux curé, surpris dans des caves par les bandits qui détruisirent Surice, furent contraints de se joindre aux prisonniers de la localité avec lesquels ils périrent. D'autres poussèrent jusque Treignes et Mazée: cette inspiration les sauva.

En arrivant à Onhaye, les Teutons, comme nous l'avons dit, y avaient mis le feu. On les vit, pour cette besogne infernale se servir de disques incendiaires. Ils fouillèrent ensuite les maisons encore intactes et les pillèrent avant de les livrer aux flammes. Les quelques vieillards restés là furent appréhendés et colloqués dans une chapelle durant toute la nuit. Vingt fois on les malmena, on les insulta, on les menaça. Un vieux fermier fut, à deux reprises, sur le point d'être exécuté.

Cependant, l'incendie faisait rage. Les animaux, restés pour la plupart dans les étables, beuglaient sinistrement. Il en périt des quantités dans les flammes. Dans une seule porcherie, vingt-sept porcs furent carbonisés. C'était pour la population, presque exclusivement agricole, la ruine totale.

Le 24 au matin, alors que les derniers échos de la bataille s'étaient éteints, quelques habitants se hasardèrent à rentrer. On les fit immédiatement prisonniers. Dans la serre d'une maison particulière se trouvaient entassés des femmes et des enfants. Les barbares s'amusaient à tirer dans le tas, frap-



pant à mort un enfant de trois ans, que sa mère, Constance Merveille, tenait fiévreusement dans ses bras, comme pour lui faire un rempart de son corps.

Le cultivateur Émile Frérotte est appréhendé. On le force d'aller dans la campagne avec un chariot et deux chevaux, d'y ramasser des cadavres allemands, puis de recharger son véhicule du produit des pillages, vivres et vins surtout, qu'il doit emmener jusque Waulsort.

Alphonse Pochet, également saisi, est sommé de se mettre à la recherche de bouteilles de bière. À peine est-il parti, que les brigands mettent le feu à sa demeure. Il revient en hâte pour sortir son bétail; les soldats se mettent à sa recherche; il se dissimule sous la toiture de son four, mais supposant qu'on viendra peut-être à découvrir sa cachette, il profite d'un instant où les bandits s'éloignent pour se glisser dans un champ d'avoine. Ceux-ci le voient, tirent, mais le manquent et il parvient à s'échapper.

Joséphine Fastrez, la grand-mère de la petite fille tuée le matin du 24, n'avait pu quitter son lit. Elle y est brûlée vive. Nicolas Simon et son épouse s'enfuyaient le 23 dans la direction d'Anthée. Ils sont déchiquetés par un obus ennemi. Adelin Pochet (28 ans) et Adelin Frérotte (55 ans), sont tués à Surice. Charles Laret (29 ans) fusillé, puis jeté au feu. Albert Lenglet, 19 ans, blessé par un éclat d'obus, est conduit à Rosée, où il expire.

Le 24, leurs exploits terminés, les barbares se préparaient à quitter Onhay. Ils obligent les quelques hommes revenus le matin à marcher devant eux. Ceux-ci leur servent de bouclier jusque Rosée. On les laisse sans la moindre nourriture, mais les coups et les mauvais traitements ne leur sont pas épargnés. Déjà la veille, cinq des bandits avaient appréhendés deux vieillards, Julien Valtin et Joseph Gilliard, respectivement âgés de 67 et 72 ans. Ils les forcent à marcher devant eux dans la direction d'Anthée. Valtin reçoit dans le dos des coups de crosse dont il se ressentira longtemps. À un moment donné, ils aperçoivent un Français qui essuie sans broncher la décharge des cinq fusils boches. Le Français n'ose riposter de peur d'atteindre les deux pauvres vieux. Et comme Julien Valtin se retourne, les bandits font feu sur lui et sur son camarade. Ils se laissent choir et roulent au bas du talus sur lequel ils s'étaient arrêtés. Le Français tire alors et met en fuite les courageux Teutons.

Valtin et Gilliard, quoique sérieusement blessés tous deux, se relèvent, se dirigent sur Maurenne et se cachent dans les caves de la ferme Lekeu. Un peu plus tard, les bandits y mettaient le feu.

Les 23 et 24 août, cent quatorze immeubles ont été livrés aux flammes; à part l'église et une douzaine de maisons qui se trouvent dans le bas de la localité, il ne restait plus rien de la commune de Onhay.

À GÉRIN.

Gérin, à deux kilomètres à l'est de Onhay, est également situé sur le vicinal Dinant-Florennes.

Le 23, au matin, Gérin se trouvant sous les obus des batteries prussiennes postées entre Blaimont et Hastière, les habitants jugèrent prudent de s'en aller. Pourtant, les canons allemands ne firent pas grand ravage dans la localité: les obus, qui presque tous allaient s'abattre derrière le village, n'y détruisirent que deux maisons. Il n'y eut de fusillés que les cinq malheureux qui s'étaient arrêtés à Surice,

croquant comme tant d'autres qu'ils y seraient en sûreté. Ce sont les trois Quoilin, Alexandre, Jean-Baptiste et Jean, respectivement fils et petit-fils du précédent. Jean était âgé de 14 ans. Les deux autres victimes furent Louis Delcourt et Ursmer Deravet, âgé de 17 ans.

Dans la matinée du 24, l'ennemi arriva. C'était les Saxons du 178^e d'infanterie, l'un des féroces régiments qui prit sa part au sac de Dinant. Ils envahirent immédiatement les maisons en répétant l'odieuse formule qu'ils savaient tous: «On a tiré sur nous.». Ils ajoutèrent qu'au surplus le curé avait mal parlé d'eux dans son église.

Le sort du village allait sans doute se décider comme un peu partout dans ces parages, quand se produisit l'intervention d'une femme de la localité. Un officier se trouvait chez elle. «Oui, répétait-il, on a tiré sur nous, hier à neuf heures du soir et le village va être brûlé.»



La pauvre femme, toute tremblante, ne trouvait rien à répondre. Mentalement elle invoqua N.-D. de Lourdes pour laquelle elle a une grande dévotion. «Subitement, raconte-t-elle, je recouvrai mon sang-froid.»

— Non, Monsieur, on n'a pas tiré, répondit-elle avec un aplomb surprenant. Et la preuve qu'on n'a pas tiré, c'est que hier à neuf heures du soir, 20 soldats allemands mangeaient ici et que leur repas n'a pas été interrompu.»

L'officier parut décontenancé. «Où sont ces soldats?» dit-il. Et il ajouta: «Si vous les rencontrez, les reconnaissez-vous?»

— Oui, répondit-elle.

Il la prit avec elle, et longtemps ils cherchèrent. La malheureuse femme commençait à se désespérer, quand tout à coup, elle s'écria : « En voilà un ! ».

Celui-ci, interrogé, corrobora les assertions de son hôtesse et le village fut sauvé. Sans cette brave, sur un simple soupçon d'ailleurs nullement fondé, une localité de plus était réduite en cendres.

Restait la seconde accusation contre le curé de la paroisse. Il fallait le châtier d'avoir osé porter atteinte en chaire à l'honorabilité des Teutons. Inutile de dire d'ailleurs que le brave homme n'y avait jamais pensé. Deux de ses paroissiens furent requis pour chercher et amener le prêtre. C'était le fermier Tonglet et le secrétaire Colin. Les Germains prétendirent que c'était eux qui avaient caché le curé, mais que si celui-ci était découvert, les deux coupables seraient immédiatement fusillés. Ils protestèrent et cherchèrent pour la forme. Ils savaient en effet que leur curé avait fui dans la direction de Surice.

La sœur du prêtre, malade et souffrante, n'avait pas voulu quitter le presbytère. Elle reçut les deux officiers qui se présentèrent le verbe haut, en déclarant que tout ce qui se trouvait dans la maison leur appartenait. Et passant de la parole aux actes, ils se mirent, sous la conduite de la demoiselle, à parcourir toutes les pièces de l'immeuble, sans oublier la cave où ils prélevèrent quelques bouteilles de vin. L'un d'eux se coiffa du tricorne du prêtre et, tout en buvant, les deux Teutons se livrèrent à mille plaisanteries qu'ils estimaient sans doute du meilleur goût.

Avant de prendre congé, les bandits s'emparèrent d'un calice en argent d'une valeur de 500 francs, des bijoux de la Ste-Vierge, consistant en colliers en or, croix pectorales et cœurs, valant plus de mille francs. En outre, une garniture de cheminée en cuivre, offerte au prêtre à l'occasion de sa première messe. Ils se rendirent ensuite à l'église où ils fracturèrent un tronc.

Un jour, peut-être, retrouvera-t-on ladite garniture, ornant la cheminée d'un des deux larrons redevenu l'honnête employé qu'il était avant la guerre!...

Le 26, nouvelle alerte à Gérin. Les hommes, qu'on avait fait prisonniers, étaient mis en ligne, lorsqu'un officier s'écria : « Vous allez voir comme nous traitons les francs-tireurs. Vous êtes des francs-tireurs ; vous allez être fusillés. ». Et déjà, sur son ordre, les soldats mettaient ces pauvres gens en joue, quand l'un d'eux, le vieux père Tonglet, demanda la parole : « Vous vous trompez sûrement. D'autres sont venus avant vous. Ils ont dit la même chose et on leur a démontré que ce n'était pas vrai. Et la preuve qu'il n'y a pas eu ici de francs-tireurs, c'est qu'on n'a tué personne et que le village est encore debout. »

Le raisonnement parut sans doute sans réplique au gaulonné teuton, car il rendit immédiatement la liberté aux prisonniers.

En janvier 1915, un fil de téléphone s'était brisé sur le territoire de la localité. Grand émoi chez l'occupant qui, au mépris de toutes les lois et de toutes les conventions, en rend responsable la commune entière. Aussi, pendant un mois et demi, les hommes de Gérin, de 17 à 60 ans, se virent-ils obligés de se former en groupes de patrouilles, qui, à tour de rôle, jour et nuit, par une température glaciale, devaient faire les cent pas, douze heures durant, le long de la ligne téléphonique ! Espérons que les nôtres, là-bas, sur le Rhin n'oublieront aucun de ces détails.



L'église d'Anthée.

À ANTHÉE.

Deux kilomètres plus loin, dans la direction de Florennes, c'est Anthée que le tram traverse dans toute sa longueur pour se diriger sur Morville. Nous avons vu ce malheureux village quelque temps après le passage des barbares. C'était lamentable. Les pans de murs écroulés, les ferrailles tordues et rouillées, et au milieu des ruines, quelques habitants vaquant sans ardeur à leurs affaires, silencieux et résignés.

Le village d'Anthée comptait 76 habitations : 73 ont été détruites par les hordes germaniques.

Maurenne, qui fait partie de la paroisse d'Anthée, a subi un sort analogue : 41 maisons sur 54 y ont été réduites en cendres.

La belle église d'Anthée n'a dû son salut qu'à la solidité de ses murs. Des bandits avaient accumulé à l'intérieur les bancs et les chaises auxquels ils mirent le feu. Ils essayèrent également de faire flamber les confessionnaux : leurs tentatives heureusement échouèrent. Ils voulurent aussi forcer le tabernacle : les portes, qui résistèrent, conservent aujourd'hui encore les traces du sacrilège attentat.

Les malfaiteurs étaient entrés à Anthée le 25 ; naturellement, la population ne les avait pas attendus. Parmi les fuyards d'Anthée, plusieurs s'étaient réfugiés à Surice et y périrent sous les balles. D'abord, l'abbé Oscar Piret, curé, puis le docteur Félix Jacques, avec son fils Henri. Celui-ci, âgé de 16 ans était tellement petit encore et si naïvement enfant qu'il y eut chez les bourreaux une légère hésitation. La mère en profita pour le reprendre du groupe des condamnés en disant qu'on ne fusillait pas les enfants. Les brigands ne l'entendirent pas ainsi. « Je ne veux pas mourir, s'écriait le jeune Henri, tout en larmes. Je ne veux pas mourir, je suis trop jeune ! » Et comme son père s'efforçait de l'encourager, il dit : « Et si je meurs, irai-je en Paradis ? J'ai encore désobéi aujourd'hui ! ». Un tigre se serait laissé toucher ; l'officier, qui allait commander le feu et qui pourtant comprenait le français, resta impassible.



Avec ceux-ci tombèrent également à Surice, Olivier, Arthur et Léon Delcour. Ce dernier, étudiant en philosophie, allait entrer au mois d'octobre suivant au Grand Séminaire de Namur.

Avec eux, Alphonse Nassau et Fernand, son fils, âgé de 19 ans; Olivier Parmentier, J.-B. et André Libert. Celui-ci était si étroitement garotté, ainsi que Parmentier auquel il était lié, que sa fille, à qui il demandait de desserrer un peu ses liens, n'y parvint pas. Il fut emmené avec le groupe précédent et fusillé à Surice.

Furent également soumis à d'odieux traitements, Gustave Cléda et son fils Joseph. Sous les menaces et une profusion de coups de crosse, les deux malheureux furent forcés de courir sur le balast du vicinal depuis Anthée jusqu'à Rosée. La distance qui sépare ces deux localités est de huit kilomètres.

Le percepteur des postes, Martinot et son fils Maurice, conduits aussi à Surice, furent amenés près de la fosse des fusillés. « Voilà, leur dit-on, où vous allez mourir. » Le jeune homme se jeta au cou de son père en sanglotant. Ces adieux d'un père et d'un fils qui, brutalement, voyaient se



Imprimerie de M. Gustave Henri à Anthée.

dresser devant eux l'image de la mort, étaient empreints d'une si poignante tristesse que les brutes s'arrêtèrent. C'était sans doute assez de victimes sur le territoire de Surice.

Joseph Libert, de Maurenne, avait également dû se rendre à Surice avec sa fille Marie et d'autres encore. Les bandits l'y tuèrent. Sa fille voulut s'enfuir; une pluie de balles s'abattit sur elle, la blessant aux deux bras. Elle s'affaissa. Une de ces brutes s'approcha et, d'un coup de baïonnette, lui fit une horrible blessure à la poitrine. La vue du sang qui s'échappait en abondance lui causa un long évanouissement. À côté d'elle, ses deux jumelles de six ans poussaient des cris déchirants. Un soldat survint: « Voulez-vous, dit-il à la pauvre femme, que je vous achève et que je tue vos petites filles. » Comme elle le suppliait d'avoir pitié, il s'en alla. Marie Libert s'évanouit une seconde fois. Quand elle s'éveilla, elle se trouvait à la Croix-Rouge de Waulsort. Tout ceci se passait à Surice, où le frère et le père de la malheureuse venaient d'être massacrés.

Sur les territoires d'Anthée et de Maurenne, outre les pillages et l'incendie, voici ce qui s'était passé. Les habitants restés chez eux avaient d'abord été retenus prisonniers. Un certain nombre d'entre eux avait dû marcher devant les troupes qui allaient sur Rosée et Surice. Les autres, gardés à vue, avaient été diversement maltraités. À Maurenne, on les avait tous enfermés dans la chapelle pour pouvoir mener plus à l'aise les opérations du pillage. Puis, on les avait parqués dans une prairie au bas du village. Un officier à la figure bestiale, lançait son cheval sur le groupe des détenus, le faisait cabrer et ruer avec l'intention évidente de provoquer des accidents. « Vous allez mourir, répétait-il; les hommes fusillés, les femmes à la baïonnette. » Des cris, des supplications, des larmes répondaient à la menace, qu'on avait toute raison de croire sérieuse. C'est que là, à côté, gisait le cadavre d'un homme de Hierge, que les bandits avaient martyrisé toute la nuit. Ils en avaient fait une sorte de cible en respectant soigneusement la tête et le cœur, de façon à le faire souffrir le plus longtemps possible.



Anthée - La Place communale partiellement reconstruite (1919).

Le matin, les pieds, les jambes, les bras, les épaules du malheureux se trouvaient littéralement déchiquetés par les balles. On lui donna enfin le coup de grâce et le corps abandonné servit de nourriture aux porcs. Ce n'est qu'après le départ des monstres que les habitants purent ensevelir ce qui restait du cadavre.

À Anthée, le facteur des postes, Joseph Burton est requis par un officier pour lui trouver des vivres et donner à boire aux chevaux. À un moment donné, on l'empoigne par derrière et on veut l'étrangler. On le couche sur une



Anthée - L'école des garçons - X Maison du Dr Jacques, fusillé avec son fils à Surice.

brouette; un des bandits lui place la baïonnette sur la poitrine. Trois fois de suite, le facteur écarte la baïonnette et, sans l'intervention d'un sous-officier qui passe, le pauvre homme était presque sûrement massacré.

Plus loin, c'est Adolphe Burton qui rentre dans sa maison, déjà en flammes, pour y prendre son argent. Il ne lui reste pour sortir qu'une fenêtre. Il s'y présente; un soldat le met en joue. Il se retire, mais la fumée l'asphyxie. S'il doit mourir, il préfère une balle. Il se précipite par la fenêtre, mais il n'a pas fait dix pas, qu'il s'écroule, le crâne fracassé, derrière la haie de son jardin.

Plus loin encore, c'est Félicien Baudoin, ligoté avec un autre et qu'on abat sur place. Les deux cadavres sont enterrés dans le jardin de Baudoin. C'est Xavier Delhayé et sa femme Céline Crépin, également fusillés dans leur jardin. Leurs deux enfants s'enfuient sous les balles, mais ils peuvent s'échapper et se réfugient au château de la Forge. La baronne de Rosée les accueille et ils lui racontent avec des sanglots convulsifs que les soldats viennent de tuer leur papa et leur maman et qu'ils ont brûlé leur maison.

Trois étrangers trouvent également la mort à Anthée: l'un des trois est tué au hameau «L'Assurance», et inhumé dans le fossé de la route.

Le cardinal Mercier vint visiter, quelques mois plus tard, en 1915, le théâtre de toutes ces horreurs. Après avoir interrogé et consolé les malheureux habitants, il les quitta en laissant pour les plus éprouvés d'entre eux, une somme très importante.

LE CLERGÉ DES ENVIRONS DE DINANT.

Mort aux curés! Telle semble avoir été la devise des féroces Teutons dans la région de Dinant. Si là-bas, la plupart des prêtres n'ont pas été massacrés, c'est, qu'avertis de ce qui se passait à Dinant, plusieurs n'avaient pas attendu les assassins et avaient fait comme la quasi totalité de leurs paroissiens: ils s'étaient enfuis.

Des vingt prêtres, professeurs du collège de Dinant, il ne restait à l'établissement que le chanoine Nicolas, supérieur, et l'abbé Gaspard, préfet de discipline, quand les Saxons firent la conquête de la ville; les autres, heureusement, se trouvaient en vacances. Le chanoine Nicolas et l'abbé Gaspard furent mis au mur. C'est vraiment miracle qu'ils aient pu conserver la vie. Le pauvre abbé Gaspard devait aller la perdre le surlendemain à Surice. Comme nous l'avons relaté précédemment, il fut fusillé en même temps que l'abbé Poskin, curé de Surice; l'abbé Piret, curé d'Anthée, l'abbé Ambroise, curé de Onhaye et l'abbé Bur-

niaux, professeur à l'institut Saint-Louis à Namur, et qui se trouvait depuis quelques jours seulement en vacances chez ses parents à Surice.

Le curé de Hastière-par-delà, l'abbé Schlögel, tomba également sous les balles à Hermeton-sur-Meuse, après avoir été torturé: il avait l'un des bras brisé à deux places. Le curé de Spontin, l'abbé Laisse, fut massacré à la baïonnette dans sa paroisse. Nous reviendrons, dans l'histoire de Spontin sur cet abominable attentat.

Avec leurs confrères d'Anthée et de Onhaye, le curé de Gérin, le curé de Morville et le jeune abbé Lamort, s'étaient réfugiés à Surice. Le lendemain, dès quatre heures du matin, ils se mettaient en route pour regagner Gérin. Ils se trouvaient déjà au-delà de Lautenne, quand ils rencontrent un officier à cheval, suivi de ses hommes. Les trois prêtres furent obligés de rebrousser chemin et de marcher devant les troupes. «Si nous trouvons un seul Français dans le village, dit l'officier, vous serez fusillés.» Il n'y avait plus de Français à Lautenne et ils furent relâchés.

Arrivés à Anthée, on les fait de nouveau prisonniers. Là, dans une prairie des hommes et des femmes étaient parqués; on ordonne aux prêtres de les rejoindre. C'est à ce moment qu'un habitant d'Anthée, Adolphe Burton, est assassiné, sous leurs yeux. Une enquête est alors ordonnée. Les hommes mis à part sont interrogés. Vraisemblablement, on ne peut relever contre eux le moindre indice de culpabilité, car peu de temps après, on les remet en liberté. Les bandits se ravisent soudain. Ces hommes peuvent leur rendre service, ils marcheront devant la troupe qu'ils protégeront de leurs corps. Immédiatement, on leur communique cette décision et on ajoute: «Nous allons nach Paris; vous marcher devant nous!».

C'est à ce moment qu'un officier s'approcha des trois prêtres. «Je sais, leur dit-il, que vous êtes innocents, mais vous serez fusillés, parce que c'est vous qui êtes la cause de l'opposition que nous avons trouvée en Belgique. Vous avez soulevé les populations contre nous. C'est vous, votre gouvernement catholique qui êtes responsables de la guerre.»

Après ce discours si juste et si plein de bon sens, la troupe se mit en marche précédée des civils et des prêtres. Quand on arriva au château de Rosée, un officier dit aux prêtres: «S'il se trouve un seul soldat français dans le parc du château, vous serez fusillés.» On fouille le parc et on n'y trouve rien d'anormal. On rentra au château. Un des butors se fit amener le drapeau belge qui flottait encore sur la toiture. Les barbares le lacérèrent avec une rage imbécile. Après cette dernière insulte, les prisonniers furent rendus à la liberté.

Ils n'étaient pas bien loin encore, lorsqu'ils furent de nouveau arrêtés par d'autres troupes. En les voyant, les énergumènes poussèrent des cris de mort. Les malheureux prêtres, insultés, bousculés, frappés, croyaient que c'en était fait d'eux, quand un officier intervint. À ce moment, le curé de Gérin recevait à la figure un coup de sabre. «Eh bien, Messieurs, que se passe-t-il?» dit l'officier. C'était sans doute un Alsacien, car il parlait correctement le français et semblait témoigner une certaine sympathie aux prisonniers.

«Ce qui se passe, vous le voyez, répondit le curé de Gérin. Et si vous voulez bien...»



« Vous donner un sauf-conduit, interrompit l'officier. Mais, ajouta-t-il, cela nous est strictement défendu. Ce que je puis faire, c'est vous mettre sous la sauvegarde de deux bons soldats qui vous conduiront au château et alors... » Il n'acheva pas, mais cette réticence décida les prêtres à tout tenter pour s'enfuir.

Arrivés au château, ils profitèrent d'un moment où ils étaient seuls pour gagner le potager. Là, ils savaient trouver une issue qui les conduirait dans la forêt. Le cœur leur battait à se rompre. Ils arrivent à la porte : elle était solidement barricadée. Vraiment, ils jouaient de malheur. Ils avisèrent les murs, mais ils étaient trop haut. Fiévreusement, ils se mirent à attaquer la barricade. Ce n'était pas chose aisée. Les minutes s'écoulaient, rendant de plus en plus illusoires leurs chances de fuite. Si on les entendait, si on s'apercevait qu'ils n'étaient plus là ! La sueur, une sueur d'angoisse, leur inondait le visage. Enfin l'obstacle céda et ils disparurent sous bois. Il était temps ; déjà les bandits étaient à leur recherche. Ils se rendirent au potager et comprirent. Les officiers, furieux de voir leur proie leur échapper, firent appréhender le garde Tichon et voulurent le fusiller. Le malheureux se défendit tant et si bien qu'ils finirent par le laisser.

Durant trois jours, les fugitifs errèrent dans la forêt, se nourrissant de noisettes, de baies et de racines. Quand la nuit venait, terrés sous un buisson, étroitement serrés l'un contre l'autre pour se réchauffer, ils essayaient de se reposer. Après quelques heures de sommeil, ils se relevaient brisés, frissonnant, courbatus. Par mesure de prudence, ils avaient coupé leur soutane jusqu'aux genoux et s'étaient fabriqué, au moyen de leur mouchoir, une sorte de bonnet. En cas de rencontre avec les bandits, ils espéraient vaguement

n'être pas reconnus. Heureusement, ils ne virent personne. Plusieurs fois, se croyant poursuivis, ils s'enfoncèrent plus profondément dans la forêt et furent obligés, à différentes reprises, de traverser l'Hermeton avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

À force de voyager, d'aller et de revenir sur leur pas, ils se perdirent et arrivèrent jusque près d'Hastière. Ils aperçurent un paysan ; ils le hélèrent. Celui-ci leur conseilla de ne pas se montrer, parce que, affirmait-il, les Allemands tuaient tous les prêtres et que même là plus loin gisait encore le cadavre du curé de Hastière. Un peu plus tard, ils parviennent à retrouver leur chemin. Mourant de faim, ils gagnent la lisière du bois et voient des campagnards occupés aux travaux des champs. Ceux-ci les restaurent comme ils peuvent et leur annoncent que le plus gros des troupes a passé et qu'actuellement tout est à peu près calme. Les malheureux, exténués, purent enfin regagner leur paroisse, mais longtemps, ils se ressentirent de cette terrible épreuve. En rentrant chez eux, ils constatèrent que les bandits leur avaient tout enlevé : meubles, vin, vaisselle, linge, literies, tout avait disparu, du moins au presbytère de Morville...

Puisque nous venons de parler de Morville, ajoutons un mot encore. Cette localité, qui se trouve un peu à l'écart de la grand-route de Dinant à Philipeville, entre Anthée et Soulme-Surice, fut en partie saccagée quand l'ennemi fit son apparition. On rapporte que si Morville ne fut pas entièrement réduit en cendres, c'est grâce au minuscule temple évangélique que les barbares trouvèrent au centre du village. Est-ce cela, ou autre chose ?...

À ROSÉE.

À Rosée, à cinq kilomètres de Morville, il n'y eut pas de tués, mais de nombreux incendies.

À HASTIÈRE-LAUX.

Les Teutons ne trouvent, en y arrivant, que quelques personnes qu'ils veulent fusiller. Ils incendient 22 maisons. Le-cuyer Alexandre est tué par un éclat d'obus.

Le 23, profitant d'un brouillard épais, l'ennemi traversait la Meuse à Hastière-par-delà. Les habitants s'étaient enfuis : quelques-uns se hasardèrent à rentrer le 23, mais ils ne tardèrent pas à être capturés. Les époux Menschaert, meuniers, reçurent les premiers la visite des fameux Saxons qui envahirent leur maison. Tandis que les uns les menaçaient de leur faire un mauvais parti, les autres, sous les yeux des victimes, enlevaient à pleines brassées tout ce qui leur convenait. D'autres encore se postaient devant la meunerie et avec de grands éclats de rire mettaient en pièces linge et habillement. Quand ils en eurent assez de ce jeu-là, ils emmenèrent le meunier pour le fusiller. Il ne se tira de leurs griffes qu'en leur signalant qu'il y avait du vin à boire chez le bourgmestre. Ils l'obligèrent à l'y conduire.

Quand ils y arrivèrent, le pillage de la cave battait son plein. « Mon geôlier, raconte le meunier, s'empressa vers la maison, saisit une bouteille de vin et la vida d'un trait. Il en mit une autre dans son sac, puis me dit : « Vin bon ! Vous rien ! ». J'étais sauvé. On nous retint pourtant encore pendant une journée. Profitant d'un instant d'oubli de la sentinelle, je m'enfuis. Quand je rentrai, mes écuries étaient vides : mes chevaux, mes harnais, mon camion avaient disparu. Deux jours durant, nous nous cachâmes au moulin, sous le toit, entre les deux bluteries et nous vécûmes là, de

farine et d'eau. Enfin tenaillés par la faim, nous descendîmes, tout heureux de ne plus voir de ces monstres gris et de constater que nos murs et étaient encore debout. Nous étions, somme toute, parmi les privilégiés de la contrée. »

À HERMETON-SUR-MEUSE.

Hermeton se trouve à quatre kilomètres au sud de Hastière. Quand les bandits de von Hausen, le commandant de la 3^e armée, y arrivèrent, ils ne trouvèrent pas non plus grand monde. La majorité des habitants était dans les bois. Ils prirent neuf hommes qu'ils fusillèrent sur le champ : Poncet Jules, instituteur ; Bossu Louis, Wairy Jules, Étienne Damoiseau, Delahaut Célestin, tous de Hermeton. Avec eux, l'abbé Schlögel, curé de Hastière, le professeur Ponthière, de l'Université de Louvain, et Louis Paquet.

Sur 108 maisons, 71 furent réduites en cendres et 7 sérieusement endommagées par l'incendie. L'église eut aussi à souffrir : pendant deux jours et deux nuits, soixante personnes capturées dans les bois y furent retenues captives.

Quant au curé de la paroisse, l'abbé Gobert, il en fut quitte pour quelques transes. Comme on l'avait saisi après l'assassinat de son confrère de Hastière, il supposa qu'on allait également le fusiller. On ne le bouscula même pas. Un peu après, il se voit entouré par une bande sinistre. Un soldat tient en main un bol d'un liquide chaud : il le présente au prêtre.



« Bon ! pensa celui-ci, ils veulent m'enpoisonner. » Et comme il hésitait, on le força d'accepter. C'était une tasse d'excellent bouillon ! ! !...

Bientôt, il commence à pleuvoir. Le commandant ordonne d'apporter une bâche ; le curé assis sur ses talons en est recouvert. Vite l'air se raréfie, le pauvre abbé souffle et sue : « C'est cela, songea-t-il, ils vont pour m'étouffer. »

La pluie cessa, la bâche fut enlevée et le commandant s'approchant de l'abbé lui fit comprendre qu'il avait voulu le garantir contre la pluie !!! Puis il le remit en liberté.

D'autres de ses confrères sont activement recherchés : ils n'échappent à la mort que grâce à un déguisement. C'est d'abord le curé de Weillen (12 kilomètres à l'est de Dinant). Tandis que les soudards perquisitionnent partout pour le retrouver, il s'enfuit au château de Falaën. Il prend la livrée du garçon de table et se met à servir les Boches au nombre duquel se trouve le prince de Reuss. Il ne s'acquitte qu'assez maladroitement de son office ; il ne sait où sont les différentes choses que réclament ses hôtes ; ceux-ci tempêtent : il explique qu'il est nouvel arrivé, qu'il n'est pas encore bien au courant du service, mais qu'il fera tout son possible pour les satisfaire. Un jour qu'il se présente pour le repas de midi sans être rasé de frais, son altesse sérénissime s'emporte et s'oublie jusqu'à le traiter de « sale cochon ! ».

Un autre jour, il l'appelle : « Gros fainéant ! ». Le pauvre abbé avait oublié de refaire le lit du prince.

Le curé de Sommière, averti qu'on le recherche également, met un costume de paysan et quand l'ennemi se présente, il est occupé avec d'autres domestiques aux travaux des champs. Pour la circonstance, il s'est fait donner par ses camarades le nom de « Djauque » (Jacques).

Le curé de Anhée (Yvoir) s'enfuit à Haut-le-Wastia ; les habitants sont partis pour la plupart. Il a la chance de rencontrer un vieux domestique qu'il a connu autrefois au Séminaire. Il lui emprunte un de ses vieux costumes et quand les Boches arrivent, il se présente comme le fils du vieux domestique.

L'abbé Louyest, curé de Évrehailles et l'abbé Menin, tous deux traqués par les limiers germains, parviennent à s'échapper en habits de paysan, tandis que la localité devient la proie des flammes.

D'autres qui n'ont pas eu l'idée où le temps de se « camoufler » tels le curé de Sorinnes, de Spontin, de Dorinnes, tels l'abbé Servais de Dinant et les Pères de Leffe (Dinant) sont odieusement martyrisés ou massacrés : nous reviendrons dans la suite sur ce sujet traitant l'histoire de Spontin et Sorinnes (Dinant).

À WAULSORT.

Qui ne connaît Waulsort, sa gare fleurie, ses villas qui se mirent dans les eaux limpides de la Meuse, où qui somnoient doucement au soleil au milieu des rochers et des buissons sur la rive gauche du fleuve. Ce délicieux petit coin ne fut pas non plus préservé de la souillure germanique. Le 23, les trop fameux Saxons passèrent la Meuse durant la matinée et furent accueillis sur l'autre rive par une compagnie du 207^e français qui leur firent subir des pertes très sensibles. Pour se venger, les monstres s'attaquèrent au village et y brûlèrent 12 maisons. Les quelques rares habitants restés chez eux furent arrêtés ; treize d'entre eux furent massacrés, ainsi qu'un soldat français. Le curé fut malmené, conduit à Namur où il resta en prison pendant trois semaines. Voici la liste des fusillés : M. Richard - Les 2 Carriat, père et fils - Les frères Maurice et Fernand Léonard - Les frères Dermotte - Léon Collard - Donny Désiré - Sylvain Georges - Pierre Édouard et l'éclusier Herbiér.



Stave - église et rue des Nobles.

Stave - Daoul.

À STAVE ET ENVIRONS.

STAVE, canton de Florennes, à six kilomètres au nord-est de cette ville, se trouve sur le chemin de fer d'Ermeton-sur-Biert à Philippeville. Un premier passage de troupes eut lieu le 24; le lendemain matin, après quelques menaces aux rares habitants restés au village, les Teutons poussèrent plus loin. Dans la journée, de nouvelles troupes arrivent, fouillent les maisons, en font sortir les occupants, les bafouent, les injurient, les malmènent de mille façons. Le brutal commandant leur ordonne de se mettre à genoux et leur annonce qu'on va les fusiller. En même temps, le feu est mis aux quatre coins du village; 85 maisons brûlent. La rage des bandits est tellement exaspérée qu'ils livrent également aux flammes le château d'un de leurs compatriotes, le baron de Blockhausen.

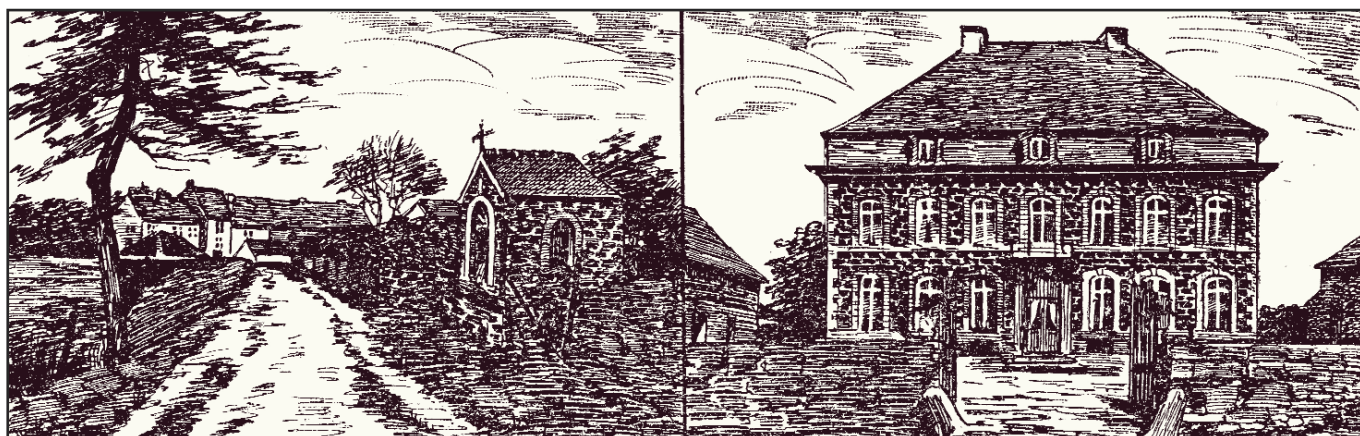


Stave - Ruines.



Stave - La Bruyère.

Stave - Château du Franc-Douaire.



Stave - Fourneau de Vaulx.

Mairie et écoles.

Un homme de Stave est tué dans son champ, au moment où arrive un convoi de malheureux prisonniers capturés à Évrehailles et à Spontin. Ces pauvres gens, exténués, sont amenés sur la place où on leur fait souffrir un véritable martyre. Comment ils échappèrent à la mort, nul ne put le dire, mais tous s'accordèrent à affirmer qu'ils devaient leur salut aux instantes prières qu'ils avaient adressées, depuis le début de leur captivité, à N.-D. de Hal. F. Keyser, originaire de Spontin, perdit pourtant la vie : à coups de lance, les assassins s'acharnèrent sur lui et ne l'abandonnèrent que lorsque la mort eut fait son œuvre.

Quant au curé de la paroisse, l'abbé Jules Paquet, il fut l'objet de mauvais traitements tout spéciaux. Il n'avait pas voulu abandonner les quelques paroissiens qui avaient préféré rester mais, comme la plupart de ses confrères tombés aux mains des bandits, il gardera un souvenir très vivace de la culture et de la tolérance germanique !

À ORET, sept kilomètres au nord de Florennes, sur la ligne ferrée de Florennes à Châtelineau, eu lieu, le 23, une bataille terrible. Les Allemands arrivant de Châtelineau et de Bioul se cognèrent aux Français qui résistèrent héroïquement. 1.200 hommes restèrent sur le champ de bataille. Les cadavres comblèrent une vaste sablonnière des environs. Pendant près de deux mois, les habitants furent obligés d'amener là des quantités de tombereaux de terre pour niveler le sol et éloigner tout danger d'infection. Un projet de monument destiné à commémorer ce combat est à l'étude.

Comme partout où il rencontra de la résistance, l'ennemi eut recours au meurtre et à l'incendie. Il brûla 67 maisons. L'épouse d'Adolphe Denis, étant sortie pour rentrer sa brebis, est accueillie par une fusillade bien nourrie et tombe mortellement blessée. Comme son mari se précipitait pour la relever, il est également blessé de plusieurs balles.

C'est aussi à Oret que l'abbé Berlier, étudiant en théologie et fils du secrétaire communal de Biesmes, est fusillé en compagnie d'un civil de Roux. Le jeune abbé se trouvait à Biesmes quand les Teutons y entrèrent et, comme il s'efforçait d'éteindre le feu que les bandits venaient de mettre à sa maison, ceux-ci l'empoignèrent, le rouèrent de coups et l'entraînèrent.

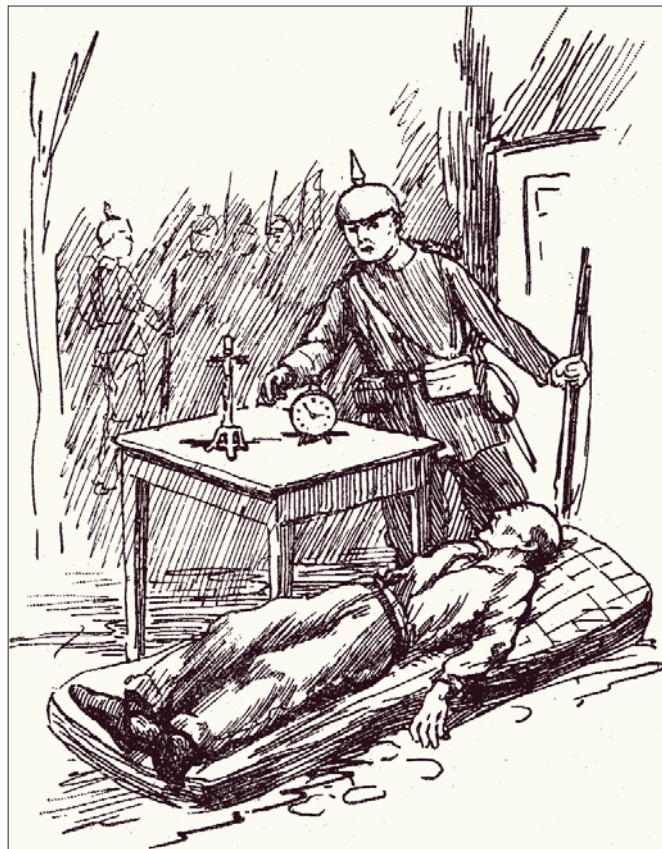
CANTON DE WALCOURT.

À WALCOURT, le clocher de la magnifique église, incendié par le bombardement, communique le feu aux maisons voisines. À part cela et le pillage, il n'y a pas d'autres sinistres à enregistrer dans la ville. On retrouve pourtant, non loin des débris du clocher qui s'était effondré, l'attelage d'un cultivateur de Somzée. Comme celui-ci avait disparu sans laisser de trace, on suppose qu'il aura été écrasé lors de la chute du clocher. Ce n'est qu'une supposition ; on peut en faire d'autres qui seraient peut-être plus vraisemblables.

À DAUSSOIS, six kilomètres au sud de Walcourt, la population avait fui devant le fléau german. Il ne restait qu'un vieillard, presque mourant. En arrivant au village, la soldatesque s'empresse de défoncer portes et fenêtres et de s'emplir de vin et d'alcool.

L'appétit satisfait, les brutes mettent le feu aux habitations. Au cours des opérations, ils trouvent le vieillard dont la maison déjà commence à flamber. Ils l'emportent sur

son matelas et le déposent à proximité de la maison communale également en feu. Puis, devant lui, ils placent une table et, sur cette table, un crucifix et un réveil. L'un d'eux qui connaît quelques mots de français se croit obligé d'expliquer : « Horloge pour vous, dit-il ; vous voir heure quand vous mourir. ».



Il traduit la phrase à ses camarades et la grosse plaisanterie qui sans doute est prise pour le nec plus ultra du comique le plus raffiné soulève une tempête d'éclats de rire. Le soir, quand les soudards sont partis, le pauvre vieux se traîne dans une écurie voisine que le feu a respectée et c'est là que les habitants le retrouvent à leur retour. Quelques jours plus tard, le vieillard rendait l'âme.

L'incendie avait consumé 27 maisons ; celles qui restaient debout offraient, comme partout où les hordes impériales avaient passé, l'aspect le plus lamentable.

SILENRIEUX, situé à trois kilomètres à l'est de Daussois, sur le chemin de fer de Mariembourg à Walcourt, a souffert également. Le village était vide d'habitants quand une patrouille de uhlans se présenta, venant de Walcourt. Sur l'ordre du chef, les soldats mirent pied à terre, se couchèrent dans la rue et commencèrent à tirer dans toutes les directions. Se servirent-ils, pour leur criminelle entreprise de disques incendiaires ou de liquides inflammables ? Toujours est-il que rapidement les maisons flambèrent. Voyant la fumée, les habitants s'empressèrent de regagner le village. Mais bientôt une grêle de projectiles les arrêta, blessant deux d'entre eux. Ils regagnèrent en hâte le bois où ils s'étaient cachés, et quand, plus tard, ils purent enfin rentrer, vingt-cinq maisons étaient en cendres.

À YVES-GOMEZÉE, à l'ouest de Walcourt, les uhlans brûlent douze habitations, y compris le château. La jeune baronne qui occupe le château et qui ne jouit pas toujours du plein exercice de ses facultés mentales, avait accueilli l'envahisseur avec des paroles et des gestes menaçants. Les

brutes, qui pourtant auraient dû voir à qui ils avaient affaire, molestèrent la jeune femme et sans vouloir rien entendre des explications que les gens de la localité leur donnèrent, saccagèrent le château, puis l'incendièrent.

À HANZINELLE où la bataille sévit intense, 84 maisons sur 210 deviennent la proie des flammes. Les habitants s'étaient enfuis à temps.

À HANSINE, voisin d'Hanzinelle, au nord-est de Walcourt, une cinquantaine d'immeubles flambent. On relève également dans huit maisons et à l'église des tentatives d'incendie qui ont heureusement avorté. Les animaux, restés dans les étables, sont rôtis. Un civil est tué, mais on ignore les circonstances de sa mort, tout le monde s'étant sauvé.

À SOMZÉE, à huit kilomètres au nord de Walcourt, les Teutons passent d'abord sans se rendre coupables des méfaits ordinaires. Deux jours après le premier passage, ils incendient une partie de la localité : 34 maisons sur 120. Ils pillent, boivent et mangent comme savent le faire les Germains ; visitent l'église, lacèrent et souillent les ornements sacrés et brûlent la statue de la Vierge.

On rapporte que, lors de la retraite française, un turco ayant perdu contact avec les siens et ne sachant par où s'échapper, résolut de vendre chèrement sa vie. S'étant caché dans une charrette chargée de paille, il attendit. Soudain l'ennemi parut. Froidement, il choisit sa victime, épaula et fit feu : le général prince Frederick de Saxe-Meiningen roula dans la poussière. Un instant après, son fils, qui le suivait, s'affalait à son tour, mortellement blessé. Les Allemands hurlèrent, coururent de toute part et finirent par trouver le turco qu'ils massacrèrent. C'est pour venger leur chef que l'ennemi revint plus tard incendier Somzée.



C'est aussi à Somzée que fut fusillé le sympathique curé de Acoz. Acoz se trouve dans le Hainaut à deux lieues au nord de Hanzinne.

À SORINNES (DINANT).

Sorinnes, à six kilomètres à l'est de Dinant se trouve sur la grand-route de Dinant à Cinez, à neuf kilomètres de cette dernière ville.

Dès le 5 août, quelques soldats belges étaient venus abattre les arbres qui longent la grand-route, de façon à rendre celle-ci impraticable et à retarder le plus possible la marche de l'envahisseur. Le 6 août, des patrouilles de uhlans paraissaient déjà et établissaient un poste au-dessus de Sorinnes, dans le haut du « Bois des Agaisses ». De là, les Boches rayonnaient dans le pays et se faisaient canarder presque chaque jour par des patrouilles belges et françaises. Ils ne ripostaient même pas. Au cours de ces rencontres, les uhlans eurent un tué et plusieurs blessés. Cette situation dura jusqu'au 14.

Entre-temps, l'ennemi avait déposé un de ses blessés dans la localité. Les habitants le soignèrent de leur mieux ; le curé le visita même plusieurs fois et le confessa. Mais comme ce soldat était plutôt encombrant pour ses hôtes, ceux-ci demandèrent à la Croix-Rouge de Dinant de le faire enlever, ce qui eut lieu le lendemain. Le blessé ne voulait pas qu'on l'emportât ; on lui fit comprendre qu'il ne courait aucun danger ; qu'il serait bien soigné à Dinant ; qu'un blessé, même ennemi, était pour nous un être sacré. Finalement, il consentit à ce qu'on l'emmenât. On sut plus tard qu'il eût préféré rester à Sorinnes, parce qu'à Dinant, il devenait prisonnier. On le mit sur une auto et il partit avec le docteur Remy. Quelques minutes plus tard, les camarades du blessés arrivèrent, demandant à le voir. Malgré les explications qu'on leur donna, ils témoignèrent un vif mécontentement de la décision qui avait été prise.

Un second incident se produisit peu après, qui devait également rendre suspecte à l'envahisseur la population de Sorinnes. Un uhlan, complètement nu, s'était caché sous un pont situé à cinquante mètres du village. Une femme l'avait aperçu et s'était enfuie en donnant l'alarme. Une dizaine d'hommes étaient venus cueillir l'individu, l'avaient un peu houspillé et l'avaient amené chez Morhet, la maison où plus tard la population devait être entassée. Là on lui avait donné à manger, puis on l'avait remis en liberté. Plusieurs fois au cours de la scène, le malandrin avait répété : « Kapout Sorinnes ! Kapout ! ». Ces incidents, habilement exploités, n'ont-ils pas servi de prétexte aux odieux traitements que plus tard les Saxons réservèrent à Sorinnes ? D'aucuns le pensent. Pourtant, avant d'être incendié, le village fut occupé pendant plusieurs jours par des troupes qui s'y comportèrent assez convenablement. Il est à supposer que le vrai motif de la mine de Sorinnes restera toujours un mystère.

Le 14 dans l'après-midi, un détachement assez considérable prit possession de la localité. C'étaient des hussards. Le lieutenant, revolver au poing, aborda le curé, lui intima l'ordre, sous peine d'être fusillé, d'enlever le drapeau de la tour de l'église et lui défendit de sonner encore les cloches. Un autre officier intervint et roulant de gros yeux ajouta : « Défense de « clocher », ou fusillé ! ».

Ils annoncèrent en même temps au curé et au bourgmestre qu'ils étaient leurs otages. Le baron de Willenfagne, châtelain-bourgmestre de Sorinnes et l'abbé Piette, curé, âgé de 60 ans, furent obligés d'aller passer le reste de la journée dans la campagne, sur les hauteurs de Foy-Notre-

Dame. Entre-temps se préparait la bataille du lendemain ; les hussards s'en allèrent et remirent leurs otages en liberté. Pendant la détention du prêtre, quelques soldats avaient envahi le presbytère, avaient retourné les armoires et avaient enlevé du vin ; la servante épouvantée s'était enfuie.

Dans la soirée du 16, des cuirassiers silésiens sous le commandant de von Wensky, arrivèrent à Sorinnes, venant d'Achêne. Ils incendièrent entre Achêne et Sorinnes une maison, d'où, disaient-ils, on avait tiré sur eux. C'est là qu'habitait M. Deskeuvre, ancien instituteur de Foy-Notre-Dame. Il avait 63 ans. Le malheureux avait été expulsé de sa maison à coups de crosse, ainsi qu'un de ses fils. Après qu'on les eût malmenés de mille façons, le pauvre homme bien innocent fut passé par les armes le lendemain à Achêne ; son fils fut remis en liberté.

Les nouveaux venus, quoique généralement convenables, prirent également comme otages pour la nuit le bourgmestre et le curé. Le bourgmestre fut obligé de passer une partie de la nuit sur la route. À 2 heures du matin, un officier se précipita comme un sauvage dans la chambre du prêtre. Il était suivi de cinq soldats : « On a tiré, hurla-t-il ; je vais faire une enquête et si ce sont les gens du village qui sont coupables, vous serez fusillé. ».

Était-ce déjà les préliminaires du drame qui allait se dérouler quelques jours plus tard ? Toujours est-il que l'enquête ne put établir la culpabilité des habitants et l'affaire fut classée. Les cuirassiers restèrent jusqu'au 20 et quand ils s'en allèrent, les réquisitions et les vols avaient été tellement nombreux qu'il ne restait plus de vivre à Sorinnes.

Le 17, sur les instances réitérées d'un officier, la baronne de Willenfagne quitta son château avec ses enfants. « Rester à Sorinnes est très dangereux lui répétait inlassablement l'officier, allez-vous en. ». Il savait donc bien le 17, cet homme, le sort qui attendait Sorinnes. Il ne voulait certes pas parler de bataille puisque le canon s'était tu depuis le soir du 15. Et s'il devait se produire une rencontre, ce n'était vraisemblablement pas à Sorinnes qu'elle aurait lieu. Si donc le séjour à Sorinnes offrait de grands dangers, c'est qu'il y avait autre chose et cette autre chose, c'était la destruction, l'incendie, la ruine en perspective ; le crime prémédité, préparé et dont l'heure était fixée déjà. Les hordes saxonnes, chargées de la besogne, s'avançaient. Elles arrivaient à Sorinnes, trois jours plus tard, dans la matinée du 20, alors que les cuirassiers silésiens venaient à peine de disparaître. Le bourgmestre aurait pu profiter de cette occasion, qui ne devait plus se représenter, pour rejoindre sa famille et se mettre à l'abri. Comme il savait Sorinnes en danger, il voulut rester. Pourtant les trois dernières nuits, il venait de les passer à la porte, sur la route, derrière les haies, en compagnie de butors qui ne cessaient de l'insulter, de le rudoyer, de l'interpeller en un langage où le mot « Schwein » revenait sans cesse comme un refrain.

Le jeudi 20, avant de quitter le presbytère, les officiers qui y avaient logé, donnèrent au curé deux certificats très élogieux, où ils reconnaissaient que le prêtre avait été, pendant leur séjour à Sorinnes, à la hauteur de ses devoirs.

Quand les Saxons arrivèrent, leur premier soin fut de réquisitionner des vivres et comme il ne restait plus rien, ils s'attaquèrent au bétail. Ils astreignirent également les habitants à de multiples corvées.

Le lendemain, sur la fin de l'après-midi, ils firent évacuer les habitations et contraignirent le curé à aller de porte en porte avertir ses paroissiens où ils eussent à se rendre immédiatement à la maison Morhet, cette maison où quelques jours auparavant le uhlan nu avait été amené. Au cours de sa tournée, dans un quartier déjà désert, des appels au secours éclatèrent au passage du prêtre. C'était l'épouse Housiaux qui, couchée dans sa cour, la figure bouleversée, les yeux hagards, implorait la protection de son curé. Celui-ci s'avança et l'engagea à se relever. Elle montra son corsage tout déchiré : les brutes s'étaient livrés sur elle à d'odieuses violences. Elle suivit enfin le prêtre ; ils arrivaient à la maison Morhet où déjà sous bonne garde la population était rassemblée.

Dans la maison, l'entassement était tel qu'il n'y avait littéralement plus de place pour personne. Les malheureux à moitié étouffés durent passer une nuit entière dans une atmosphère surchauffée et bientôt irrespirable. Quant au curé, spécialement gardé à vue, il fut poussé dans une écurie voisine avec une vingtaine de ses paroissiens.

Les bandits avaient le champ libre ; aussi s'empressèrent-ils d'envahir les habitations et de les vider de fond en comble. Le lendemain matin, des deux côtés de la route, gisaient pêle-mêle, des chaises, des tables, des armoires, des poêles, des objets aratoires, des ustensiles de ménage, du linge, des couvertures et le tout dans un état lamentable.

Plus loin, c'était un porc éventré, un veau assommé, les restes d'une vache ou des chiens, la gueule pleine de sang, s'acharnaient.



Cependant les prisonniers de la maison Morhet étaient invités à sortir par groupes. Une fois dehors, on les bousculait, on les injurait, on les frappait, puis on les poussait en ligne et on faisait le simulacre de les fusiller. Les pauvres gens, éperdus, imploraient leurs bourreaux. En ricanant, ceux-ci déposaient leurs armes pour recommencer quelques minutes après leurs menaces et leurs contorsions. Quand l'épreuve eût assez duré, les détenus durenent réintégrer leur prison, tandis qu'on mettait le feu à deux habitations.

Les prisonniers de l'écurie s'emblaient oubliés, quand vers dix heures, un aumônier qui se disait le prince Max de Saxe vint appeler le curé. Il avait besoin de son concours, disait-il, pour préparer l'église où allait avoir lieu un service pour un de ses amis qui avait été tué dans la région. Comme l'église se trouve à l'autre bout du village, ils durent traverser la localité tout entière. Chemin faisant, le curé fut de la part de la soldatesque l'objet des plus grossières manifestations. Insultes, menaces par paroles et par gestes, furent prodiguées au prêtre, sans que le soi-disant prince intervint une seule fois pour calmer la fureur des énergumènes. Cette manifestation, ne l'avait-il pas provoquée ou même voulue, le prince-aumônier? L'abbé Piette dut se le demander en sortant de l'église où il n'était resté qu'un instant et qu'il quitta entraîné par le prince sans y avoir fait le moindre des préparatifs dont il avait été question. De nouveau, les deux prêtres traversèrent Sorinnes pour regagner la maison Morhet. La même manifestation haineuse se reproduisit et comme le prince, qui souriait à ses hommes, demandait au curé ce qu'il avait fait, celui-ci lui répondit: «Ce que j'ai fait? Mais rien, sinon de soigner vos blessés!». En arrivant en face des maisons qui flambaient, le prince crut bon de dire: «Ce sont des maisons d'où on a tiré sans doute.»

«Non, répliqua le curé, on n'a pas tiré de là, ni d'ailleurs.»

Sur le point de prendre congé, après avoir ramené le curé à son écurie, le prince ajouta: «Vous savez, vous avez droit à un aumônier et si vous m'appellez, je viendrai.»

«Vous avez droit à un aumônier!» C'était donc bien vrai, qu'on voulait les fusiller. La chose était donc réglée d'avance, puisque le prince-aumônier arrivait expressément de Conneux pour voir les francs-tireurs et leur proposer son ministère, avant leur exécution! N'est-ce pas lui, peut-être, qui était dirigé vers ces malheureux pour leur annoncer officiellement et en un langage suffisamment clair qu'ils allaient mourir?

Le curé de Sorinnes fit en un instant toutes ces réflexions et frôlant à peine la main que lui tendait le prince, il lui dit simplement: «Merci». Puis, convaincu qu'il allait mourir et tous les paroissiens avec lui, il demanda l'autorisation de revoir une dernière fois tout son monde. Deux soldats l'accompagnèrent d'abord au château où se trouvaient avec les sœurs des écoles quelques femmes occupées à soigner les blessés. Il leur annonça à tous l'imminence probable de leur fin. Les pauvres femmes éplorées se jetèrent à genoux et le prêtre leur donna l'absolution. Il revint alors à la maison Morhet, puis à son écurie où la même poignante scène se reproduisit. Il était onze heures du matin. À l'ouest, dans la direction de Dinant, les canons et les mitrailleuses vomissaient leurs projectiles au milieu d'un

vacarme d'enfer.

Le soir, vers dix heures, ordre est donné à tous les prisonniers de sortir et de s'aligner sur la route. Auparavant, quelques-uns d'entre eux, parmi lesquels le bourgmestre, le curé et le garde du château, ont les mains solidement liées derrière le dos. De la maison Morhet à la route, il y a vingt-cinq pas à peu près: sur cet espace, des soldats formant une double haie entre laquelle s'écoulait le flot des prisonniers. Ceux-ci en passant recevaient qui un coup de pied, qui un coup de poing, qui un crachat. La sortie du curé était impatiemment attendue: il parut et les fauves l'accueillirent avec des grognements de colère. Le prêtre s'engagea dans l'allée où l'attendaient les bandits; une bousculade le jeta contre l'un de ceux-ci, qui le renvoya et un violent coup de pied à son vis-à-vis. C'est ainsi que, lancé de côté et d'autre, bousculé, frappé, chancelant sous les coups, les mains toujours liées derrière le dos, le pauvre vieux prêtre, après avoir failli être renversé plus de dix fois, arriva enfin sur la route. Quand les prisonniers furent en rangs, la colonne s'ébranla dans la direction de Leignon, qui se trouve à six kilomètres à l'est de Sorinnes. Ce trajet fut un douloureux calvaire pour les malheureux prisonniers. Tantôt on les obligeait à courir et malheur à qui n'avancait pas assez vite au gré des brutes: un coup de crosse ou une piqûre d'une baïonnette l'avait rapidement mis à la raison. Ni l'âge, ni les infirmités, ni la faiblesse ne trouvaient grâce aux yeux des bourreaux: il fallait aller! Tantôt on les forçait de lever les mains au-dessus de la tête et de marcher ainsi jusqu'au moment où les bras mourant s'abaissaient d'eux-mêmes. L'abbé Piette qui, deux ans auparavant, avait été victime d'un accident, ne pouvait qu'à grand peine suivre ses compagnons d'infortune. Pour surcroît de misère, ses poignets garottés le faisaient cruellement souffrir. Quand plus tard, on le délia, il portait à chaque poignet un profond sillon rouge, dont il garda longtemps les traces. Cependant, les grossièretés, les me-



naces, les «Schwein», et les «Hundschwein» tombaient dru. Puis c'était d'immondes crachats, des bousculades, des coups, la menace des baïonnettes effleurant les visages et les poitrines avec de gros juréments ou des hurlements de bête.



À quelques cents mètres de la localité, le garde du château s'affala soudain, sans connaissance. Avoir les mains liées derrière le dos semble ne devoir pas être bien douloureux, mais ceux qui ont souffert ce supplice, surtout quand les poignets sont bien serrés, sont unanimes à affirmer que c'est une épreuve intolérable pour peu qu'elle dure. Le garde n'avait pu y résister et les brutes lui rendirent l'usage de ses mains.

Le curé commençait à faiblir lui aussi. Il demanda à un soldat de desserrer un peu ses liens. Celui-ci lui répondit qu'il n'y avait pas de pitié pour lui, attendu que lui, prêtre, n'en avait pas eu pour ses camarades ! Voulait-il faire allusion aux incidents que nous avons rapportés au début de ce récit, ou avait-il également été dupe de la légende des francs-tireurs ?

Pour dissiper tout malentendu, le prêtre répondit qu'il avait en poche un certificat délivré l'avant-veille par un officier supérieur qui avait séjourné chez lui plusieurs jours. Le soldat prit le papier, le lut et le remit dans la poche du prêtre, sans mot dire. Les brutalités continuèrent néanmoins. Il devenait évident que les bandits obéissaient à un mot d'ordre et n'agissaient qu'avec la plus insigne mauvaise foi. Le prêtre se garda bien d'insister, mais sur le point d'arriver à Leignon, ses forces le trahirent et il s'écroula à son tour, comme une masse. Un soldat se précipita et à coups de pied et à coups de baïonnette parvint au bout d'un quart d'heure à tirer le prêtre de son évanouissement. Mais il fallait regagner le temps perdu et les bandits ordonnèrent à leurs victimes de gravir au pas de charge la montée qui

conduit à l'église. De nouveau et sans ménagement, les coups de pied et les coups de crosse s'abattirent sur les retardataires. Le prêtre fut encore une fois copieusement servi. Toujours en courant et entre les soldats qui faisaient la haie aux abords de l'église, ils s'engagèrent sur les escaliers et sous une volée de coups furent jetés dans l'édifice. Quelques instants plus tard, un officier aborda le prêtre, le poussa brutalement sur une chaise et lui annonça, ainsi qu'au baron de Villenfagne, qu'il leur restait une heure à vivre. On apportait en même temps à l'église un homme de Sorinnes, Émile Hanlot, âgé de 62 ans, atteint d'une grave blessure. Sans motif, une des brutes lui avait enfoncé sa baïonnette dans le corps.

Tandis que les condamnés se préparaient à mourir, une sorte de vétérinaire, à face bestiale, s'amusa à répéter à tout bout de champ au prêtre qu'il serait bientôt «fousilé». Un peu plus tard, un pharmacien de Dresde, qui déjà à Sorinnes s'était distingué par sa brutalité et de même au cours du trajet Sorinnes-Leignon, vint prendre le bourgmestre et le curé et les obligea à se promener à côté de lui dans l'allée centrale de l'église.

Il ne savait qu'imaginer pour tracasser et brutaliser les deux malheureux ; il était visible que c'était au prêtre, et au prêtre catholique qu'il en voulait. Tantôt il le bousculait, tantôt il le frappait, tantôt il l'insultait. Il revenait sans cesse railleur, menaçant, provocateur. À un moment donné, n'y tenant plus, le prêtre, d'un violent coup d'épaule, lança son bourreau au milieu des bancs du chœur où il s'étendit. Furieux, il fit conduire le prêtre dans un confessionnal, à la place où s'agenouillent les pénitents. On l'obligea à s'asseoir là, les mains toujours liées derrière le dos, et une sentinelle le garda. Le voile du confessionnal fut tiré sur sa figure et une épreuve d'un nouveau genre commença. Tantôt les bandits venaient lever le voile, examinaient le patient avec de gros rires, tantôt ils lui tâtaient le nez et les oreilles, lui relevaient le menton d'un coup de poing. Tantôt le voile retombait et c'était alors sur les genoux et sur les jambes du malheureux la ruée des crosses qui s'abattaient avec un son mat. Un peu plus loin, quelques officiers examinaient la scène avec une joie à peine dissimulée ; puis ce fut leur tour de se moquer du prêtre, de le singer et de se livrer à une mimique aussi désordonnée qu'indécence. Un peu plus tard, le prêtre est arraché de sa chaise et jeté à terre ; on le relève et on le force de s'asseoir dans le confessionnal. C'est alors l'interminable procession des bandits qui, à tour de rôle, arrivent devant le prêtre, le regardent comme une bête curieuse et passant avec des ricanelements, des menaces ou d'odieux propos.

À un moment donné, le bourgmestre, assis sur un banc, en face du prêtre, s'efforce par signes, de faire comprendre à celui-ci qu'il n'est plus question de les fusiller. Des soldats remarquent la chose, empoignent le bourgmestre et le jettent brutalement aux fonts baptismaux. Un peu plus tard, le curé demande à son geôlier la permission de sortir. À sa prière, ses liens sont momentanément enlevés. Deux soldats l'accompagnent et tandis qu'il quitte l'église, dix des bandits s'élancent sur lui à coups de pied et à coups de poing : le corps de la victime est tout couvert d'écchymoses dont elle se ressentira longtemps.

Le prêtre est réintégré dans son confessionnal après que ses liens lui ont été remis. Et longtemps encore, les bandits passent et repassent tous menaçants, tous impitoyables, cy-

niques, grossiers, immondes. Vers midi, d'autres prisonniers arrivent de Dinant, de Lisogne, de Leffe : parmi ceux-ci les Pères Patrick et Ernest du couvent de Leffe. Un peu plus tard, c'est le tour d'une vingtaine d'habitants de Sorinne, qu'on avait retrouvés cachés ou qui étaient occupés à soigner les blessés allemands au château de Sorinnes. Ils avaient été, eux aussi, l'objet des plus inhumains traitements. Ils racontèrent, qu'après qu'on les eût rassemblés, on les fit sortir de la maison où on les avait parqués, puis on y mit le feu. On les conduisit de là à travers le village en flammes, dans une prairie où on les obligea à se mettre à genoux et à crier : « Vive l'Allemagne ». On fit le simulacre de les fusiller, on lia une botte de paille au dos d'une femme, Joséphine Burton, et on lui fit croire qu'on allait la brûler vive. Un vieillard malade et déjà administré, Joseph Hody, préalablement jeté à bas de son lit, fut obligé de suivre les autres. Comme ses jambes lui refusaient tout service, les brutes finirent par le jeter sur un tombereau avec quelques autres impotents et ils furent ainsi traînés par leurs compatriotes jusque Leignon. Hody mourut deux jours plus tard.

Quant à Jules Housiaux et son fils, qui s'étaient dissimulés sous un lit de la maison Morhet, ils y périrent dans les flammes.

Le lundi 24, vers cinq heures, comme un soldat distribuait du lait aux enfants, le curé à qui jusqu'alors on avait systématiquement refusé toute nourriture depuis le vendredi, put obtenir une tasse de lait moyennant cent sous. De temps en temps, ses paroissiens, en cachette, lui passaient un bonbon ou un morceau de sucre.

Le 25, à 5 heures du matin, six baïonnettes au canon vinrent prendre le curé et le conduisirent près d'une fosse au cimetière en lui faisant comprendre qu'il allait mourir. On lui demanda s'il ne voulait pas une dernière fois parler à ses paroissiens. Il accepta : mais à peine avait-il ouvert la bouche, que la main d'un soldat s'abattit sur son épaule et on le reconduisit dans son confessionnal. L'officier-pharmacien de Dresde, le mauvais génie du curé, qui s'acharnait avec une rage concentrée sur sa victime, était toujours là, ricanant, hideux, veillant lui-même à ce qu'aucune nourriture ne fût donnée au prêtre, qui ce jour-là jeûna encore jusqu'au soir.

Le 26, dans l'après-midi, les deux religieux de Leffe, colloqués dans la sacristie, parurent devant la foule. Là, les bandits leur infligèrent le supplice de la flagellation. Haineux, un officier s'approcha alors du curé de Sorinnes et lui cracha à la face en lui disant : « Moi, je suis catholique ». Un soldat survint et se mit à distribuer force coups de poing au malheureux prêtre.

Un butor galonné hurla alors : « Tous les prisonniers doivent verser leur argent. On va faire la visite et si un prisonnier est encore trouvé avec de l'argent, il sera fusillé. » Les pauvres gens s'exécutèrent et personne n'osa garder la moindre monnaie.

Le 27, une sorte d'accalmie se produisit ; les brutalités cessèrent presque complètement. Le curé eut enfin la permission de se coucher, comme ses ouailles, sur une botte de paille.

Le 28, les prisonniers sont mis en deux groupes : les va-



lides d'un côté, les impotents de l'autre.

L'après-midi, ils sortirent de l'église de Leignon et allèrent rejoindre d'autres prisonniers dans une prairie : il y avait là des soldats belges, des civils de Sorinnes et de Dinant, les religieux du couvent de Leffe, le curé de Dorinnes, l'abbé Servais, aumônier à Dinant. Ils se trouvaient eux aussi dans une situation lamentable et avaient beaucoup souffert. Durant cette journée, aucune distribution de vivres ne fut encore consentie aux prisonniers. Il faisait une chaleur terrible et la soif n'était pas le moindre des supplices. De temps à autre, les malheureux trouvaient le long du chemin des seaux d'eau, mais hélas ! il n'était pas toujours permis d'y toucher. Ils arrivèrent le soir à Heid-Haversin et purent y passer la nuit au château. Le lendemain matin, toujours sans manger, on se remit en route. Arrivés à Marche, les prêtres et religieux furent conduits au couvent des Carmes où on les retint prisonniers jusqu'au 25 septembre. Quant aux civils, ils durent pousser jusque Hotton, où de nouveau, pendant 3 jours, on les incarcéra dans l'église. Le curé de Hotton fit des prodiges de charité pour venir en aide aux malheureux qui, après bien des déboires encore, purent regagner ce qui restait de Sorinnes, Hélas ! il n'en restait pas grand-chose : sur 120 maisons, on n'en comptait encore cinq debout, y compris l'église. Celle-ci se trouvait dans un navrant état. Un détail qui en dit long : le coffre-fort du tabernacle avait été fracturé par les bandits et dans le tabernacle les immondes personnalités avaient déposé leurs excréments!!!!...

★ ★ ★

Le 25 août, Léon Rousseau (34 ans), originaire de Dinant, substitut du procureur du Roi à Nivelles, se trouvait à Sorinnes. Comme un Dinantais lui conseillait de se rendre, il s'écria : « Cela jamais ! Plutôt mourir mille fois. ». Un peu après, le brave tombait percé de balles.



À SPONTIN.

«Le 23 août, raconte un de nos collaborateurs, je me trouvais dans la matinée au château de M. Vermeulen de Mianoye, situé à 2 km de Spontin, quand soudain nous entendîmes des coups de feu suivis de hurlements épouvantables qu'accompagnaient des clameurs éperdues où dominait surtout la voix des femmes et des enfants. Presque aussitôt jaillirent à la fois vingt colonnes d'une épaisse fumée dont l'âcre odeur arriva bientôt jusqu'à nous. Nous nous écriâmes presque en chœur : «Spontin brûle!».

» Dans la crainte que la catastrophe ne fit tache d'huile, je me hâtai vers ma demeure pour m'y préparer à toute éventualité. De temps à autre, je me retournais ; bientôt la vallée au fond de laquelle se trouve Spontin disparaissait dans une sorte de brouillard opaque qui ne tarda pas à gagner les hauteurs ; le spectacle était à la fois grandiose et sinistre. Quelques jours après, je me hasardai à descendre jusque Spontin ; l'horreur qui se dégageait de ces ruines à peine éteintes défie toute description. «Allez sur les lieux, ajuta notre interlocuteur ; ce n'est qu'en voyant et en interrogeant les rescapés de l'odieux guet-apens, que vous pourrez vous documenter à fond ; entrer chez M. E. Verhoost, le sympathique industriel de Spontin. C'est un des témoins du grand drame. Il vous redira mieux que moi les sanglantes péripéties de cette atroce tragédie.»

Nous n'avons pas eu la fortune de rencontrer M. Verhoost, mais il nous a autorisé à reproduire le récit que l'on va lire.

Disons d'abord que Spontin fait partie du canton de Ciney, qu'il se trouve sur le Bocq et sur le chemin de fer d'Yvoir à Ciney, à une dizaine de kilomètres à l'est de Ciney. Sa population était d'environ 600 âmes. Nous laissons maintenant la parole à M. Verhoost qui va nous raconter «les douloureux événements qui détruisirent le village si pittoresquement éparpillé dans l'étroite vallée du Bocq, si riant et si calme ; ces douloureux événements qui coûtèrent la vie à 43 de ses concitoyens, c'est-à-dire 7% de la population et qui anéantirent 131 immeubles sur 159.»

Le 10 août 1914, Spontin vit pour la première fois les soldats allemands. Jusqu'au 16, il y eut des passages de détachements, de patrouilles. Rien de marquant ne se produisit, la population apeurée était calme.

Du 17 au 21, les 1^{er} et 2^e régiments des dragons de la garde de Berlin séjournent dans le village, pillent le magasin de denrées coloniales «La Coopérative», réquisitionnent dans plusieurs maisons, réclament, menaces à la bouche et revolver au poing, du pain et du lard.

Du 21 au 24 août, jour où le passage de la Meuse leur fut livré à Dinant et à Yvoir, des troupes nombreuses de toutes armes passent par le village.

Durant tout ce temps, des sentinelles étaient placées par les divers régiments de passage et laissées près de la gare, sur les ponts traversant la rivière, etc., etc. Quels beaux abattages un franc-tireur eut pu effectuer sur ces hommes isolés !

Mais quoi ? Peut-on admettre que ce franc-tireur ait attendu jusqu'au dimanche, 23 août, alors que le village était envahi de toutes parts par une armée entière, pour «choi-

sir» comme cible un major et deux soldats ? Car de fait, après l'échauffourée du 23 août, de sinistre mémoire, 3 cadavres d'Allemands furent déposés par les boches eux-mêmes dans une remise du château. Le Major s'appelait, nous disait-on, «Meyer».

Or, des personnes de Spontin parlant la langue allemande ont vu, en septembre 1915, dans le cimetière de Ciney, une pierre tombale portant cette inscription : Major Meyer gefallen in Kampfe bei Spontin, den 23 August 1914... Major Mayer tombé à la bataille près de Spontin, le 23 août 1914...

Ceci prouve surabondamment la mauvaise foi de l'envahisseur, spéculant sur les cadavres de trois des leurs pour lancer sur une population paisible et sans armes la meute de leurs assassins et de leurs incendiaires.

Au surplus, il nous paraît inutile de prouver plus longuement qu'à Spontin comme ailleurs en Belgique, la légende des francs-tireurs n'a été qu'un infâme mensonge bavé par les chefs, pour surexciter la rage folle de leurs hommes.

En 1915, un officier, à qui nous eûmes l'occasion de narrer les événements et de lui dire l'horreur que ces sinistres besognes attacheraient à tout jamais à l'Allemagne, nous dit (comme précédemment un général avait dit à Monseigneur M. H. Rutten, évêque de Liège) : «C'est nous qui ferons l'histoire, Monsieur!».

Un autre officier, plus clairvoyant sans doute, nous dit : «Ce qu'il y a de plus triste, Monsieur, c'est qu'après la guerre toute la nation allemande sera honnie et exécrée du monde entier.»

Sans doute, il ne croyait pas être si bon prophète.

Depuis le 17 août, les Allemands avaient établi un poste d'observation sur le clocher de l'église et le service du culte fut suspendu.

Le soir du 22 août et dans la nuit du 22 au 23, arrivant de Ciney, des hordes boches envahirent le village, et de nombreux régiments campèrent dans les campagnes des environs.

De divers côtés, on nous a dit qu'à Ciney déjà et dans les villages voisins de Spontin, des soldats avouaient : «Demain, Spontin kapout!». Notre population ignorait évidemment l'horrible complot qui s'était tramé contre elle et l'on se coucha après avoir exécuté l'ordre de laisser les portes ouvertes et d'éclairer les fenêtres jusqu'au matin. À 8 heures du soir, le bourgmestre, Lambert Antoine, fils, et le curé, Laisse Justin, furent pris comme otages et enfermés dans l'hôtel du Cheval Blanc. Ils furent relâchés à 5 heures du matin et à 5 h. 15, éclata une fusillade horrible, dans tous les coins du village à la fois. Le canon tonna aussitôt et les mitrailleuses crépitèrent. Tout était donc bien préparé d'avance pour la destruction de Spontin.

À peine rentrés chez eux, le bourgmestre et le curé furent appréhendés et conduits à la gare distante de moins de 200 mètres de leurs habitations qui sont voisines l'une de l'autre. Ce faible parcours fut un dur calvaire pour ces deux malheureux. Le curé fut poussé à coups de baïonnette dans le dos. Arrivés au remblai choisi pour leur exécution, le curé succomba sous un dernier coup de baïonnette, car moi qui l'ai relevé le mardi après-midi, j'ai constaté les trous de 7 à 8 coups de baïonnette dans le dos ;

aucune blessure n'était visible sur la poitrine, ni aucun trou de balle.

Le bourgmestre, lui, avait été tué par une balle tirée à bout portant, car il avait la moitié de la tempe droite enlevée; la cervelle était répandue autour de son cadavre. Pauvres chers martyrs, combien nous vous regrettons!... et quel culte nous aurons toujours pour votre mémoire!

Au premier moment de la fusillade, nous pensions que notre village était le théâtre d'une bataille, mais les balles tirées dans les fenêtres nous apprirent bientôt l'atroce vérité, et obligèrent les habitants à s'abriter momentanément dans les caves, les autres à chercher leur refuge dans une fuite éperdue. Parmi ceux-ci, 17 hommes et 6 femmes furent abattus comme du vulgaire gibier, un père et ses deux fillettes de 3 et 11 ans furent asphyxiés dans leur cave, cependant que s'allumait l'incendie général et que tous ceux que l'on trouvait blottis dans leurs cachettes, étaient faits prisonniers.

En moins d'une heure, notre belle église historique de style ogival, avec tour romane, datant du XV^e siècle, la maison communale, l'école des garçons, le presbytère et 128 maisons d'habitation sur 159 foyers que comptait la commune n'étaient plus que ruines! Les incendiaires n'avaient épargné que le château occupé par l'État-Major et par un lazaret renfermant 14 blessés allemands, la ferme attenante et quelques masures voisines; ces dernières sans doute épargnées afin de ne pas communiquer l'incendie au repaire des chefs incendiaires, car je ne saurais croire que le souci des beautés historiques ni même le souci de la vie des blessés ait préservé l'antique château fort de Spontin.

Au lendemain de cette sinistre journée du 23 août 1914, Spontin était désert, le village n'était plus que ruines, les familles dispersées, une partie de la population parquée pour quelques jours dans le hall, la salle à manger et le donjon du château, sans autres vêtements que ceux que les sinistrés avaient sur eux au moment de leur fuite, sans linge, sans ustensiles de cuisine ou de ménage, sans foyers hélas! Oh! quel lamentable tableau!

Quand la fusillade cessa, j'étais descendu dans ma cave avec ma femme et mes 5 enfants; successivement mon comptable, sa femme et ses deux enfants, mon concierge habitant une maison proche, sa femme, sa belle-mère, et 3 enfants, une voisine et son nourrisson étaient venus se réfugier près de nous. Vers 2 h. 30, nous entendons des soldats marcher à l'entour de la maison; ils essayent d'entrer, mais se retirent avec calme; aucun cri n'est proféré. Cela me rassure et je dis aux miens: «La tourmente est passée, allons déjeuner.»

La peur de mon entourage est toujours grande, tous préfèrent rester dans la cave.

Vers 9 h., un fracas horribant, des hurlements sauvages nous épouvantent tous; portes et fenêtres sont défoncées au milieu de cris féroces, et des vociférations haineuses des soldats. Suivi de tout mon monde, je sors de la cave. À peine arrivés dans le corridor, sous la menace des fusils braqués sur nous, un officier du nom de Luykens L. S. L. 6/RR/133, me met la main sur l'épaule et nous déclare tous prisonniers.

Je veux parlementer, mais en vain.

Pendant ce temps, nous voyons des soldats monter à

l'étage, d'autres entrer dans les places du rez-de-chaussée, tous porteurs de bottes de foin pour préparer l'incendie.

On nous parque devant la maison; après quelques minutes de stationnement, un officier à cheval, un colonel ou un général — pensons-nous —, donne l'ordre «Anzündend»: «Allumez l'incendie!». Et nous contemplons hébétés, pour la dernière fois hélas! notre demeure si pleine de souvenirs!

On nous emmène prisonniers vers le village de Sovet: ma femme impotente et dont les béquilles sont restées dans la chambre, doit être soutenue par deux des nôtres. Les soldats qui nous encadrent sont haineux et menaçants: «Des francs-tireurs ont tué un major et deux de nos soldats et vous allez tous être fusillés!».

C'est avec cette macabre perspective que nous arrivons au lieu-dit «Fond des Veaux», où, bientôt, viennent nous rejoindre une partie des habitants du village et nous constituons ainsi un premier groupe de 56 prisonniers hommes, dont les tortures morales furent indicibles.

Après être restés plusieurs heures parqués dans les champs comme du bétail sous les regards narquois et mauvais de la soldatesque, après avoir été photographiés par des officiers, on renvoie les femmes et les enfants au château, avec défense formelle d'en sortir, puis s'amène un commandant: Elsar Hauptman, 6/R/107, qui procède à un interrogatoire sommaire d'une moitié des prisonniers, posant à tous des questions banales, toujours les mêmes et finissant invariablement par une condamnation à mort.

Détail qui a bien sa valeur: ce capitaine s'est vanté d'avoir habité longtemps Liège, Namur et Mons! — comme espion, sans doute aucun — et de connaître parfaitement la mentalité des gens du pays.

Puis on répandit discrètement des plombs de chasse que des soldats puisaient dans des bocaux et dans de petits sacs de toile dans le but évidemment d'accréditer la légende des francs-tireurs; on déposa ensuite bocaux et sacs aux



pieds des francs-tireurs, malgré eux, et on les photographia pour illustrer plus tard le fameux « Courrier de Guerre ».

Alors commencèrent les simulacres d'exécution : tantôt les malheureux furent alignés devant un peloton qui, au commandement des chefs, les mettait en joue, tantôt on les menaçait de les éventrer à la baïonnette, puis on les mettait devant les bouches de canon.

Vers le soir, le groupe entier fut conduit à Durnal et dut traverser les ruines encore incandescentes de ce que fut le village de Spontin. Oh ! quel serrement de cœur, quand, au long des chemins, on rencontrait, gisant dans une mare de sang ou à moitié carbonisés, les cadavres des malheureuses victimes de l'infâme tragédie du matin.

Quelle tristesse de se dire : là, nous avons vécu tranquilles, heureux et maintenant... nous sommes des gueux.

Quand on n'a pas vécu ces heures d'épouvante, quand on n'a pas vécu soi-même dans les affres d'une longue agonie, l'on ne saurait comprendre la mentalité d'un sinistré. Aucune parole ne saurait exprimer la secousse morale et physique qu'il a supportée ni les tourments qui en découlent.

Quand du jour au lendemain, brusquement, on se voit privé non pas seulement d'un confort relatif, mais du strict nécessaire, quand on perd brutalement toutes les choses, petites et grandes qui constituaient la vie morale, toutes les facilités de l'aisance, qui rendaient plus douce la vie matérielle, tous les petits souvenirs sans valeur intrinsèque, mais d'un si haut prix pour le cœur ; aucune description quelque imagée qu'elle puisse être, ne saurait donner une idée des souffrances intimes que l'on endure... Jamais on ne saurait comprendre les tortures morales éprouvées.

Oh ! quelle émotion et comme l'on se sent annihilé, angoissé, plein d'appréhensions et de terreurs !

À Durnal, les prisonniers furent d'abord « engrangés » chez M. Edg. Gérard et là, ceux qui avaient comparu le matin devant « l'autorité militaire » et avaient entendu la fatale sentence : « Vous serez fusillés ! » furent liés : une corde les enlaça par le cou l'un à l'autre et leurs mains furent ligotées sur le dos.

Oh certes ! tous crurent que maintenant l'heure de mourir avait sonné. Mais non, ce n'était encore qu'une nouvelle souffrance physique jointe à nos tortures morales.

On nous conduit dans l'auberge Wiart, en face de l'église, pour y passer la nuit en compagnie de 20 prisonniers d'Évrehaillies. Notre groupe se compose ainsi de 76 hommes et jeunes gens. Défense formelle est faite sous peine de mort immédiate de pleurer, se plaindre ou gémir. Or, vers une heure du matin, un des nôtres, M. Famerée, faillit mourir, étranglé par son lien. Son fils, Édouard, son voisin de ligature, actuellement secrétaire communal, enfreignit la défense de se plaindre et supplia, les larmes aux yeux, la rage dans le cœur, le lieutenant d'avoir pitié de son vieux père ; le lien meurtrier fut quelque peu relâché.

Le lundi matin, vers 4 heures, nous reçûmes un morceau de pain et un verre d'eau — les premiers depuis notre arrestation —. Pendant que nous mangions notre croûton, le général divisionnaire passa et, arrêté devant nous, il élocubra, pour stimuler ses hordes de forçats : « Ah ! ah ! Da sind die Schweine von Spontin ! » Ah ! ah ! les voilà donc ces cochons de Spontin !

Ayant ainsi servi d'intermède à son Excellence le porcher, on nous dirige sur Dorinne, où le commandant Eslar nous rejoint. Aussitôt arrivé, il déclare que le général a jugé : que nous devons tous être fusillés. La soldatesque nous encercle ; elle est avide de notre sang.

Je m'étais avancé près du commandant pour me faire l'avocat de mes malheureux compagnons. « Soit, me répondit-il, mais il faut que le coupable se dénonce et alors tous les autres seront libérés. Parlez-leur vous-même ; je donne cinq minutes pour désigner celui qui a tiré sur nos troupes. »

Et je parle et je supplie mes malheureux amis de rassembler leurs souvenirs ; personne n'a-t-il aperçu un étranger, un braconnier, peut-être ? — Moi, je conduisais un bœuf que les troupes venaient de réquisitionner quand on m'arrêta ! — Moi, j'étais encore au lit. — Moi... Vous avez encore quatre minutes, hurle le commandant. — Voyons, mes amis, du calme, songeons à nos à nos femmes, à nos enfants... — Encore 3 minutes... encore 2 minutes... Eh bien ! où est le coupable ?

« Commandant, au moment de mourir, tous déclarent qu'ils ne sont pas coupables, et je continue avec tout mon cœur et toute mon énergie à défendre ce troupeau de condamnés à mort. »

Enfin le commandant prend le parti brutal et odieux de choisir 12 victimes. J'insiste, je supplie, je fais appel à ses sentiments d'homme. — Eh bien soit ! je me contenterai de 10 % et nous allons tirer au sort. — Oh ! Quelle affreuse solution ? Mais non, le commandant se ravise et marchant le long du front des prisonniers, il tire à lui une victime. — De grâce, arrêtez ! — Vous m'avez dit tantôt que hier matin on avait fusillé neuf habitants de Spontin ici-même. — Eh bien !, cela fait plus de 10 %. — Non, non, le général sait que neuf francs-tireurs de Spontin ont déjà été fusillés, je ne puis. — Et une seconde victime prise au hasard parmi ces malheureux dont le cœur ne battait plus, va rejoindre la première. Nouvelles supplications, nouveaux refus.

Et ainsi furent désignés, sans égard à la parodie d'interrogatoire de la veille — huit victimes : deux d'Évrehaillies et 6 de Spontin.

Et l'on conduit les martyrs à leur lieu de supplice : un ravin derrière le château de M. Thibaut.

Ce sont :

LAMBERT ANTOINE, vieillard de 78 ans, père du bourgmestre tué la veille — stoïque et résigné.

GERARD JOSEPH, 45 ans, tout aussi courageux.

SIMON AUGUSTE, 60 ans, dont la mort avait été exigée par un soldat.

GENON HUBERT, 39 ans, à moitié nu, qu'une infirmité empêchait de se tenir debout, et que les soldats traînèrent sur lieux de l'exécution, à travers les terres, les pierres et les buissons épineux.

LAMBERT JULES, jeune homme de 29 ans !

JACQUES FIRMIN, adolescent de 16 ans !

On bande les yeux aux infortunés que l'arbitraire d'un chef et les vociférations de la soldatesque désignèrent pour illustrer la justice du peuple, le plus cultivé de la terre ! Nous nous agenouillons devant nos humbles héros... une

salve... huit corps tournoient sur eux-mêmes, s'abattent... 8 âmes vont là-haut prier pour nous et demander à Celui que les modernes appellent la justice immanente, la glorieuse réparation pour ceux qui souffrent et meurent pour la justice.

Il nous reste à relater le supplice et les vexations de toutes sortes que durent subir les 87 hommes et les 2 femmes que la chevaleresque armée boche emmena prisonniers dans la direction de Dinant.

Arrivés près du château de M. Thibaut, à Dorinne, les hommes furent alignés le long d'une haie et là, un officier leur intime l'ordre de couper tous les boutons de leurs veston, gilet et pantalon!... Peut-on imaginer semblable invention diabolique? Comme les pauvres hères ne se hâtaient pas d'exécuter l'ordre, les soldats se ruèrent sur eux, arrachèrent violemment ou coupèrent tous les boutons, obligeant ainsi les malheureux à se contorsionner pour conserver une tenue décente. Là aussi, un malheureux carrier, FONDAIRE LOUIS, âgé de 55 ans, que les soldats désignaient comme étant le bourgmestre de Spontin, et qui, malgré son carnet d'ouvrier, ne put les convaincre de leur erreur voulue, fut retiré du groupe et conduit à l'endroit où il devait recevoir les balles d'un peloton d'exécution.

Puis vinrent rejoindre le groupe — oh! combien lamentable défilé:

BETHULEE THEOPHILE, 61 ans, roué de coups, la tête contusionnée, l'œil droit pendant hors de l'orbite.

DENIS FRANÇOIS, 42 ans, la figure toute ensanglantée.

BAILY EMILE, 40 ans, la face congestionnée par les coups de poing et les coups de crosse, rouge de sang.

CHARLIER FELIX, 40 ans, épuisé par les coups.

DECROLY ALFRED, 35 ans, les vêtements en lambeaux, la tempe droite à moitié défoncée par un brutal coup de crosse.

Ces 5 victimes avaient été trouvées dans la cave du magasin de la Coopérative où elles avaient cherché un refuge.

Aussitôt que les malheureux apparurent, les soldats poussèrent des hurlements furieux et sinistres. «Les francs-tireurs de Spontin. Les francs-tireurs de Spontin!»

Et on les conduisit sans autre forme de procès rejoindre leur concitoyen Fondaire. Puis vinrent encore:

Le docteur BARDIAUX LOUIS, 50 ans, médecin attaché à la Croix-Rouge, toujours porteur de son brassard.

MISSART HENRI, 32 ans, roué de coups, la figure en sang.

LAMBERT GEORGES, 27 ans, enlevé de son lit, amené pieds nus, sans vêtements autres que sa chemise et son gilet, bourré tout le long du chemin de coups de poing et de coups de crosse.

Ces trois nouvelles victimes allèrent rejoindre les 6 autres et toutes les neuf furent fusillées par un peloton d'exécution dans la propriété Thibaut.

Les 80 personnes restantes furent alors dirigées, sur Évrehailles et parquées dans la prairie qui longe le chemin d'Awagne. Elles servirent là de boucliers vivants aux héroïques soldats de la grande Allemagne!

Les Français occupaient encore la rive gauche de la Meuse et le canon tonnait.

Avant de les faire reprendre leur calvaire, le même officier, qui le matin avait exigé que l'on coupât les boutons, donne l'ordre aux prisonniers de remettre aux soldats le contenu de leurs poches: argent, montres, canifs, lettres et papiers furent volés sans vergogne. «Inutile de chercher à conserver quelque chose» ajouta l'officier, bandit de grand chemin, «car vous allez être visités des pieds à la tête et celui sur qui on trouvera encore un centime sera fusillé immédiatement!»



Puis il interdit aux prisonniers de manger quoi que ce soit, ajoutant que quiconque porterait seulement la main à la bouche serait fusillé sur le coup!

Pendant le stationnement, une autre scène de révoltante brutalité eut lieu. Les hommes sur commandement devaient alternativement se coucher, se relever, s'agenouiller, se recoucher encore. Et alors que, à un moment, tous se trouvaient étendus sur le sol, la soldatesque enragée se rua sur un malheureux vieillard, Tonglet Ernest, âgé de 76 ans, et parce qu'il était de noir habillé, imberbe, et la tête en partie chauve, elle voulut voir en lui le curé de Spontin. Aux cris haineux «Pasteur» «Pasteur», les soldats bondirent sur le vieillard et le bourrèrent de coups de poing, coups de botte, coups de cravache. On ne comprend pas comment le malheureux n'ait pas succombé sous la brutale agression de ces monstres aussi lâches qu'inhumains.

Après cet intermède, se joue une scène angoissante, que l'imagination tourmentée d'un Edgar Poë n'eût pu trouver plus poignante. Un jeune officier, de 23 ans, au plus, et qui depuis le matin s'était montré particulièrement brutal, frappant sans pitié, excitant les soldats, leur enjoignant de brutaliser les prisonniers, ordonne à ces derniers de se coucher tout le long, face à terre, leur criant: «Vous allez être tués à la baïonnette». Et à chaque seconde, on attend le

coup fatal. Mais la voie railleuse de l'officier se fait entendre : «Soulevez la tête, on va vous fusiller!». Et toutes les têtes livides, les affres de la mort dans les yeux, se soulèvent, préférant la mort instantanée par le fusil, à la lente agonie par l'arme blanche. Et quand ce supplice, d'un raffinement si cruel, a duré assez aux yeux de l'infâme barbare qui s'en amuse, et s'en gausse et en rit, il leur dit : Vous pouvez vous asseoir, ce sera pour plus tard ! mais il ordonne aux cinq victimes qui depuis leur départ de Spontin, ont les mains liées au dos de rester couchées face à terre, il s'amuse à les frapper et enjoint à ses aides bourreaux de les frapper aussi... et les coups de botte tombent drus sur le dos des suppliciés.

Le cortège enfin reprend sa marche et fait halte entre Évrehailles et Yvoir, sur le terrain d'une petite carrière. Aussitôt, les soldats incendient la ferme attenante à cette carrière, dont le propriétaire et le domestique avaient été fusillés. Le même blanc-bec qui avait puisé dans les traités de culture germanique l'atroce torture morale qu'il venait d'infliger à nos hommes à Évrehailles, pique de son sabre une botte d'avoine et la brandissant devant leurs yeux pleins d'épouvante, leur bave dans un rictus diabolique : «Voilà comment tout à l'heure vous allez être éventrés» ; puis les faisant défiler devant les 2 cadavres et les désignant : «Voilà comment vous allez être arrangés tout à l'heure!». Et l'on se remet en route, épuisé, exténué, mourant de soif, avec la torturante perspective d'être bientôt massacré, regrettant presque de n'avoir pas été fusillé à Dorinne. Un vieillard de 83 ans, GERMAIN ALEXANDRE, à bout de forces, dit à son fils Victor qui l'avait soutenu jusque là : «Mon fils, laisse-moi, je n'en peux plus» et il tombe !... Victor veut relever son père, un soldat sans entrailles — et il n'y en avait pas d'autres —, le repousse brutalement, mais comme en fin de compte c'est une victime qui va leur échapper, ordre est donné au fils et à deux soldats de porter le vieillard et l'on arrive ainsi à Yvoir dans la soirée. Là, un médecin désigne 14 vieillards auxquels on permet de retourner à Spontin sans leur donner une miette de pain ni un verre d'eau.

L'une des deux prisonnières put accompagner son mari malade et fut remise en liberté ; l'autre dame fut enfermée dans la sacristie de l'église d'Yvoir et ne fut relâchée que le lendemain.

L'après-midi du lendemain, 24, la voie douloureuse se poursuit et les 64 hommes restant marchent toute la nuit sans prendre aucun aliment et sans avoir pu se désaltérer pour arriver à Stave vers 4 h. du matin, le mardi 25. En route, dans le hameau de Stave, un pauvre père de famille, Kaiser François, âgé de 44 ans, roué de coups, épuisé de fatigues, à moitié fou de soif, veut aller se désaltérer à une borne de distribution d'eau : à peine a-t-il fait deux pas, qu'une brute sanguinaire lui transperce la hanche d'un coup de baïonnette, retire celle-ci et la replonge aussitôt rouge de sang dans le dos du malheureux qu'il transperce d'outre en outre... Le pauvre martyr s'abat, il fait de la main le signe d'adieu à ses concitoyens, puis s'écroule mort ou mourant. Quelques instants après, la colonne entend un coup de revolver, et l'on suppose qu'il était tiré pour achever la victime.

Oh ! comme la haine devait grandir dans le cœur de tous ces témoins terrorisés par le spectacle des barbaries commises, comme la rage impuissante devait allumer des éclairs

de révolte dans leurs yeux !

De Stave, on poursuit jusqu'à Roly (Mariembourg), où l'on est parqué dans une bergerie. De là, on revient à Florennes ; le supplice de la soif est devenu si intolérable, que nos pauvres concitoyens se couchèrent à plat ventre devant une mare pour en lapper l'eau stagnante. Ils n'eurent pour tout ravitaillement que ce que les civils, quand ils osaient se montrer, leur apportèrent ainsi que des betteraves, des carottes qu'ils enlevèrent dans les champs.

À Florennes, on fut cantonné dans l'école pour y passer la nuit. De Florennes, on fut conduit à Dinant dans les locaux de l'école régimentaire.

Dix-huit prisonniers furent détachés du groupe et employés au transport des victimes du massacre de Dinant et au nettoyage des latrines ! Ils furent relâchés le dimanche 30 août ; leur douloureux calvaire avait duré toute une longue semaine.

Pendant ce temps, les 46 prisonniers restants étaient dirigés sur Marche, où ils couchèrent dans les greniers du château de Hogue, après s'être groupés à Leignon avec les prisonniers venus de Sorinnes (Dinant) et ceux que les hordes cueillaient sur les chemins sans motifs comme sans ordres.

De Marche, on les dirigea sur Hotton à une lieue au-delà. Comme il n'y avait pas de train pour expédier les prisonniers sur l'Allemagne, ceux-ci restèrent enfermés pendant 64 heures dans l'église de Hotton où la charité privée sous les traits du révérend curé de Hotton les ravitailla.

Après avoir essayé à plusieurs reprises de faire dire aux hommes qu'il y avait eu des francs-tireurs à Spontin, tout au moins un, et n'avoir récolté que des dénégations les plus énergiques, on les relâcha et on donna à chacun d'eux un billet portant le nom, la profession du titulaire, avec ordre d'avoir à quitter Hotton pour minuit, faute de quoi, celui qui serait repris, serait fusillé séance tenante.

Revenus à Marche, une patrouille les arrête, trouve que les passeports ne sont pas en règle et veut obliger les libérés de retourner à Hotton pour faire signer les passeports. Devant le refus et les explications des hommes, ceux-ci sont enfermés dans le local du Cercle catholique à Marche et sont enfin relâchés le lendemain à 5 h. du matin ; le retour dans leurs foyers dévastés se fit sans autre incident.

Il nous resterait encore à signaler les détails de la mort des 17 hommes et des 5 femmes qui furent tués dans leur fuite, mais le tableau des horreurs commises est assez sombre et assez tragique ; pas n'est besoin de souligner davantage les crimes commis par une soldatesque ivre de sang, gorgée d'alcool, commandée par des chefs foulant aux pieds froidement, méthodiquement, toute justice et toute humanité ; ordonnant, sans qu'une fibre de leur cœur de glace ne tressaille, les atrocités les plus inouïes ; restant insensibles et cruellement narquois devant les supplications explorées d'un père, d'une mère, d'un pauvre gosse s'écroulant aux pieds du monstre à face humaine pour essayer de sauver la vie d'êtres aimés ou de soustraire à la destruction préméditée le foyer où l'on vécut.

Nous nous bornerons simplement à transcrire les noms des 22 victimes massacrées dans leur fuite et des 3 mal-

heureux asphyxiés dans leur cave : Jaumin Eugénie, 37 ans - Burlet Germaine, 13 ans - Dewez Virginie, 74 ans - Grevisse Célestine, 37 ans - Mine Virginie, 64 ans - Poncin Gabrielle, 8 ans - Poncin Laure, 11 ans - Burlet Alexandre, 61 ans - Demasy Jules, 17 ans - Denis Firmin, 25 ans - Dervaux Arthur, 15 ans - Enuset Julien, 64 ans - Focan Alexis, 30 ans - Fondaire Louis, 29 ans - Fondaire Prosper, 61 ans - Froidmont Armand, 21 ans - Golinvaux Auguste, 42 ans - Lambert Pol, 16 ans - Lefebvre Jean-Baptiste, 43 ans - Marchal Théophile, 72 ans - Poncin Edmond, 50 ans - Remy Joseph, 52 ans - Roosens Adelin, 59 ans - Scaillet Martin, 50 ans - Thirifays Ernest, 33 ans.

★ ★ ★

Nous nous sommes souvent demandé ce qui avait pu provoquer la catastrophe de Spontin. Les bandits ont accusé les gens de Spontin d'avoir tiré sur eux. Pas plus que nous, les chefs qui ont ordonné les massacres et l'incendie n'ont jamais cru sincèrement que les trois Allemands tués dans les environs, fussent tombés sous les balles des francs-tireurs. Il y a donc autre chose, mais saura-t-on jamais quoi ?

Dans les premiers jours d'août, les habitants avaient arrêté un étranger, parlant allemand et qui habitait la commune depuis un certain temps. Plusieurs pensèrent que c'était un espion. Il disparut subitement ; on supposa qu'il était allé retrouver les Boches et que pour se venger, il aurait accusé les habitants de Spontin de crimes imaginaires. Mais ce n'est là qu'une supposition.

Il existe une autre version qui semble peut-être plus près de la vérité.

Le 15 août, jour de l'Assomption, il y avait salut le soir à Spontin. Comme d'habitude, on sonnait les cloches. Les Allemands revenaient de Dinant où ils s'étaient fait battre par les Français. Ils s'imaginèrent — ils l'ont dit — que cette sonnerie célébrait la victoire française, et ils en conçurent une grande colère, surtout contre le curé qu'ils accusèrent également d'avoir mal parlé d'eux en chaire.

Quoi qu'il en soit, la faute — si faute il y a — paraît tellement disproportionnée avec le châtement, qu'on peut affirmer qu'à aucune époque de l'histoire, la barbarie germanique n'a été dépassée.

Mais puisqu'on connaît les coupables, qu'attend-t-on donc pour obliger les vaincus à les livrer ? La Belgique, qui a déjà eu tant de déceptions, ne sera-t-elle pas frustrée encore et privée de la légitime satisfaction de pouvoir punir, comme ils le méritent, les criminels qui l'ont si douloureusement meurtrie, si cruellement martyrisée ?

À ANDENNE.

Andenne, ville de 8.000 âmes, sur la Meuse, fait partie de l'arrondissement de Namur. Elle se trouve sur l'importante voie ferrée Paris-Cologne à vingt kilomètres à l'est de Namur. Elle était surtout renommée par ses papeteries, ses porcelaines, ses poteries, ses produits réfractaires et ses fours à chaux.

Dès les premières journées d'août, Andenne hospitalisait les 8^e et 28^e de ligne (8^e brigade belge) qui s'occupèrent à patrouiller et à creuser des tranchées sur les deux rives de la Meuse.

Le 16 août, le dernier fort de Liège, le fort de Flémalle qui tenait sous ses canons le chemin de fer de Liège à

Namur, tombait. L'armée de von Bülow allait de ce fait pouvoir utiliser cette importante voie ferrée. Mais il lui fallait aussi s'emparer, avant de tenter la prise de Namur, des ponts jetés sur la Meuse à Huy et Andenne. Pour éviter l'encercllement, nos braves lignards durent quitter Huy dans la nuit du 16 au 17, après avoir fait sauter le pont. Ils arrivèrent à Andenne et, pendant la nuit du 18 au 19, ils démolirent le tunnel du chemin de fer. À 8 heures 30 du matin, ils se replièrent sur Namur, après qu'une formidable explosion eût appris aux Andennais que leur pont n'existait plus.

Un Taube s'avança alors prudemment pour se rendre compte, et après avoir survolé la ville, piqua vers l'est. À 10 heures, quelques dragons arrivaient à leur tour, et poussaient jusqu'au pont. Ils constatèrent avec une vive irritation qu'il était détruit. Ils se rendirent à l'hôtel de ville, réclamèrent le bourgmestre et finirent par le trouver chez lui. L'officier qui commandait l'avant-garde l'interpella grossièrement et accusa la population d'avoir fait sauter le pont. Les reîtres obligèrent le magistrat à marcher devant eux, et sous la menace du revolver se firent piloter dans toutes les rues de la petite cité.

Le vieux bourgmestre, docteur Camus, était à bout. Il certifia qu'il ne se trouvait plus de soldats belges en ville et demanda à être relâché. Ils n'y consentirent qu'après avoir vérifié l'exactitude du renseignement. « Vous êtes notre otage, répétait sans cesse le grand officier, et si on tire sur nous, vous serez fusillé. »

Entre-temps, une auto chargée de soldats était entrée en ville et s'était arrêtée devant le bureau des Postes. Immédiatement, l'immeuble avait été cerné et, sur l'injonction brutale des assiégeants, le percepteur avait ouvert la porte, puis sa caisse. Les voleurs furent fort dépités de constater que celle-ci était vide.

Ils s'empressèrent alors vers les caisses communales, et exigèrent du receveur les sommes qu'il possédait. Mais celui-ci, prévoyant ce qui arrivait, avait pris la précaution de mettre en sûreté les fonds communaux et d'établir des comptes fictifs qui le mettraient à l'abri. Il s'en tira avec quelques milliers de francs, et comme les réquisitionnaires se récriaient devant le peu d'importance de l'encaisse, les livres de comptabilité leur furent présentés et ils s'en allèrent sans insister.

À midi, le comte von Schimmelmann, officier de uhlans, est apporté blessé à l'Institut Ste-Begge, tenu par les Frères de la Charité. On l'entoure des soins les plus dévoués. Des officiers affluent à son chevet. Un médecin se présente et



Andenne-Seilles - Rue de la Gare.

dit au comte : « Ce sont les civils qui ont tiré, n'est-ce pas ? ». Le blessé assoupi relève la tête et crie énergiquement : « Non ! ce ne sont pas les civils, mais des soldats belges et ils tirent bien ! ». Il raconte alors comment les choses se sont passées. Néanmoins, le médecin paraît n'être pas encore convaincu. Qui sait ce qu'il médite ?

Et pourquoi cette insinuation qui semble étrange, de même que l'insistance mise par les cavaliers, le matin, à certifier que ce sont les civils qui ont fait sauter le pont ? Pourquoi aussi, le lendemain dans la matinée, alors qu'ils brûlent sans raison deux immeubles à la descente de Coutisse, l'officier qui a ordonné l'incendie, dit : « Nous ne brûlons maintenant que deux maisons ; l'après-midi, nous brûlerons toute la ville ». La veille du sac d'Andenne, un officier conseille à une dame de ne pas aller à Andenne qui doit être, dit-il, détruite le lendemain. Dans les environs, des soldats et des officiers annoncent que le lendemain : « Andenne kapout ! ». Ces détails ne sont-ils pas suffisants pour prouver que déjà, dès la veille, le sort d'Andenne est réglé ?



Ce qui le prouve davantage encore, c'est que le 20, un motocycliste vient, à midi, près du capitaine Funck des Chasseurs de la Garde, qui se trouve à l'école Ste-Begge, chercher l'ordre écrit d'incendier le quartier de « Peu d'Eau ». Alors pourtant les « civilistes » n'ont pas encore tiré ! Ce n'est qu'à six heures du soir que les premiers coups de feu partent, et que les soldats affolés se sauvent et tiraillent de tous côtés en criant : « Franzose ! Franzose ! ».

Jusque là, aucun fait grave ne s'est encore passé. La ville est bondée de soldats appartenant surtout aux 28^e, 83^e et 113^e régiments. Ils boivent, ils mangent, ils réquisitionnent à tort et à travers, jusqu'au moment où, titubant, ivres, ils commencent à proférer des menaces. Les habitants atterrés ne leur refusent rien. Loin de se laisser aller à la moindre provocation, ils restent chez eux, se dissimulant le plus possible. Bientôt, on ne voit plus personne dans les rues, hormis la soldatesque qui chante, qui hurle, qui vocifère à tue-tête.

Soudain, des coups de fusil partent des hauteurs de



Tramaka-Seilles - Cité la misère.

Seille. On ne sait au juste sur qui ni pourquoi.

Une sorte de panique s'empare des soldats qui, à un coup de sifflet, mettent un genou à terre et commencent à tirailler sur un ennemi imaginaire. Ils sont là, des milliers, qui déchargent leurs armes en un fracas assourdissant. Il est six heures un quart et cette fusillade forcenée dure exactement une demi-heure. Une mitrailleuse même, placée dans une maison de la rue principale, lance des gerbes de balles dans toutes les directions, mais ce sont surtout les portes et les fenêtres des immeubles voisins qu'elle prend pour objectif.

Immédiatement, la rue Bertrand, la chaussée de Namur et le quartier de la gare flambent.

Les Allemands prétendront plus tard que ces incendies sont le fait du bombardement, mais il y a assez de témoins, Dieu merci ! pour affirmer que ce sont les soldats qui, volontairement, au moyen de torches, ont mis le feu aux maisons sinistrées.

Le silence s'étant rétabli après cette première alerte, on se risqua aux soupiraux des caves ou derrière les rideaux des fenêtres, pour regarder ce qui se passait dans la rue. C'est alors que plusieurs Andennais virent un certain nombre de soldats tués, que la troupe chargeait sur des camions automobiles qui les emportèrent.

Dans l'affollement du premier moment, ces milliers d'hommes avaient tiré l'un sur l'autre ; c'est ce qui explique, à ce moment-là, la présence de cadavres allemands dans les rues d'Andenne. Un peu plus tard, c'est une nouvelle pétarade qui éclate au milieu des cris, des coups de sifflet et des sonneries de clairon. Les portes sont criblées de balles, les fenêtres déchiquetées. Dans l'obscurité profonde où la ville est plongée, l'épouvante est à son comble.

Les habitants tapis dans leurs caves entendent leurs portes s'ouvrir. Des soldats sont là, au-dessus d'eux, qui tiraillent par les fenêtres ; d'autres se précipitent à leur tour, déchargent leurs armes et disparaissent en hurlant.

Ces scènes durent jusque tard dans la soirée. Vers minuit, c'est l'accalmie ; mais dès les premières heures du matin, une soldatesque ivre et en fureur envahit les habitations et, en vingt endroits à la fois, un épouvantable massacre commence.

Bientôt, on apprend les détails de cette nuit affreuse.

Au hameau de Hautebise, où la fusillade s'est poursuivie longtemps dans la soirée, tous les hommes ont été arrêtés et sont roués de coups. Un certain nombre d'habitants, parmi lesquels des femmes et des enfants, ont été rassem-

blés, ligotés. Les bandits ont alors tiré dans le tas, et outre les blessés, il est resté sur place dix-sept cadavres. Au milieu d'eux, un enfant de 8 mois ! Les prisonniers avaient ensuite été emmenés comme otages ; le lendemain, quelques-uns d'entre eux devaient accompagner les troupes et n'être relâchés que huit jours plus tard ; une quarantaine d'autres expédiés à la Chartreuse (Liège), après avoir enduré toutes les avanies et toutes les souffrances, n'en revenaient qu'après une dure captivité d'un mois.

Dans la ville même, il y eut, pendant la première partie de la nuit, une dizaine de victimes parmi la population civile.

C'est d'abord chez les époux Bertrand, qui croyant comme la plupart de leurs concitoyens, qu'une action s'était engagée entre les troupes belges et l'ennemi, s'étaient réfugiés dans leur cave avec leur fils de 18 ans, Nestor. Des voisins, les époux Braibant, étaient venus les y rejoindre. Au début de la fusillade, des soldats mangeaient chez eux ; on leur avait fait un accueil convenable, leur donnant tout ce qu'ils demandaient. Brusquement, ils quittent table, prennent leurs armes et s'en vont.

À 7 heures, ils rentrent, fouillent la maison, descendent à la cave et y trouvent les cinq personnes. L'un d'eux brandit son revolver et, malgré les supplications des deux femmes, fait feu à diverses reprises sur leurs maris et le jeune homme, les blessant mortellement. Deux heures plus tard, les deux hommes mouraient ; Nestor s'était enfui au jardin. On le retrouva à 10 heures, étendu, sans connaissance, le ventre ouvert d'un coup de baïonnette. Transporté à l'école Ste-Begge, il y reçut les soins assidus d'un médecin militaire du nom de Ulmann. Malgré ces soins, le malheureux jeune homme expira aux premières lueurs du jour.



Le lendemain, à 8 heures, on amène également aux Frères de la Charité un vieillard, Auguste Henin du hameau de Belgrade (Andenne). Insouciant, il travaillait dans son jardin lorsqu'un soldat lui envoya, à bout portant, une charge de plombs de chasse. À cette vue, le docteur Ulmann ne put contenir son indignation et, sans aucune retenue, il dit tout son dégoût de voir ses compatriotes faire ainsi la guerre.

Sa colère éclata, lorsqu'un peu après on reconduisit une femme portant au-dessus du sein gauche une affreuse blessure : c'était M^{me} Bertha Demeure, qui avait dû résister aux entreprises de quatre ignobles brutes. Le docteur court chercher le médecin-chef et deux officiers et les met en présence de la malheureuse, en stigmatisant, comme ils le méritent, les exploits de leurs soldats. Les officiers n'ont pas l'air satisfait des paroles du docteur Ulmann. Quant au médecin en chef, après s'être vanté de ses hauts-faits au Cameroun, il conclut, sans doute en guise de protestation contre le jugement de son subordonné : « Si moi maître à Andenne, plus une femme, plus un enfant. ».

La pauvre madame Demeure se guérit ainsi que le vieux Henin. Vu la gravité de son état, celui-ci avait pourtant été condamné par le docteur Ulmann.

Le 20, chez, les époux Walgraffe-Marchal, des atrocités sont également commises. Aux premiers coups de feu, ils s'étaient cachés dans leur cave. Des soldats arrivent, appellent les habitants. Le père Walgraffe sort et au moment où il franchit la porte, il tombe foudroyé sous les balles. Une auto chargée de bidons d'essence se trouve à proximité : les bandits en prennent quelques-uns et incendient la maison. Ceux qui se trouvent encore dans la cave — des femmes et des enfants —, s'enfuient, poursuivis par la mitraille qui, heureusement, ne fait pas de nouvelles victimes.





Andenne - Chaussée de Namur.

Plus tard, en fouillant les ruines encore fumantes, on retrouva la tête du malheureux Joseph Walgraffe.

Comme nous l'avons dit plus haut, la seconde partie de la nuit s'était passée dans un calme relatif. Vers quatre heures du matin, le lendemain 21, quelques cavaliers parcouraient les rues de la cité. De temps à autre, ils s'arrêtaient et l'un d'eux criait : « Habitants, sortez, la cavalerie française vient à votre secours. ».

Plusieurs se hasardèrent sur la rue et furent immédiatement massacrés.

À 5 heures, la soldatesque ivre pénétra de vive force dans les maisons, en défonçant portes et fenêtres. Les habitants furent brutalement jetés dehors et obligés de se rendre sur la Grand-Place.

Un coiffeur nommé Parysse est trouvé dans sa cave avec sa famille et un ami. On les somme de remonter; Parysse et son ami sont conduits au jardin et lâchement abattus; Parysse pourtant survécut à ses blessures.

Et combien de drames pareils!

Voici, à titre d'exemple, une des nombreuses dépositions faites devant la Commission d'enquête. Elle est de Madame veuve L. Roland-Demazy.

« Le jeudi 20 août, un officier supérieur allemand se fit servir des cigarettes chez nous. Il refusa de me payer, disant que j'exigeai beaucoup trop. Il ajoute : " Bientôt vous apprendrez à nous obéir, à nous servir. La population civile me rendra compte des huit chevaux que l'on m'a tués ce matin. »

» Toute cette journée se passa dans des appréhensions continuelles. Le va-et-vient de soldats, ivres et brutaux, l'agitation de leurs chefs confirmaient nos inquiétudes. Et malgré tout, qui aurait pu supposer ce que la nuit du 20 au 21 et la journée du vendredi nous réservaient?

» Le soir, peu après 6 heures, commença une terrible fusillade. Aussitôt, nous nous sommes réfugiés chez notre voisin, Monsieur Gramptine. Nous étions dans sa cave, lorsque M. J. Hamoir (pharmacien), notre voisin, escalada le mur. Le pharmacien nous dit que l'on brisait tout chez lui et qu'il était prudent de fuir plus loin. Avec nous, se trouvait alors un forain connaissant l'allemand. Il nous traduisait les ordres d'incendier et de tuer que vociféraient les officiers allemands à la rue. Nous nous réfugions alors chez Demazy, boulanger.

» Nous y passons la nuit. Vers 5 heures du matin, des soldats escaladent les murs. Nous ayant aperçus, quelques-uns

descendent et nous font sortir. Pendant que nous obtemperions à leurs ordres, ils tirent sur nous à bout portant.

» Mon infortuné mari tombe en me disant : « Je suis blessé. ». Je me jette à genoux, à ses côtés, lui tenant la tête. Combien de temps suis-je restée là, je l'ignore. Un soldat, nous croyant tués, fouille d'abord mon mari et lui prend son portefeuille. Il cherche ma poche et je fais alors un mouvement. Il reste tout interloqué. Peu après, il me donne l'ordre de partir. Je lui demande de me tuer. Une deuxième fois, il me prend par le bras et me déchire les habits. Une troisième fois, c'est à coups de crosse de fusil qu'il m'oblige à aller à la Place des Tilleuls. Ce même soldat a tué sous mes yeux MM. Hamoir, Marchal, Gramptine Georges et le forain cité plus haut.

» Lorsque, vers dix heures, le bourreau, commandant les exécutions, nous crie : « Les femmes rentreront chez elles pour enterrer leurs morts et nettoyer les rues », je rentre et entends mon infortuné mari supplier qu'on lui donne à boire. Je m'approche et vois alors qu'on lui a ouvert le ventre, probablement avec une baïonnette. Il a encore la force de me le dire. Blessé vers 5 heures du matin, il succombe après quatre heures d'affreuses souffrances.



Du magasin et du ménage, il ne restait rien. Mes pauvres enfants et moi, nous n'avions plus que nos yeux pour pleurer. Les scélérats avaient bien exécuté les ordres de leurs infâmes chefs. »

Les cas semblables sont légion. Le docteur Camus, bourgmestre, avait reçu un projectile à la cuisse. Perdant du sang en abondance, il s'était retiré dans sa cuisine pour s'y soigner. Des brutes surviennent et, à coups de baïonnette, achèvent le pauvre vieillard.

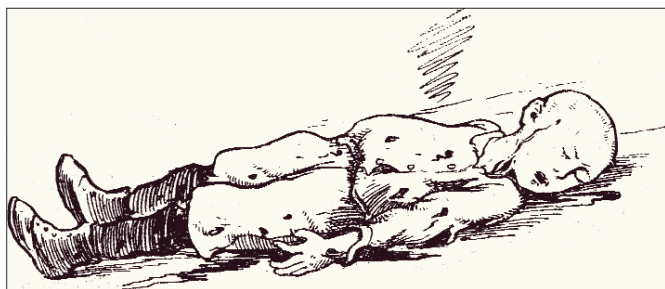
Le pharmacien, M. Guilitte, qui s'est réfugié dans sa cave, y est abattu à coups de hache, ainsi que son frère et son fils.

M. Gillet Lambert, industriel, 34 ans, et Dozin Emile, rentier, 26 ans, sont extraits de leur cave et tués sur place par un officier.

Un nonagénaire, M. Froidebise, est massacré chez lui. M. Heneffe, aide-pharmacien, tombe, frappé de balles, dans sa pharmacie. Un coiffeur, M. Vivier, périt également chez lui. Un vétérinaire, M. Karelle, est assassiné aussi à domicile. Et combien, combien d'autres !

Dans une prairie située près de l'usine Davin, des hommes sont poussés et exécutés au fur et à mesure de leur arrivée. Sur la route, vis-à-vis, des soldats, au nombre de 80 à peu près, sont là ; avec eux, deux officiers qui commandent le feu. Il est six heures du matin. Quatre soldats tiennent leur fusil en mains, deux autres sont armés de haches. Des malheureux sont amenés et, immédiatement, ils s'abattent sous les balles. Plusieurs sont tués à coups de hache ; d'autres qui ont survécu à la fusillade sont achevés de la même manière. L'une des victimes, qui a eu le poignet tranché d'un coup de hache, succombe sous la décharge d'un revolver. Quand les brutes s'en vont, dix-huit cadavres, horriblement mutilés, gisent dans la prairie.

Plus loin, c'est un écolier, le petit Damoiseaux Émile, âgé de 14 ans, qui, le corps criblé de balles, parvient à se traîner dans une maison, où il expire quelque temps après.



Combien périrent ainsi chez eux ou dans la rue, avant la fameuse réunion sur la Place des Tilleuls, il est difficile de le déterminer exactement. C'est vers cinq heures du matin, que les premiers habitants sont amenés sur la Place des Tilleuls. Il en arrive de tous les côtés par paquets de dix ou douze. Il y a des hommes, des femmes, des enfants, des infirmes même qu'on y apporte. Les maisons ont été fouillées de fond en comble et bien rares sont ceux qui, cachés dans leurs immeubles, ont pu échapper aux investigations des brutes.

Vers 10 heures, 850 hommes sont là. Vis-à-vis d'eux, les femmes et les enfants.

À mesure qu'ils arrivent, les hommes sont fouillés ; on va jusqu'à examiner leurs mains, leur figure, leurs habits. Ceux qui ont les mains souillées, noircies, sont indubitablement des francs-tireurs. On les met de côté, ils sont une soixantaine à peu près, quand l'horrible triage est terminé. Un malheureux négociant, M. Génicot Félicien, âgé de 54 ans, dont l'innocence est reconnue, puisqu'il se trouve avec les 700 autres qui ne sont pas condamnés à mort, a le malheur de sourire à son épouse qui se trouve dans le groupe des femmes. Mais encore était-ce bien un sourire qu'esquissait la figure de ce pauvre homme qui, un peu auparavant, avait vu massacrer sous ses yeux son fils de 15 ans ! Peu importe au brutal officier qui a remarqué le signe. Il empoigne le malheureux par le bras : « Vous riez des soldats, vous », hurle-t-il. En vain, M. Génicot proteste-t-il ;

on le pousse vers les condamnés au milieu desquels bientôt il sera exécuté.

Quand ces odieux simulacres de jugement sont terminés, le haineux capitaine Funck qui préside, choisit quatre victimes qu'il fait exécuter immédiatement pour l'exemple !... N'est-ce pas lui aussi qui d'abord a voulu faire mitrailler tous ces hommes, sans autre forme de procès ! « Cette nuit, hurlait-il sur la Place, les habitants d'Andenne ont tiré sur nos troupes. En punition, tous les hommes vont être fusillés. »

Les officiers s'étaient ensuite réunis et avaient sans doute discuté la « proposition Funck ». Le crime leur avait probablement paru trop monstrueux et on s'était arrêté à des solutions moins radicales.

C'est alors que le colonel Scheuneman s'adressant aux femmes leur dit, presque gouaillieur : « Les femmes maintenant doivent retourner chez elles, pour enterrer les morts et nettoyer les rues. » La plupart d'entre elles n'eurent garde de regagner leur maison. Plus d'une en effet devaient y subir d'odieuses violences. Les malheureuses qui furent l'objet de ces ignobles agissements, se taisent, on le comprend : mais il n'en reste pas moins vrai que des faits de ce genre se sont reproduits hélas, en plus d'un endroit. On cite même le cas d'une pauvre femme d'un hameau d'Andenne, qui subit plusieurs fois de suite, en présence de son mari ligotté, d'inqualifiables outrages.

On peut dire sans aucune exagération que du 18 au 23 août, les brutes de Scheuneman et Funck épuisèrent à Andenne toutes les ressources de leurs instincts pervers.

Après que les fauves eurent poussé hors de la place des Tilleuls les femmes et les enfants, le groupe des condamnés à mort, divisé en petits paquets d'une dizaine d'hommes, fut conduit sous une pluie de coups vers la Meuse. Là les malheureux se virent obligés de creuser la tombe qui allait les recevoir. Puis, l'horrible fusillade commença. Presqu'à bout portant, les bandits déchargèrent leurs armes, et les victimes, dont la plupart avaient été tuées sur le coup, s'affalèrent.

Cependant, les 800 survivants, retenus comme otages, avaient été dirigés eux aussi vers la Meuse. On les entassa dans trois petites maisons, vis-à-vis de ce qui restait du pont qui n'avait pas sauté. Derrière eux, c'était l'abîme ; devant eux, plusieurs mitrailleuses, prêtes à faire feu à la première alerte. Durant cette journée, les pauvres gens ne reçurent pas la moindre nourriture ; le lendemain, ils purent être ravitaillés par leurs familles.

Nous avons omis de dire que sur la place des Tilleuls, avant le départ pour la Meuse, les officiers avaient procédé



Andenne - Pont de Sclaigneaux.



Andenne-Scilles - Rue de la Gare

à la nomination d'un nouveau Conseil communal. Le bourgmestre, docteur Camus et un échevin, l'industriel Davin, avaient été tués déjà, celui-ci avec quatre des siens, dans la prairie contiguë à son usine, et où treize autres victimes étaient également tombées. Sous prétexte que le Conseil communal n'avait pas été à la hauteur de sa tâche, le commandant teuton le destitua de ses fonctions.

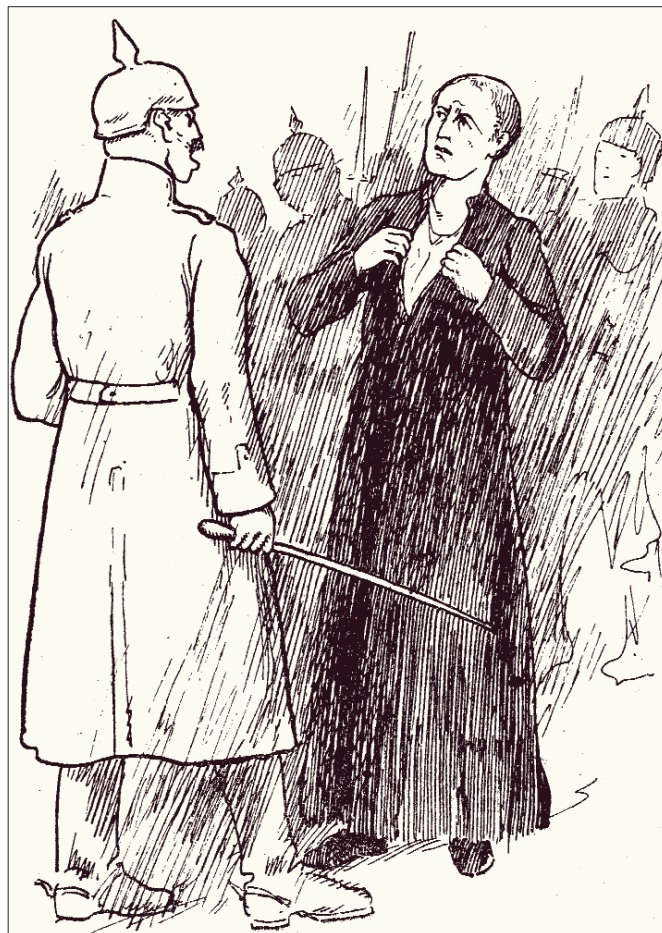
Quatre hommes furent retirés, séance tenante, du troupeau des condamnés et chargés d'administrer la ville, sous la haute direction des bandits. M. de Jaer, greffier près du tribunal de la ville, fut nommé bourgmestre; le docteur Ledoyen, bourgmestre-adjoint; MM. Lahaye et Maurique, respectivement vétérinaire et candidat notaire, conseillers.

Ils s'occupèrent immédiatement de régler le sort de leurs malheureux concitoyens et, sous prétexte que l'on avait besoin de bras pour remettre un peu d'ordre dans la ville, purent enfin, après deux jours, obtenir la libération du plus grand nombre. Les uns furent effectivement occupés au débaïement des rues; d'autres furent obligés de désobstruer le tunnel du chemin du fer. Vingt notables furent pourtant retenus comme otages pendant une huitaine de jours.

Revenons-en un instant encore à la scène de la place des Tilleuls. L'Abbé Carriaux, doyen d'Andenne, accusé par l'ennemi d'avoir fomenté la révolte, avait été saisi, lui aussi, et amené à la place des Tilleuls, où il arriva le dernier. Un vieux prêtre retraité, l'abbé Wafflard, âgé de 73 ans, se trouvait déjà là. Le doyen prit la parole et protesta hautement contre les agissements de l'envahisseur. «S'il vous faut une victime, tuez-moi, dit-il, mais laissez là ces pauvres gens; je vous jure que pas un d'eux n'a tiré». Le brave abbé Wafflard ne s'en laissa pas imposer, lui non plus, par la morgue des officiers. «Vous autres! disait-il, mais vous n'êtes pas des chrétiens!» Et un instant plus tard, ouvrant sa soutane et présentant sa poitrine: «Allez donc, criait-il, s'il vous faut une victime, tirez là!».

Sans se soucier des bourreaux, les deux prêtres s'en vont de groupe en groupe, distribuant des paroles d'encouragement, donnant l'absolution à ceux qui la réclament. Ils accompagnent les malheureux qu'on emmène vers la Meuse, et comme, à un moment donné, les officiels, décontenancés devant la crâne attitude des deux prêtres, veulent les libérer, ceux-ci refusent et ne prétendent quitter leurs ouailles, que lorsque la liberté leur sera rendue.

Ce ne fut que le 23, que le martyre de la ville prit fin:



il avait duré quatre jours. Comme le constate un des témoins de ces journées atroces: «il n'est pas une seule famille d'Andenne qui n'ait son histoire, son drame à conter.»

Ces inoubliables événements avaient coûté la vie à 217 habitants d'Andenne, parmi lesquels quatre femmes, plusieurs vieillards, plusieurs enfants, dont un de 8 mois.

Quand le grand drame fut consommé, les rues de la ville offraient l'aspect le plus lamentable. Partout sur les trottoirs des flaques de sang coagulé et des cadavres.

Aux Quatre-Coins, c'est le corps du pauvre docteur Camus qu'on a enlevé de sa maison et déposé là, la face contre terre. Plus loin, au mur de la papeterie Godin, une quarantaine de cadavres horriblement défigurés. Et c'est comme cela en vingt autres endroits. Dans les maisons, aux portes et aux fenêtres défoncées, des soldats chantent, hurlent, boivent, s'empiffrent. Ici on entend un piano, plus loin la voix nasillarde d'un gramophone. Partout c'est l'orgie, le pillage, la dévastation.

Les immeubles sont vidés de tout ce qu'ils contiennent, la soldatesque s'approprie ce qui est à sa convenance; quant aux meubles de prix, aux objets de luxe, ils sont mis à part pour prendre, bientôt après, la direction de l'Allemagne. Mais ce qui met le comble au cynisme des Barbares, c'est la campagne de calomnies qu'ils ont entreprise au lendemain de leurs crimes, pour faire endosser à la population, la responsabilité de ce qui est arrivé. Ils s'évertuent à accréditer dans le monde entier la légende des francs-tireurs d'Andenne. Aussi, dès le 22, peut-on lire sur les murs ensanglantés de la ville, le libellé suivant, reproduit dans son style original:

Proclamation

Le 20 Août de cette année, on a tiré de nombreuses maisons de la ville d'Andenne, on a jeté aussi des bombes. Il est sûr que la première attaque de feu eut lieu selon un certain plan, tout en même temps dans plusieurs rues ; dans la rue capitale, rue de l'Hôtel de Ville, à la place des Tilleuls et plusieurs autres rues. Un nombre de personnes militaires sont tués ou blessés et matériel de guerre est endommagé, on a tiré de nouveau de beaucoup de maisons plusieurs heures et encore le 21 Août, l'après-midi à deux heures, un sous-officier fut tué par un coup d'une des maisons de la rue de l'hôtel de ville.

— (Si le fameux Schultze avait fait autopsier le cadavre de son sous-officier, il aurait pu voir que celui-ci avait été tué par une balle allemande. Une petite enquête supplémentaire lui aurait appris que le coup était parti accidentellement du fusil d'un soldat-cambrioleur ! Mais continuons.) —

Les habitants coupables qu'on a trouvé jusqu'à maintenant sont fouillés par le conseil de guerre, sans qu'il fût possible de trouver les personnes qui ont arrangé le complot. On appelle cependant à l'honneur de la ville d'Andenne, laquelle est considérée dans les yeux du monde entier civilisé comme un nid de meurtriers et de bandits.

Peut-être est-il possible de rétablir l'honneur de cette ville ; c'est pourquoi on invite les habitants dans leur propre intérêt de communiquer à l'autorité militaire tout cela qui peut servir de progrès de révéler le complot et ses auteurs. Celui qui livre des preuves capables, reçoit selon leur valeur une prime de 500 - 1.000 francs.

Le commandant de ville, Schultze.

Andenne, le 22 Août de 1914.

Le même jour, von Bülow faisait également placarder à Liège une proclamation dont voici un extrait :

Les habitants de la ville d'Andenne, après avoir protesté de leurs intentions pacifiques, ont fait une surprise traître sur nos troupes.

C'est avec mon consentement que le général en chef a fait brûler toute la localité et que cent personnes environ ont été fusillées.

Je porte ce fait à la connaissance de la ville de Liège, pour que les Liégeois se représentent le sort dont ils seront menacés s'ils prenaient pareille attitude.

Le général commandant en chef, von Bülow.

C'est là le début de la légende dont la presse allemande s'empara et qu'elle entoura au gré de son imagination, des circonstances les plus abracadabrantes.

Pour elle, comme bientôt pour tous les Allemands, Andenne est un nid de francs-tireurs. Le 20, quand les Allemands paraissent et s'apprêtent à franchir la Meuse, le curé se met à parcourir les rues de la ville, une clochette à la main. Il l'agite frénétiquement. C'est le signal convenu. Aussitôt, les francs-tireurs s'arment et reçoivent les troupes à coups de fusil. Immédiatement celles-ci ripostent, une batterie entre en action et démolit la ville tout entière !!!

Un autre journal donne une version différente : Les troupes allemandes étaient à Andenne depuis un jour, lorsqu'un jeune vaurien s'élance, un revolver à la main, sur un officier qui fait dévier le coup et qui tue son agresseur. C'est alors une fusillade générale.

Pour un autre, les habitants d'Andenne ont massacré presque en entier un bataillon de chasseurs !...

Une maison allemande a même eu l'audace d'éditer des cartes-vue représentant les soit-disant ruines d'Andenne avec une légende expliquant que la ville a été détruite à cause des crimes commis par les francs-tireurs sur les troupes allemandes. La mauvaise gravure ne représente ni de près, ni de loin quelque chose qui puisse ressembler à n'importe quel quartier d'Andenne.

Ce qui est plus grave, c'est que le gouvernement de Berlin n'hésite pas à reprendre pour son propre compte dans son Livre Blanc, paru en 1915, les accusations portées contre la population d'Andenne. Lui aussi prétend que le curé d'Andenne a donné avec sa clochette le signal du combat, et qu'à ce signal les francs-tireurs ont fait feu de toutes parts, les uns armés de fusils, d'autres actionnant des mitrailleuses, d'autres au moyen de grenades et de bombes à main. Des femmes même prirent part à la lutte en déversant des étages des baquets d'eau bouillante sur les troupes qui passaient.

La réponse de M^{gr} Heylen au Livre Blanc réfute une à une toutes ces billevesées et démontre, par les enquêtes mêmes qui furent faites à Andenne par les officiers allemands, en août 1914 et en janvier 1915, que rien ne tient debout dans cette fameuse légende inventée de toutes pièces par les Teutons, pour les besoins de leur cause.

Ce qui tient debout, ce qui est avéré, démontré, prouvé par mille témoignages, ce sont les faits suivants que le courageux Evêque de Nanur ose reprocher, à la face de l'univers, aux bandes germaniques, et que le gouvernement allemand n'a pu démentir.

1) L'enlèvement des hommes de « la levée », le 18 août, pour protéger les troupes allemandes contre les attaques des soldats belges, dans une reconnaissance au bois de Stud.

2) Les longs et mauvais traitements infligés au groupe de paisibles habitants de PEU D'EAU et HAUTEBISE, qui a été dirigé sur Landenne, Amay et la Chartreuse.

3) La tuerie des civils de Hautebise, le jeudi soir : à l'entrée de la ville, des soldats, emportés par la colère, se sont rués sur eux, les tuant à la baïonnette. Une quinzaine de personnes, dont des femmes et des enfants, furent massacrées sur le coup ; d'autres, blessées, furent brutalement achevées au cours de la nuit.

4) Les nombreux et inutiles incendies, non par l'artillerie, comme il est dit, mais à la main, accompagnés du pillage de toute la ville.

5) L'exécution d'un nombre encore inconnu d'inno-



Andenne - Les restes du Vieux-Pont.



Andenne - Place de la Gare.

cents, qui dépasse peut-être les deux cents (exactement 217, comme nous l'avons dit plus haut) et dont pas un seul n'avait tiré, et n'avait même posé contre les troupes le moindre acte de mauvais gré.

Ce qui aggrave singulièrement la culpabilité de ceux qui ont ordonné le sac d'Andenne, c'est la préméditation. Comme nous l'avons signalé précédemment, dès le 20 à midi, le plan de la destruction d'Andenne était arrêté déjà, puisqu'un motocycliste se présente à l'École Sainte-Begge pour y prendre l'ordre d'incendier et que cet ordre lui est remis par le capitaine Funck.

Alors que l'incendie battait son plein et que les maisons de la rue Bertrand brûlaient, un officier reçoit l'ordre d'arrêter l'incendie. Il reste perplexe, puis s'écrie, agacé, devant plusieurs personnes: « Ces imbéciles de soldats, on leur commande de mettre le feu d'un côté; ils vont l'allumer de l'autre! ». Tout est donc calculé d'avance et les incendies ne sont pas, connue l'ont affirmé plus tard les Allemands, le fait du bombardement.

De l'autre côté de la Meuse, Seilles, qui est comme le prolongement d'Andenne, eut également beaucoup à souffrir au cours de ces inoubliables journées: une quarantaine de fusillés et cent cinquante-deux maisons détruites par les flammes. Nous y reviendrons en écrivant l'histoire de la province de Liège dont Seilles fait partie.

À HAUT-BOIS (Gesves).

Cette localité se trouve à dix kilomètres au sud-ouest d'Andenne.

Le 19 août, le 82^e d'infanterie allemande fit son entrée dans le village. Le commandant remet à l'abbé Thomas,



Seilles - Rivage la Meuse.

curé de la paroisse, l'ordre écrit d'avoir à livrer toutes les armes et l'obligation de fournir sept otages pour la nuit. Défense est faite sous peine de châtiement d'avoir chez soi des journaux belges et français. Le curé est sommé de parcourir les rues de la paroisse, accompagné de trois soldats, baïonnette au canon et de clamer à haute voix les volontés du chef teuton. Chacun s'empresse d'apporter au presbytère ce qu'il possède en fait d'armes. Celles-ci sont déposées dans une dépendance du presbytère. Au lieu de les enlever en partant, ou de les détruire immédiatement, les Allemands les laissent là et s'en vont le lendemain matin. Avant de quitter le curé, le commandant lui conseille de hisser sur l'église et les habitations le drapeau blanc.

« C'est une mesure de prudence, ajoute-t-il, car nous ne sommes pas toujours sûrs de nos hommes, et il est bon qu'en arrivant ici, ils sachent qu'ils n'ont rien à craindre. »

Le conseil est suivi. Les drapeaux sont à peine placés que les Autrichiens avec 35 gros canons entrent à Haut-Bois. Le premier coup de canon est tiré le 20, à 11 heures du matin. Un officier aborde le curé et lui dit, goguenard: « Demain, Monsieur, nous serons à Namur! ».

Durant le bombardement, l'abbé Thomas s'était réfugié à sa cave, mais, comme à un moment donné, des troupes passaient, il remonta pour se rendre compte.

Immédiatement appréhendé, on le conduit dans une ferme voisine où bientôt 34 de ses paroissiens viennent le retrouver. C'est alors la reproduction de l'inepte accusation, cent fois entendue déjà: « Vous avez tiré, dit un officier, et si on ne trouve pas le coupable, vous serez tous fusillés. » Le curé prend la parole:

« Monsieur, on n'a pas tiré, puisque toutes les armes sont chez moi. Si c'est une victime que vous cherchez, prenez-moi: ces hommes sont tous innocents. »



« Ah ! vous avez des armes ! » rugit l'officier. « C'est bon, je vais faire mon rapport au colonel. »

« Ces armes ont été déposées là sur ordre du commandant du 82^e, qui est parti ce matin, réplique le curé, et personne n'y a touché. »

Le curé est amené près du colonel et ensemble ils vont voir le dépôt d'armes : quelques vieux fusils de chasse. Puis le prêtre est reconduit près des autres prisonniers. Le soir, on leur lie les mains ; on les attache deux à deux et on les fait paraître devant le Conseil de guerre. Le général qui préside renouvelle l'accusation portée le matin et ajoute qu'un soldat a été tué. « Mais, repartit le curé, vos soldats tiraillent sans cesse, tantôt sur des animaux, tantôt sur les pigeons du village. Ils mettent même parfois en joue les femmes et les enfants. »

« Zo ! répond le général. Eh bien ! vous serez fusillés !!! »

Les prisonniers sont poussés dehors et emmenés ils ne savent où. Ils passent par Ohey, Nalomont, Sainte-Begge et arrivent à Froidebise (hameau de Coutisse). Là on stoppe au milieu d'un champ de betteraves et on y passe la nuit après un simulacre d'exécution.

Le lendemain, on les ramène à Sainte-Begge et on les enferme dans une remise.

Le dimanche matin, 23, on les conduit sous bonne escorte à Haillot. De là, on gagne Perwez, le château de Fléron et Huy-Nord. Sur la place de Huy, tandis que les prisonniers sont au repos, un soldat passe et assène un coup sur la nuque, à un des malheureux, Émile Anslot, un si terrible coup de crosse que le sang gicle. On pousse alors les criminels (!) dans un wagon à bestiaux et on les dirige sur Liège. Le 24, à leur arrivée, ils sont liés, quatre par quatre, et deux heures durant, promenés par les rues de la ville. Ils arrivent enfin au palais de justice. Là, multitudes de menaces, de crachats, d'injures, de coups de pied, de poing, de crosse, puis on les expédie au fort de la Chartreuse. On les y entasse dans une écurie où ils restent deux heures.

On leur apporta alors une chaudière de soupe, mais on oublie le couvert ! Les pauvres diables avisent des boîtes de conserve qui gisent, vides, le long des murs et ils peuvent ainsi se rassasier de l'infect potage qui leur semble presque passable, tant ils ont faim et soif. Le curé est alors, au moyen d'une chaîne, séparé de ses hommes avec défense formelle de leur parler sous peine d'être mis à mort. La paille qui se trouve sous lui, lui est enlevée : il serait sans doute trop à l'aise pour dormir !

Alors les mauvais traitements recommencent : les coups pleuvent avec les menaces et les immondes crachats. En hurlant, quelques soldats entourent le prêtre qui a enlevé ses chaussures. On le bouscule, on le frappe, on lui passe sur les pieds, on l'assomme à demi.

Le lendemain, un officier paraît, menace le prêtre du poing et déverse sur lui son vocabulaire de grossièretés où l'inévitable « Schwein » revient plusieurs fois. Comme le curé demeurerait impassible, le fauve rugit, disparaît pour revenir bientôt flanqué de deux soldats, dont l'un est armé d'un bâton, l'autre d'un licol. À coups redoublés, ils frappent le prêtre jusqu'au moment où leurs bras lassés retombent.

Le 26, arrive enfin pour le prêtre un ordre de mise en liberté. Il réclame également l'élargissement de ses paroissiens, mais on le pousse à la porte. Le malheureux eut bien



de la peine à rentrer chez lui, tant les coups et les privations l'avaient affaibli. Les prisonniers ne furent relâchés que plus tard : huit d'entre eux rentrèrent le 14 septembre, douze le 18 et les seize derniers le 21. Un vieillard de soixante ans manquait à l'appel. On se demandait avec anxiété ce qu'il était advenu de lui quand, le 28 octobre, il revint au village. Quand le 19 août, il s'était vu capturer, il avait perdu la raison et une des brutes, en le frappant, lui avait brisé un bras. À son arrivée à Liège, où ses compagnons d'infortune avaient dû le transporter, on l'avait placé dans un hôpital.

Quand les captifs rentrèrent à Haut-Bois, ils n'y trouvèrent guère que des ruines ; l'incendie avait dévoré sept-à-deux maisons.

Un habitant, Léon Goffin, a été tué par les bandits, tandis qu'il essayait de s'enfuir pour se soustraire aux mauvais traitements ; il y eut également deux blessés.

À FAULX-LES-TOMBES.

Cette localité se trouve, de même que Ohey, à proximité de Haut-Bois. Les Boches y incendient, après pillage méthodique, le château de M. Bodson.

Un jeune homme du village, Gustave Verlaine, est pris, le 23 août, maltraité et enfin pendu au moyen d'un fil de fer à un arbre de la route, pendant que son père doit marcher devant la troupe qui attaque le fort de Maizeret. Le malheureux, relâché seulement 8 jours après, n'apprit l'horrible nouvelle qu'en rentrant.

Faulx-les-Tombes a surtout souffert deux ans plus tard.

Le 23 novembre 1916, 141 hommes, presque 10% de la population, étaient déportés en Allemagne. Une pauvre femme, Rosalie Materne, nous raconte en pleurant que neuf de ses parents ont été pris et que la plupart sont revenus dans un état vraiment pitoyable. Deux des déportés ont perdu la vie là-bas, dans la terre d'exil ; quatre autres sont morts peu de temps après leur retour.

À OHEY.

À Ohey, pillage et incendie de trois habitations.



À ÉVREHAILLES

Sur la voie ferrée de Ciney à Yvoir, aux environs de Spontin, dont nous avons conté la lamentable histoire, se trouvent trois localités qui ont eu aussi leurs atrocités. Nous voulons parler de Évrehailles, Yvoir et Dorinne.

Évrehailles compte une population de quelques centaines d'habitants, dont la plupart sont agriculteurs. Le village se trouve sur la rive droite de la Meuse, à cinq kilomètres à l'est d'Yvoir.

Nous empruntons au carnet d'un habitant les quelques notes qui vont suivre.

Samedi 15 août. — Le canon tonne terriblement, faisant tout trembler. L'ennemi tente la traversée de la Meuse... Le soir vient, le silence se rétablit et nous apprenons avec joie et fierté que nos braves alliés ont battu l'Allemagne!

16 août. — Une douzaine de uhlans à mine patibulaire traversent le village, un peu avant la grand-messe. Ils descendent sur Yvoir. Les Français les reçoivent à coups de fusil et en abattent trois. Les autres s'enfuient. Dans l'après-midi, une patrouille française capture un «isolé» qui, dirait-on, ne demande pas mieux.

17 août. — Une panique folle s'empare de la population. Sans crier gare, les obus allemands arrivent en sifflant et s'abattent dans la localité avec un vacarme assourdissant. Un, deux, trois... dix. On ne les compte plus. C'est le bombardement d'Évrehailles! Il n'est pas tombé moins de cent projectiles. Tout se borne heureusement à des dégâts matériels. Il n'y a qu'un habitant, Joseph Arnold, qui ait été blessé.

À deux heures, trois uhlans arrivent pour se rendre compte et pour annoncer que si le village a été bombardé, c'est comme représailles, pour punir les civils qui ont tué un soldat allemand entre Évrehailles et Purnode. Effectivement, un des leurs est tombé, mais sous les balles des chasseurs français. Ils doivent pourtant bien le savoir!

— On se raconte sous cape une bien bonne histoire dont le héros est un tout jeune homme de la localité, Jules Kinif, âgé d'une quinzaine d'années. Un groupe de uhlans venait d'arriver dans le village. Le chef aborde quelques hommes qui se tenaient sur la route et réclame un guide pour le conduire, lui et les siens vers Crupet, qui se trouve au nord-est d'Évrehailles. Tandis que tous se refusaient, le jeune Kinit arrive en vélo.

«Voilà votre affaire», dit-on, au chef. Par manière d'acquiescement, le gamin commence par refuser lui aussi.

L'officier se fâche et l'oblige à marcher.

«C'est à Crupet qu'il faut vous conduire?» demande le jeune homme d'un air qui semble résigné.

«Ja, à Croupette.»

Kinif enfourche sa machine et au lieu de prendre la direction de Crupet, il pique droit à l'est, sur Yvoir, là où il sait que des Français sont embusqués. Les cavaliers trottent à la suite du gamin, quand soudain près d'Yvoir une pétarade bien nourrie jette l'épouvante parmi les uhlans. Au premier coup de feu, le gamin saute en bas de son vélo et se jette dans un fossé.

Les Allemands hurlent, veulent fuir, mais il est trop tard. Quatre ou cinq d'entre eux ont déjà mordu la poussière,

les autres lèvent les bras, se rendent. Un seul, emporté par le galop vertigineux de sa monture a pu s'échapper.

Le cheval bondit dans la direction d'une carrière, un trou béant dont la profondeur atteint trente mètres. À quelque distance, le cavalier aperçoit le précipice. Droit sur ses étriers, il s'efforce d'arrêter le cheval emballé. Quelques secondes plus tard, bête et cavalier disparaissent dans l'abîme où l'on ne retrouva plus d'eux que des débris informes.



Le jeune Kinif se releva alors et courant vers les Français, d'une voix vibrante, il cria: «Vive la France». Les Français, après avoir entendu son récit, le félicitèrent hautement du bon tour joué aux Boches. Quant à ceux-ci, ou plutôt à ce qui en restait, ils commençaient seulement à comprendre. Les éclairs de colère qui passaient dans leurs yeux, laissaient assez supposer leurs sentiments pour le guide qui les avait si bien pilotés.

Mardi 18. — Il est 11 heures, quand de nouveau quelques uhlans se présentent. Ils ont pour mission de s'emparer du bourgmestre et de l'abbé Louyest, curé de la paroisse. Le bourgmestre est absent. Le curé est appréhendé chez lui. Les Boches prétendent l'avoir vu faire, du haut du clocher, des signaux aux Français. On l'emmène sur la place et on va le fusiller au moment où quelques Français paraissent et déchargent leurs fusils dans le groupe.

Les valeureux Teutons s'empressent de filer, sans plus s'occuper de leur prisonnier; celui-ci profite de la panique pour se réfugier au cimetière. Il avise là un coin où croissent librement les orties. Il s'y jette à plat ventre et, durant

plusieurs heures, reste en contact avec des milliers de dards qui le piquent, lui brûlent la figure et les mains. N'entendant plus rien, le prêtre se relève avec précaution, entre dans une remise voisine, enlève sa soutane qu'il cache sous un tas de charbon, revêt un costume de paysan et disparaît dans la direction de Narnur.

Vers midi, les «gris» arrivent nombreux. Ils échangent quelques obus avec l'artillerie française postée à Haut-le-Wastia sur la rive gauche de la Meuse. Ils se retirent bientôt pour se retrancher à Spontin, Sovet et Dorinne.

Mercredi 19. — Tout est calme; une patrouille de uh-lans passe, sans s'arrêter.

Jeudi 20. — Escarmouche entre patrouilles ennemies. Deux uh-lans mordent la poussière, Les habitants les inhumement dans leur cimetière.

Vendredi 21. — L'atmosphère est surchargée d'électricité. On se sent nerveux, inquiet; un secret pressentiment nous avertit que le danger est proche, que des malheurs nous guettent. Rien pourtant à l'horizon. C'est le calme le plus absolu. Mais n'est-ce pas là précisément la cause de ce malaise qui nous étreint?

Dans l'après-midi, quelques-uns de ces uh-lans, qui reparaissent toujours, sont signalés au hameau de Bauche. Une balle française en étend un raide mort. Un peu plus tard, c'est un nouveau bombardement de la localité; un projectile met le feu à la ferme du château.

Bientôt après, c'est l'envahissement. Les troupes arrivent de tout côté. Dans le quartier de la gare, il y a des multitudes de soldats. Sur l'ordre des chefs, les habitants sont empoignés, ligotés et emmenés à la ferme de Harnon. Les femmes et les enfants sont libérés le lendemain. Quant aux hommes, on les lie les uns aux autres, on les malmène, on les frappe. On les joint à un groupe de prisonniers de Spontin, et sans la moindre nourriture jusqu'au 24 à midi, on les traîne dans les villages des alentours, à Durnal, Natoye, Sovet, Spontin, Dorinne.

Samedi 22. — C'est le pillage, le vol, le sac, l'incendie. Dès quatre heures du matin, les opérations commencent. Les habitants terrorisés sont brutalement expulsés de chez eux. Les portes, les fenêtres, les meubles sont mis en pièces. La boucherie Finet est en flammes. 21 autres maisons subissent le même sort.

Les hommes d'Évrehailles-centre sont emmenés à l'église d'Yvoir. Après leur avoir fait subir d'odieux traitements, on les force à vider leurs poches.

Dimanche 23. — Le canon gronde. Nous sommes toujours occupés. On ne sait ce que l'on va devenir. — Les bandits font sauter à la dynamite le coffre-fort de l'église. Puis ils mettent le feu à l'église, qu'ils ont précédemment bombardée. Le soir, il n'en reste plus que des pans noircis.

Lundi 24. — Les troupes nous quittent. Quel soulagement! Mais avant de partir, ils incendient encore deux immeubles au hameau de Bauche, près de la gare. — Nous apprenons le soir que des exécutions ont eu lieu à Dorinne et que parmi les fusillés se trouvent deux hommes d'Évrehailles: Édouard Réveillon et Eugène Warnon. Celui-ci est père de cinq enfants. Oh! les bandits, les canailles, les assassins!

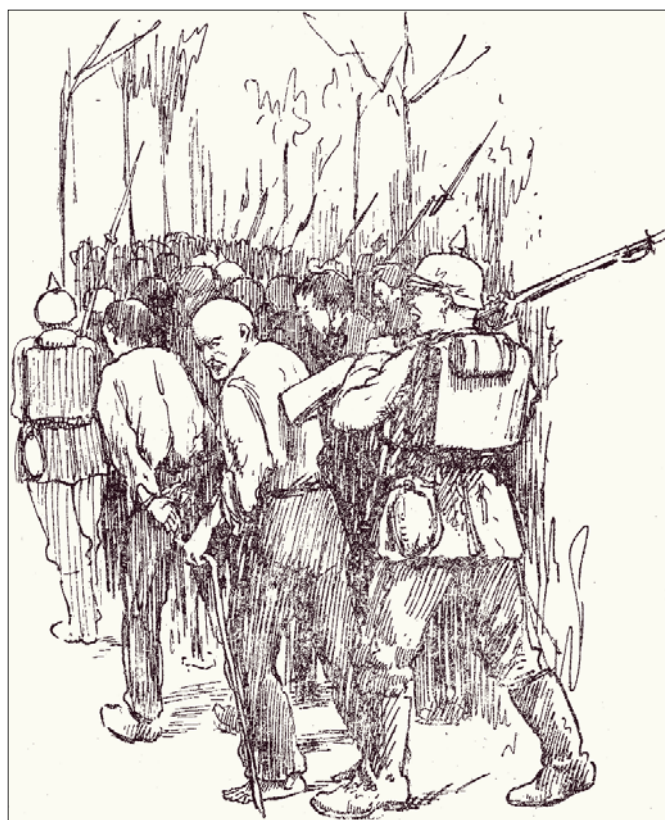
À DORINNE.

Dorinne se trouve à dix kilomètres à l'est d'Yvoir.

15 août. — Une patrouille française en auto fait le coup de feu sur une troupe de uh-lans et en abat un.

5 heures 1/2. — 200 uh-lans traversent la localité et annoncent aux habitants qu'ils viennent de prendre le fort de Dinant!... Nous apprenons bientôt qu'ils n'ont rien pris du tout, mais qu'il leur a été administré une correction dont ils n'ont eu garde de se vanter.

23 août. — Il est à peine cinq heures du matin; nous entendons une vive fusillade. Bientôt des soldats paraissent. Il en passe des multitudes. Les habitants restent terrés chez eux. Dans la matinée, les hommes de Spontin arrivent, fortement encadrés par des fantassins qui leur infligent les traitements les plus inhumains. La plupart de ces malheureux ne sont qu'à moitié vêtus. Pauvres gens, quel désespoir dans leurs yeux! Si du moins on pouvait les approcher, les restaurer, les reconforter!...



24 août, midi. — Le château de M. Thibaut, président du tribunal de 1^{re} instance à Namur, est incendié par les vandales. Un peu plus tard, c'est le tour du presbytère. Le village est bondé de troupes. Avant d'incendier les deux immeubles, les voleurs y ont prélevé tout ce qui y était à leur convenance.

Après le pillage, c'est l'orgie, une orgie sans nom. Tandis que le château brûle, les soudards envahissent toutes les pièces; l'un d'eux se met au piano, tandis que les autres, de leurs bottes ferrées, martèlent le parquet du vaste salon en hurlant leurs chants gutturaux.

Deux soldats sortent du presbytère où ils ont trouvé un chapeau du curé. Le chapeau est lacéré, puis coupé en deux. L'un des bougres se coiffe de la calotte, l'autre des bords qui lui font comme une auréole. Ils rencontrent une femme, l'arrêtent, lui font force révérences, se décoiffent, se recoiffent des débris du chapeau et s'en vont, sous l'œil

amusé des officiers. L'un de ceux-ci, interrogé par un habitant où il est hébergé, répond que l'incendie du château est dû à une imprudence!...

Comme il s'aperçoit que son explication est accueillie avec scepticisme, il avoue que le feu a été mis au château, parce que le châtelain a tiré sur les troupes.

«Mais le châtelain est à Namur», lui réplique-t-on.

«Alors, c'est son fils», dit l'officier.

«Il n'a pas de fils, mais seulement un gendre qui est M. Eugène de Thysebart »...

«Ya, ya! C'est lui!» interrompt l'officier.

«C'est impossible, lui est-il répondu, M. de Thysebart s'est engagé, et il est avec l'armée belge. »

L'officier n'insiste pas et s'en va.

Dans l'après-midi, les troupes continuent leur marche sur Dinant, mais à peine ont-elles disparu que d'autres arrivent. Ce sont des hussards, sous les ordres du capitaine Burman. À peine installé, celui-ci fait appeler les notables de l'endroit et leur annonce qu'il va incendier la localité entière, si une somme de soixante mille francs ne lui est pas payée immédiatement. «Et si, ajoute-t-il, un seul coup de fusil est encore tiré, tous les hommes seront exécutés.»

L'abbé Quinot, prêtre retraité, habitant Dorinne, versa 33.000 francs; le bourgmestre compléta, presque à lui seul, la somme requise.

Pour les récompenser, le capitaine leur signifia qu'ils avaient, avec dix autres, à le rejoindre comme otages pour la nuit.

Quant au curé de la paroisse, l'abbé Servais, presque septuagénaire, il avait été enlevé et conduit à Lisogne, puis au château de Weillen. De là sur Dinant et Marche, d'où il ne revint que longtemps après. Il nous a conté sa lamentable odyssée.

D'abord, on lui avait passé une corde au cou et on l'avait attaché à un canon. Les chevaux qui le tiraient, s'étaient mis à courir, et le vieux prêtre avait dû suivre sous peine d'être étranglé. Il ne comprenait pas comment il avait pu résister à cette épreuve. Au château de Weillen, les coquins avaient voulu le pendre à la branche d'un arbre, mais sur les vives protestations de la châtelaine, le projet avait été abandonné.

Le prêtre avait été jugé, à sa demande. Son innocence avait été reconnue, mais néanmoins il avait été retenu comme prisonnier. Dans la nuit du 24 au 25, on l'avait obligé à passer la Meuse, seul, sur une barquette. À Dinant, on l'avait chargé sur une charrette, au milieu de porcs égorgés, et il avait été l'objet de nouvelles brutalités. Durant le trajet de Domine à Lisogne, on lui avait lié les mains derrière le dos et les liens étaient tellement serrés, que longtemps le vieux prêtre en garda la trace aux poignets. Outre les coups de pied et les coups de crosse, il reçut même à la figure, au-dessus de l'œil, un coup de lance qui faillit l'éborgner.

Ces hauts faits sont l'œuvre des 102^e, 103^e et 104^e régiments d'infanterie saxonne.

Ce qu'il y a peut-être de plus extraordinaire dans la navrante histoire du vieil abbé Servais, ce sont les chefs d'accusation relevés contre lui par ses bourreaux. On pensera sans doute qu'on lui a reproché d'avoir fait le coup de feu

sur les troupes du Kaiser.

Non, non, la formule est trop vieux jeu; les Saxons trouveront mieux: le vieux curé est un malin et un féroce.

Ce qu'il a fait lui, c'est de l'inédit, du sensationnel, du kolossal. Après avoir fanatisé sa population, après l'avoir excitée contre l'envahisseur, il a empoisonné des soldats, puis s'est emparé d'un uhlan et l'a crucifié à la porte de son église!...

C'est du moins les Teutons qui l'ont affirmé.

Il est vrai qu'après avoir martyrisé le prêtre homicide, ils ont consenti à le juger et ont daigné reconnaître qu'il n'était pas coupable des crimes dont on l'avait accusé!

Le vieil abbé Quinot eut à subir lui aussi les grossièretés et les vexations de la soldatesque au cours de la nuit du 24. Il avait dû, au début de la soirée, se rendre au campement, avec les autres otages. On lui offrit un peu de paille pour s'y étendre. Près de lui, un énorme brasier avait été allumé. Le prêtre se recula bientôt, incommodé qu'il était par la fumée et la chaleur. Mais les geôliers se levèrent et méchamment poussèrent les tisons embrasés vers le vieillard au fur et à mesure qu'il se retirait. Celui-ci se tint coi et on finit par le laisser en paix. Le lendemain, il était libre; quant au bourgmestre, il fut envoyé en Allemagne, où on le garda trois mois comme otage!

Après avoir incendié le château et le presbytère, les soldats mirent également le feu à plusieurs meules de foin. La population, heureusement, s'était en grande partie réfugiée dans les bois voisins.

Dans la matinée, neuf prisonniers de Spontin avaient été passés par les armes, derrière le château. Vers midi, quelques hommes de Dorinne furent amenés sur les lieux avec pelles et pioches et obligés de les enterrer. Tandis qu'ils travaillaient, des soldats du 103^e — ceux-là probablement qui avaient fait le coup — les entourèrent menaçants, leur montrant le poing et répétant sans cesse: «Francs-tireurs! Francs-tireurs!».

Les pauvres gens pensaient qu'ils allaient subir le même sort que les malheureux de Spontin qui gisaient là et qu'ils n'osaient regarder tant ce spectacle était affreux. Quand la fosse fut creusée, un sergent s'approcha et demanda:

«Connaissez-vous ces hommes?»

Ils ne purent en identifier que trois, tant les cadavres étaient méconnaissables.

Après un instant, ordre fut donné d'enterrer les malheureux qui se trouvaient encore liés aux fils d'une pâture, où ils avaient été tués. Ils avaient les pieds et les mains étroitement garrottés et comme on le fait pour le bétail, une corde les attachait à un pieu de l'enclos.

«Il s'agissait d'abord de détacher le corps, nous raconte un des fossoyeurs improvisés et nous ne savions comment nous y prendre, tant la crainte nous paralysait. Le sergent boche, qui présidait à la lugubre opération, nous demanda si nous n'avions pas de couteau. Sur notre réponse négative, il s'empara de la baïonnette d'un soldat et d'un coup sec trancha les liens. Nous prenons le premier cadavre avec une lenteur respectueuse et voulons le déposer doucement dans la fosse, mais les assassins ne l'entendent pas de la sorte.

Il s'agit d'aller vite et de ne pas tant faire de manières. Sur l'injonction formelle du sergent, les corps sont jetés



pêle-mêle les uns sur les autres et rapidement couverts de terre. Comme la fosse, que nous avions creusée, n'avait qu'une profondeur de 50 centimètres, et que d'autre part les cadavres étaient déjà rigides, il s'ensuivit que, la lugubre besogne terminée, des mains et des pieds n'avaient pas été recouverts. Oh! jamais, je n'oublierai cette scène atroce! Ces corps mutilés, contusionnés, ces têtes tuméfiées, à peine reconnaissables, ces poitrines défoncées, trouées, ces vêtements en lambeaux et pleins de sang coagulé, ces yeux vitreux où s'était comme figée l'épouvante des dernières heures vécues par ces malheureux, ce bruit mat que rendaient les corps en tombant dans la fosse, puis ces mains sortant de terre et qui étaient comme un appel au secours! Non, dusse-je vivre mille ans, que je n'oublierais pas ces horreurs qu'on ne peut comprendre, quand on ne les a pas vues!

» Mais j'ometts un détail pourtant atroce et qui nous fit tous frissonner jusqu'à la moelle. Tandis que nous creusons le trou dont je vous ai parlé, les Boches apportèrent un malheureux de Spontin. Il était grièvement blessé. Ils s'amusèrent à lui mettre la figure en contact avec la face des cadavres et comme il essayait de se soustraire à cette sensation qui le rendait fou de terreur, les bourreaux le rouèrent de coups et le maintinrent malgré lui sur le corps de l'un de ses compatriotes. Nous ne sûmes pas ce qu'on fit de lui plus tard, car, notre besogne finie, trois soldats nous ramenèrent chez nous. Quelques instants après, le château était en flammes. »

À YVOIR.

Tout le monde connaît Yvoir, près de Dinant, la jolie localité mosane, avec ses chalets, sa gare fleurie, ses barquettes, ses pêcheurs, ses touristes, ses carrières.

Le 28 août fut pour ses habitants le jour du martyre.

Les 120.000 Saxons de von Hausen étaient massés ce jour-là, dès le matin, sur la rive droite de la Meuse, depuis

Yvoir jusqu'au-delà d'Hastière. Leur objectif était la conquête des passages du fleuve. Devant eux, ils n'avaient qu'une seule division française, qui occupait la rive gauche: la 51^e division de réserve du général Bouttegourd. Malgré des prodiges de valeur, les courageux Français durent enfin céder devant le nombre, et le soir, l'ennemi était maître de tous les ponts jetés sur la Meuse depuis Yvoir jusque Hastière. La défaite de nos alliés aurait pu se changer en catastrophe irréparable, si la brigade Mangin n'était accourue au galop et n'avait infligé des pertes considérables aux Allemands à Onhaye.

Le général von Hausen, surpris, décontenancé devant ce retour imprévu, ne sachant quelles forces il avait devant lui, s'était arrêté. La garnison de Namur et la cinquième armée française, menacées d'un encerclement, avaient pu se retirer: elles étaient sauvées. Mais la tactique du général Mangin, en immobilisant sur place les hordes saxonnes, allait coûter cher aux populations au milieu desquelles elles se trouvaient.

La bataille durait encore, lorsque tous les hommes d'Yvoir, qui n'avaient pas fui, furent rassemblés au nombre de 300 et parqués dans l'église. Ils y restèrent jusqu'au lendemain, sans nourriture, menacés et brutalisés. Le 25, ils étaient emmenés vers Warnant, Denée et Stave où ils arrivaient au petit jour, après avoir couvert près de 60 kilomètres. Exténués, harassés, mourant de faim, on leur donna ordre de s'arrêter et on leur annonça qu'ils allaient mourir. Stoiques, résignés, ils reçurent l'absolution générale que leur donna leur curé, l'abbé Grégoire, qui malgré son âge et ses infirmités, avait dû faire, lui aussi, ce long trajet à pied. Les malheureux allaient être passés par les armes, lorsque soudain arriva une auto apportant de l'état-major la défense de massacrer encore les civils. Les 300 hommes furent



immédiatement libérés, sauf le curé et le bourgmestre. Ceux-ci furent retenus avec soixante hommes de Spontin et une vingtaine d'autres cueillis ça et là. Sous une forte escorte de brutaux soldats, les prisonniers parcoururent, cinq jours durant, le pays de Florennes jusque Roly (Mariembourg). Pas la moindre croûte de pain, pas la moindre goutte d'eau ne leur furent offertes; ils n'avaient pour apaiser leur faim et leur soif que les betteraves, les navets, les carottes qu'ils pouvaient dérober dans les campagnes. De temps à autre, on les obligeait à s'arrêter, les menaçant de les fusiller en cas d'agression de la part des Français. Quand on soupçonnait du danger, on les plaçait par devant et c'est derrière ce rempart vivant que les bourreaux s'avançaient.

L'abbé Grégoire fut surtout l'objet de mauvais traitements tout spéciaux.

Nulle avanie qui lui ait été épargnée; nulle grossièreté, nulle vexation dont il n'ait été l'objet. Les «schwein», les coups de pied, les coups de poing, les bousculades, les coups de crosse lui furent copieusement distribués. D'un coup de poing, les bourreaux le décoiffaient, puis lui remplaçaient sur la tête le chapeau d'un prisonnier ou la coiffure d'une femme. Quand on stoppait, défense lui était faite de s'asseoir. Il n'avait ni le droit ni la faculté de se reposer, ni de boire, ni de manger, ni de s'entretenir avec ses compagnons d'infortune.

Comme entre-temps, l'ordre était venu d'expédier en Allemagne tous les prisonniers civils, les malheureux reprirent la direction de l'est et repassèrent la Meuse. On arrivait à proximité de Sorinnes qui, quelques jours plus tôt avait été complètement détruit, lorsque le pauvre curé d'Yvoir, à bout de forces, s'affaissa évanoui et presque méconnaissable. Les brutes le poussèrent dans le fossé et continuèrent leur route.

C'est à ce moment qu'arrivait le groupe des prisonniers de Dinant, parmi lesquels une trentaine d'ecclésiastiques: le chanoine Nicolas, supérieur du collège de Bellevue à Dinant, quelques professeurs de cet établissement, les Norbertins de Leffe (Dinant), l'abbé Servais, aumônier des Dominicains, les Pères Oblats, le curé de Dorinne et les Frères des Écoles Chrétiennes.

En voyant leur confrère à demi-mort sur le talus de la route, ils s'adressèrent à un officier pour obtenir que le

malheureux fût transporté au château du baron de Villenfagne à Sorinnes. Ce château avait été transformé en ambulance. Après bien des instances et bien des supplications, le Teuton consentit. Au château, le pauvre prêtre reçut des châtelains et des bonnes religieuses de Sorinnes les soins les plus touchants. Quoique sa santé fût gravement compromise, il ne tarda pas à prendre un léger mieux. Mais ses bourreaux ne l'oubliaient pas. Quelques jours plus tard, ils vinrent le reprendre pour le conduire à Marche, au couvent des Carmes où la trentaine de prêtres et religieux de la région de Dinant étaient incarcérés. L'abbé Grégoire n'était guère en état de fournir une pareille course. Il dut se lever néanmoins et suivre ses persécuteurs. Arrivé à Marche, il dut se mettre au lit, grelottant et miné par la fièvre. Un docteur de Marche le trouva atteint de pneumonie. Longtemps le malade resta entre la vie et la mort. Grâce au dévouement des Pères Carmes qui se prodiguèrent nuit et jour au chevet du moribond, celui-ci put enfin se rétablir.

Quant à ses malheureux compagnons qui avaient été joints au groupe des prisonniers de Sorinnes, dont nous avons également conté la navrante histoire, ils furent tous dirigés de Leignon, où ils s'étaient rencontrés, sur le village de Hotton. On les enferma dans l'église. Ils étaient affamés, exténués, lamentables. Le vénérable curé de Hotton s'empressa autour d'eux et une heure plus tard, grâce au zèle du prêtre et à la charité de ses paroissiens, les pauvres gens pouvaient enfin se restaurer. Ils restèrent là deux jours, et le soir du second jour, à dix heures, l'ordre de la libération arriva enfin, mais avec la mention expresse que les prisonniers ne devaient, sous aucun prétexte, passer la nuit à Hotton. Ils arrivèrent à Marche; une patrouille exigea leurs passeports; comme ils n'en avaient pas, on voulut les renvoyer à Hotton, mais ils s'y refusèrent énergiquement.

Ce n'est que plusieurs semaines plus tard que les ecclésiastiques, retenus chez les Carmes, obtinrent leur élargissement. Le courageux curé d'Yvoir rentra également chez lui et fit savoir à son Evêque, Mgr Heylen, les odieux traitements dont il avait été l'objet. Une enquête fut ordonnée. Le prêtre dut se rendre chez le commandant de place de Namur pour s'y expliquer et il le fit sans la moindre retenue. Comme l'enquête n'avait abouti qu'à établir lumineusement la parfaite innocence du prêtre, celui-ci reçut quelques jours plus tard les excuses verbales de deux émissaires du commandant boche...

À GROYNNE (ANDENNE).

C'est une petite localité située à proximité d'Andenne. Les Boches y arrivèrent en masses compactes le 19 août. Ils obligèrent d'abord tous les civils à se rendre dans la chapelle en leur signifiant que, si l'un ou l'autre essayait de s'enfuir ou de rester chez lui, il serait immédiatement passé par les armes.

Vers 7 heures du soir, quatre étrangers, les mains liées derrière le dos, sont amenés à Groynne. Les malheureux semblent avoir énormément souffert. À entendre les hurlements et les menaces des soldats qui les accompagnent, on comprend que leur situation n'est rien moins que rassurante.

Il est 9 heures lorsqu'un officier pénètre dans la chapelle. S'adressant au chapelain, l'abbé Donneux, il lui dit tout en



L'Abbé Servais, chargé sur une charrette, au milieu de porcs égorgés.

colère:

— Monsieur le curé, un homme vient de tirer sur nos soldats; il va mourir. Si vous désirez lui parler, hâtez-vous.

Le prêtre s'empresse de sortir. Sur la route, il voit un paysan en sabots, sans coiffure, les vêtements en lambeaux et couverts de sang. À un bras, il porte plusieurs blessures. L'abbé s'approche:

— D'où êtes-vous, mon pauvre ami? interroga-t-il.

— Je suis d'Évelette.

— Qu'avez-vous fait?

— Rien, monsieur le vicaire, absolument rien. Ils prétendent que j'ai tiré sur eux, mais ce n'est pas vrai. Quand les soldats sont passés, j'étais sur ma porte et je les regardais. Plusieurs ont tiré sur moi. J'ai reçu deux balles au bras et une au-dessus de l'œil, comme vous voyez. Puis ils ont sauté sur moi, m'ont battu et traîné jusqu'ici.

Convaincu par l'accent de sincérité de son interlocuteur, le prêtre se dirigea vers l'officier.

— Monsieur, lui dit-il, je pense que vous faites erreur. Ce malheureux me jure qu'il n'a pas touché une arme et qu'il est innocent.

L'officier répondit:

— Il a tiré.

— Monsieur, répliqua le prêtre, je vous supplie de remettre l'exécution à demain et d'ordonner un supplément d'enquête.

— C'est inutile, hurla l'officier. Cet homme a été jugé par le tribunal de Coutisse. Il a été condamné et il va mourir immédiatement. Si vous voulez le préparer, dépêchez-vous.

Le ton de ces paroles n'admettant plus de réplique, le prêtre retourna vers le malheureux et lui prêcha la résignation.

Le pauvre homme demanda à se confesser et à communier à l'église, mais cette faveur lui fut refusée. Tout en larmes, il s'agenouilla sur la route et reçut l'absolution. Le prêtre le releva et l'encouragea encore une fois, tandis que les soldats s'emparaient de lui. Ils lui passèrent une corde au cou et le pendirent au réverbère qui se trouve devant la chapelle. Le corps se débattit quelques instants et ce fut tout. Les soldats exigèrent peu après que la population s'occupât de dépendre et d'enterrer le cadavre, mais la terreur des habitants était telle que pas un ne se présenta pour la sinistre besogne. Deux des compagnons du malheureux furent alors désignés et, quand le travail fut terminé, l'abbé fit de nouvelles démarches pour obtenir la libération des captifs. Elle fut enfin accordée.

Le lendemain, un jeune facteur, Camille Leflot, fut tué sur le pas de sa porte.

Le 21, au matin, voilà que tout à coup quelques maisons flambent. L'abbé Donneux s'empresse vers un colonel qui lui dit à brûle-pourpoint:

— Des canons sont braqués sur le village, et au premier mouvement, vous serez bombardés.

— Mais le village brûle déjà, interrompt le prêtre. Ne pourriez-vous pas donner ordre d'arrêter l'incendie?

Le Teuton ricane:

— On a tiré, Monsieur le Curé, et vous êtes puni.



— Mais non, on n'a pas tiré! Et comment l'aurait-on fait, puisque tout le monde était à la chapelle?

Le colonel se contente de sourire, narquois, méchant.

Voyant qu'il n'y a rien à espérer de lui, le prêtre demande à voir le général. Celui-ci le fait appeler:

— Vous voyez, Monsieur le Curé, cette maison qui brûle? Eh bien! c'est de là qu'on a tiré sur mes soldats.

— Monsieur le Général, répond l'abbé, si on a tiré de là, ce ne peut être que le fait d'étrangers, car les habitants de cette maison étaient à l'église avec les autres. Et c'est bien triste d'être puni pour la faute que des inconnus ont pu commettre, si vraiment on a tiré...

Bouleversé jusqu'au fond de son être par la vue des nouveaux malheurs qui menaçaient son troupeau, le jeune prêtre se jeta à genoux sur le marche-pied de l'auto du général.

— Pitié pour des innocents, s'écria-t-il tout en larmes, je vous jure sur mon âme qu'on n'a pas tiré.

Le Boche ému répondit:

— Oui, je comprends, moi aussi... Des choses comme à Andenne, ça me fend le cœur.

Il donna ensuite l'ordre d'arrêter les incendies. Mais déjà douze maisons étaient réduites en cendres.

Peu après, on entend un coup de feu. Des officiers se précipitent chez Florent Lambotte.

— On a tiré, hurlent-ils.

Sans se laisser décontenancer, Lambotte dit:

— Oui, c'est vrai, et si vous voulez voir le coupable, venez.

Les officiers le suivent.

— Le voilà, fait-il, et il leur montre un soldat en train de retirer de son arme une douille de cartouche. Il venait de tuer une poule. Le délinquant est conduit au colonel qui lui administre une verte semonce et le congédie par un formidable coup de pied dans le derrière.



On frissonne en pensant à ce qui serait arrivé, si Lambotte n'avait pas eu la chance d'être là.

Quand les Boches eurent disparu, les gens de Groyne s'empressèrent d'aller témoigner à leur chapelain toute leur gratitude. C'était lui qui les avait sauvés. Aussi, lorsque celui-ci, appelé à d'autres fonctions, les quitta, ils le comblèrent de présents.

À FALISOLLE.

C'est le vendredi 21 août que les troupes de von Kluck voulant passer la Sambre se cognèrent aux avant-postes français. Dès la matinée, quelques escarmouches déjà s'étaient produites, mais ce ne fut que plus tard que le premier acte de la bataille de la Sambre commença. L'action qui se déroulait principalement sur les territoires de Velaine, Auvelais, Tamines et Arsimont, ne se termina que vers 11 heures du soir.

Le lendemain, à 3 heures du matin, le combat reprit plus terrible encore pour finir vers 5 h. de l'après-midi par la retraite des Français.

Aussitôt maîtres des passages de la rivière, les Allemands inondèrent les villages conquis et s'y conduisirent avec une brutalité inouïe. Nous avons relaté l'épouvantable tragédie de Tamines.

Falisolles qui n'est somme toute que la continuation de

Tamines, participa, dans des proportions beaucoup moindres pourtant, au sort épouvantable de cette dernière localité.

Dès leur irruption dans Falisolles, ils s'attaquèrent immédiatement aux immeubles. Et ce fut une orgie forcénée. Après leur passage, il ne restait plus ni portes, ni fenêtres. Dans les habitations, ce n'était qu'un amoncellement de débris. Dans plusieurs magasins, tout avait été méthodiquement saccagé et bêtement mis hors d'usage. Des pièces d'étoffe étaient lardées de coups de baïonnette ou maculées volontairement de graisse et de beurre qu'ils y avaient étendus. Des soieries étaient inondées de leurs excréments. Du pétrole avait été répandu sur le sol, le café, le sucre. Les confitures ou les boissons, qui n'avaient pu trouver place dans leurs estomacs, salissaient les parquets, maculaient les murs.

Entre-temps, le feu faisait rage. Une trentaine de maisons furent incendiées. Plus d'un millier de personnes avaient fui; d'autres, en plus grand nombre encore, s'étaient cachées dans leurs caves. C'est de là que furent extraits un certain nombre d'hommes qui furent conduits à Tamines et qui y vécurent les terribles événements que l'on sait. Il en périt une douzaine. Parmi eux le bourgmestre.

Le pharmacien Demanet était, lui aussi, dans sa cave avec toute sa famille, quand les sauvages arrivèrent. Comme ils menaçaient de défoncer la porte, le pharmacien, remonta et vint lui ouvrir. Un des bandits lui dit:

— C'est bien vous le pharmacien?

— Oui, répondit-il, et si vous avez besoin de quelque chose pour les blessés, je suis à votre service.

Il achevait à peine de parler qu'un des coquins lui déchargeant son revolver dans la tête, l'étendit raide mort. Puis ils mirent le feu à la pharmacie.

La dame du pharmacien s'enfuit avec sa famille, mais on les rattrapa bientôt et on les conduisit à l'église des Alloux, bondée déjà. Ce n'est qu'en repassant devant la pharmacie en flammes, qu'un des fils vit le cadavre de son père. Jusque là, les malheureux ne savaient rien encore. On juge de leur désolation, de leur désespoir, de leurs cris. Mais les barbares les poussèrent à coups de crosse et il fallut marcher. C'est le surlendemain seulement qu'ils furent libérés à Velaine avec les prisonniers de Tamines.

Un autre malheureux, nommé Jonet, venait d'amener un blessé français à l'ambulance établie au couvent des Sœurs de la Doctrine Chrétienne, lorsqu'arrivé sur la place de l'église, il est frappé d'une balle qui lui traverse la poitrine. Il a encore la force de regagner son domicile, mais soudain, il s'affaisse sur son seuil: il était mort.

Le dimanche 23 août, le régime de la terreur continue à être appliqué. La population commence pourtant à se ressaisir. Deux religieuses se sont aventurées sur le champ de bataille de la veille, pour porter des secours aux blessés. L'une d'elles est longtemps retenue par des soldats qui finissent par la relâcher. Les bonnes sœurs sont encore l'objet d'autres vexations. C'est ainsi que les Boches s'opposent, vingt-quatre heures durant, au transfert des soldats français blessés à l'ambulance qu'elles ont établie chez elles. Dès le 26, le service s'organise et le couvent parvient à loger dans ses murs 145 Français, qui y reçoivent les soins les plus touchants. Les Boches viennent plus tard visiter l'établissement

et comme les sœurs n'ont aucun blessé allemand, les intrus se fâchent, sortent leurs revolvers et profèrent les pires menaces à l'adresse des religieuses et de leurs hôtes. Il n'y eut cependant pas d'autres incidents à regretter. Malheureusement, 26 Français succombèrent à leurs blessures. Deux cents autres avaient déjà trouvé la mort sur le champ de bataille au cours des combats du 21 et du 22.



Ils furent enterrés généralement là où ils étaient tombés.

À ASSESSE.

Assesse, commune de 1.300 habitants, à 17 kilomètres au S.-E. de Namur, sur la ligne de Namur-Arlon. Nous empruntons les lignes qui vont suivre à un «Journal de guerre».

«Jusqu'au 15 août, nous hébergeons un détachement de la garnison de Namur. Nos soldats s'occupent, les uns à faire des reconnaissances dans les environs, les autres à miner les ponts qu'ils oublient de faire sauter avant de partir!

Une auto passe le 13. Nos braves ont pu capturer, non sans difficulté, deux «gris», qui n'ont pas l'air d'en mener large.

Le téléphone annonce l'avance de l'ennemi qui n'est plus loin. Que va-t-il arriver? On se surprend à maudire les troupes de la garnison de Namur, qui persistent à ne pas se montrer plus nombreuses.

Un ordre de l'État-major de Namur nous arrive, aux termes duquel toutes les localités, qui se trouvent dans la périphérie des forts, doivent être évacuées au premier coup de canon. Certains «maîtres» ont mal lu ou n'ont pas compris. C'est ainsi que peu après, nous voyons arriver à Assesse toute une théorie de véhicules traînés par des chevaux, des bœufs, des vaches. Sur lesdits véhicules, des meubles, des

tables, des chaises, des batteries de cuisine, des matelas où sont assis des femmes, des vieillards, des malades.

Nous rions d'abord, mais bientôt on n'en a plus guère envie. Nous nous empressons près des pauvres gens et nous efforçons de leur faire comprendre que leur bourgmestre n'a pas bien interprété la circulaire en question. D'aucuns se laissent persuader et reprennent la direction de Maillen; d'autres prétendent continuer et disparaissent lentement vers Spontin et Durnal.

Les Allemands sont signalés à Courrière. Nos braves troupiers creusent des tranchées à Courrière et à Andoy et font sauter à la dynamite les énormes peupliers qui bordent la grand-route.

Le lendemain, arrivée de 60 dragons. Enfin, la France vient à notre secours. Quelle joie, quel enthousiasme, quelle réception! Vraiment, il n'y a plus rien à craindre, puisque 40.000 Français, comme l'affirment les dragons, s'amènent le plus lestement possible.

Malheureusement les 40.000 hommes annoncés n'ont pu pousser jusqu'ici et, de toute la guerre, nous n'avons vu de Français que les 60 précités.

Par contre, les Boches paraissent. Il en sort du bois de Florée une quarantaine qui, lentement, descendent jusque la gare. Entre-temps, le train de 8 heures stoppe devant la station. En un clin d'œil, 12 uhlands sont sur les voies, mettant en joue le machiniste et le chef de gare. Ils grimpent sur la locomotive, noient le foyer, s'emparent des sacs de dépêches, font sauter quelques mètres de rails devant et derrière le train, assaillent le bureau du chef, se font ouvrir le coffre-fort qui est vide, démolissent les installations télégraphiques et téléphoniques, puis disparaissent au galop.



On apprend bientôt qu'ils sont allés rejoindre les leurs qui campent à la ferme de Jassogne. Une patrouille française est avertie. Elle arrive à portée de la ferme. Les Boches font ripaille, lorsque, à trop longue distance malheureusement, les Français ouvrent le feu. L'ennemi, un instant désarmé, ne songe qu'à fuir. Les Français arrivent et

constatent qu'ils ont tué deux chevaux... de la ferme. Un Boche tout de même a été blessé, mais il est parvenu à se mettre en selle et à rejoindre les siens.

Nos lanciers, qui sont à Courrière, arrivent à leur tour et parviennent à capturer une dizaine de chevaux boches qui errent dans la campagne. Tout joyeux et tout fiers de leur butin, ils regagnent Courrière.

Un peu plus tard, nouvelle alerte. 25 Boches qui viennent de la direction de Ciney vont bientôt aborder Assesse. Il s'agit de les recevoir comme il faut. Derechef, on se hâte de prévenir le poste de lanciers de Courrière. Dix minutes plus tard, les braves sont là. Ils s'embusquent au centre du village, des deux côtés de la grand-route, après avoir confié leurs chevaux à quelques-uns d'entre eux. Nous les regardons. Ils sont pâles, et dirait-on, un peu tremblants. C'est que ce n'est pas rien d'affronter l'ennemi pour la première fois et de se dire que, peut-être, dans quelques instants on verra à ses pieds un homme qu'on vient de tuer.

L'officier prend ses dernières dispositions; il nous demande de nous retirer, mais comme nous voulons voir coûte que coûte, nous nous glissons dans une cave voisine. Un silence impressionnant règne autour de nous. Mais bientôt les sabots des chevaux résonnent dans le lointain. Ils se rapprochent. Quatre uhlans sont là, à cent mètres, allant au pas, fouillant minutieusement du regard les arbres, les haies et tout ce qui pourrait cacher un ennemi. Ils semblent flairer le danger. Quels beaux coups de fusil pour les nôtres! Mais il faut laisser les Boches s'engager à fond, il faut que les quarante autres, qui suivent à quelques minutes d'intervalle soient, eux aussi, à bonne portée.

Soudain, un commandement bref et une pétarade intense déchire l'air. C'est le feu à volonté. Mais les uhlans ont tourné bride et détalent au triple galop. Un essaim de balles les suit, mais bientôt ils sont hors danger. L'officier lâche un juron. Tous les Boches se sont échappés, hormis celui-là qui vient d'être précipité à bas de sa monture. On s'approche: il est sain et sauf, son cheval a été tué sous lui. Quelle mine, il tire le Boche!

Vingt fois il répète: *Geschlaffen, geschlaffen!* Il demande qu'on le laisse dormir. On l'empoigne et on le conduit en lieu sûr. Les lanciers sont remontés à cheval et se précipitent à la poursuite des fuyards. Ils ne tardent pas à rencontrer le cadavre du chef de la bande, dont la tête est comme une passoire.

Nos soldats ne se sont malheureusement pas concertés: tous ils ont visé l'officier-chef et ma foi ils n'ont pas si mal tiré. Le cadavre est fouillé. Si peut-être on allait trouver sur lui de précieux renseignements. Mais à part quelques nickels, un biscuit et des papiers insignifiants, ses poches sont vides. Un peu plus loin, un autre cadavre et enfin à un kilomètre de là un troisième boche qui a la tête presque emportée.

Au moment de l'attaque, une balle lui avait brisé la jambe; il n'avait pu continuer, et de crainte de tomber vivant entre les mains des nôtres, il s'était brûlé la cervelle.

Les trois Boches furent ramenés à Assesse et inhumés dans le cimetière du village. Le lendemain, *l'Ami de l'Ordre* publiait un article sensationnel sur l'escarmouche d'Assesse. Il accusait un total de 175 tués!!! De méchantes gens d'ici prétendirent que le typo avait oublié la virgule après le 1. Ce n'était pas en effet 175 tués par les nôtres, mais à

peu près 1,75. Il est vrai que tous les journaux belges parus pendant la 1^{re} quinzaine d'août se rendaient coupables de pareilles erreurs. C'est ainsi que le 16 août, nous lisions dans *Le Peuple* du 15: *Grande victoire française à Dinant. 25.000 Allemands hors de combat!* Y en avait-il un millier?...

Nous arrivons à la date du 20 août, sans incident digne de remarque. Ce jour-là, dans la matinée, une fumée épaisse s'élève dans la direction du Sud. Nous apprenons bientôt que c'est Spontin qui flambe. Avec mon excellent ami, le vicaire d'Assesse, nous gagnons le château du baron Vermeulen de Mianoye, qui se trouve à mi-chemin d'Assesse à Spontin.

Pendant que le vicaire célèbre la messe à la chapelle du château, le garde-chasse accourt nous prévenir que des soldats ont mis le feu à son habitation. Nous ne sommes qu'à moitié rassurés. Déjà on a remarqué, depuis les premières heures du jour, un certain mouvement dans les bois qui avoisinent le château. La messe dite, nous allons déjeuner. Nous étions à peine à table, que la porte d'entrée est violemment secouée. Le baron s'empresse de descendre. Il ouvre et se trouve en face d'une douzaine d'energumènes gris qui, le revolver au poing, prétendent visiter la tour du château, d'où prétendent-ils, on fait des signaux aux Français. Le baron est obligé de les conduire là-haut, mais les coquins, au lieu d'explorer la tour, y établissent une installation de télégraphie sans fil. Le déjeuner est rapidement expédié; nous avons hâte de nous retrouver chez nous. Mais quand nous voulons quitter le château, nous voyons devant nous une quantité de Boches qui ont pu envahir le parc sans que nous nous en soyons aperçus.

Que faire, sinon payer d'audace? Nous nous concertons. L'abbé préfère aller de l'avant et suivre la grand-route qui nous ramènera à Assesse. Moi, je suis d'avis qu'il vaudrait mieux se glisser sous bois pour éviter des rencontres fâcheuses. Nous nous décidons à aller chacun de notre côté. Bravement, le vicaire sort, le bréviaire ouvert, et passe en effet sans difficulté. Il m'avoua dans la suite qu'il avait seulement remarqué plus tard que ledit bréviaire, il le tenait à l'envers. Il se réjouissait déjà de se retrouver en liberté lorsqu'il rencontra deux uhlans. Il voulut passer outre, mais ceux-ci l'arrêtèrent et en un mauvais français lui demandèrent où il allait. Après quelques mots d'explication, l'un des Boches déclare: *Vous otage, vous venir avec nous.*

Le vicaire rageait, mais il se rendit rapidement compte qu'il n'y avait pas à résister, et avec son escorte, il regagna le château.

Chemin faisant, le Boche voulut lier conversation; le vicaire, lui, ne l'entendit pas de la sorte. Il répondait par des oui et des non, secs comme des coups de trique, ou ne répondait pas du tout.

— Vous parler allemande? interrogea le Teuton.

— Ya, dit l'abbé, mais plus maintenant.

— So, et pourquoi?

— Le docteur me l'a défendu,

— Was?

— Le docteur ne veut plus, scanda l'abbé.

— Le docteur???... Et pourquoi?

— Parce que ça m'arrache le gosier!

Le Boche resta tout interloqué. L'abbé avait parlé si sérieusement que le Boche se demanda s'il n'était pas sin-

cère. Il n'insista plus, et le voyage continua silencieux. Ce n'est qu'à trois heures de l'après-midi que le vicaire put enfin, sur les instances du baron, obtenir un passeport. Il rentra chez lui, furieux, maudissant tous les Boches et jurant qu'il ne laisserait passer aucune occasion de leur jouer de mauvais tours.

Il eut tout le loisir, durant les quatre années d'occupation, de tenir sa promesse et il n'y manqua pas.

Un autre incident qui se passa le lendemain. Les Boches étaient arrivés nombreux, faisant de multiples réquisitions, lorsque leur attention est attirée par un câble qui partant d'une maison va se relier à la tour de l'église. Une demi-douzaine d'entre eux s'engouffrent dans l'église et montent au clocher. Quelle n'est pas leur stupéfaction et leur joie quand, après avoir ouvert une lucarne, ils trouvent là tout un stock de lard, de jambons, de café, de sucre et de bouteilles d'eau-de-vie. L'un des Boches apparaît à la lucarne et hurle à la cantonnade :

« Jambons pastour ! » Les jambons et le reste étaient de bonne prise. On rit longtemps à Assesse des jambons du « pastour », y compris le « pastour » lui-même, car il ne s'agissait nullement de ses jambons, mais de ceux de quelques commerçants qui, en les plaçant dans le clocher, avaient cru les soustraire au formidable appétit des Teutons.

Il était écrit sans doute que le passage des Boches à Assesse ne laisserait que des souvenirs plutôt comiques. Le jour même, des Boches arrivent à découvrir dans la forêt le château du baron d'Ahérée.

Après avoir fait prisonniers le baron, sa famille et son personnel, ils enlèvent l'âne. On juge de l'étonnement général, lorsque le lendemain on voit l'âne revenir seul au château.

L'officier a le bon esprit de rire de l'aventure : « Monsieur le Baron, dit-il, votre baudet est fort beaucoup patriote. Voyez, il refuse de travailler pour nous ! »

« Vous n'allez pas le fusiller, je suppose ? » demanda malicieusement le châtelain !

Un gros rire secoua la bedaine du Boche, qui amusé, ne s'occupa plus ni des châtelains, ni du baudet.

Mais si, à part le pillage et le sac complet de l'hôtel Sandron, Assesse n'eut pas autrement à souffrir en ces moments-là, il ne devait plus en être de même, lors de la levée des hommes en 1917.

67 civils furent déportés et pas un ne consentit à travailler volontairement pour l'ennemi. Les privations et les mauvais traitements qui furent le corollaire de cette courageuse attitude devaient être fatals à plusieurs. Cinq d'entre eux moururent de faim et de maladie. Debaty Gustave, Chariot Albin, Thiry Hector et Scaillet François périrent en exil. Tricknot Adelin, rentré malade d'Allemagne, succomba quelques jours après son retour. »

À ERMETON-SUR-BIERT.

Commune de 620 habitants, sur le chemin de fer de Dinant à Tamines, à 20 kilomètres à l'ouest de Dinant, Ermeton-sur-Biert fait partie du canton de Fosses.

Les terribles coups de boutoir portés aux forts de Namur par les Allemands, au cours des journées du 20 et du 21, de même que la pression de plus en plus irrésistible

exercée par l'ennemi sur le front de la Sambre, de Namur à Charleroi, ne tardèrent pas à avoir une profonde répercussion dans l'Entre-Sambre et Meuse.

Dans la journée du 23, d'interminables convois de fuyards, venant de la région Fosses-Mettet, arrivaient à Ermeton-sur-Biert, racontant les scènes d'horreur vues et vécues là-bas. Une armée française avait, la veille, établi ses cantonnements dans le village et ses alentours. Mais comme le 23, les mauvaises nouvelles se succédaient presque sans interruption, ordre fut donné à nos alliés d'organiser la retraite. Il ne resta à Ermeton, pour s'opposer à une avance trop rapide de l'ennemi et en même temps pour couvrir la retraite des nôtres, que quelques centaines de soldats belges, appartenant aux 8^e, 10^e et 13^e régiments de ligne.

Ces conjonctures ne laissèrent pas que d'impressionner vivement la population qui se décida en grande partie, à se soustraire aux dangers que tout s'accordait à lui faire craindre. Il ne resta guère à Ermeton que les Comtesses de Villermont, quelques villageois avec leur curé qui prétendit, malgré toutes les objurgations, rester au poste. Dans l'après-midi, la ruée vers le sud des fuyards venus des bords de la Sambre, s'accrut au point que les routes, congestionnées déjà par le reflux des troupes, ne suffirent plus pour l'écoulement de cette marée humaine. Celle-ci, que rien n'eut pu arrêter, se répandit par les campagnes, n'ayant pour objectif que de mettre le plus de distance possible entre elle et l'ennemi qu'on devinait tout proche.

Le 24, à l'aube, les avant-gardes boches apparaissaient à l'entrée du village. Immédiatement, un combat très vif s'engagea. Les nôtres firent des prodiges de valeur : un escadron prussien fut littéralement fauché sous les balles, mais des renforts accoururent et ce qui restait de nos braves dut enfin déposer les armes : ils avaient mis hors combat plus de six cents ennemis.

Les Boches entendaient exploiter ce nouveau succès et regagner le temps perdu.

Tandis qu'en courant, ils traversaient Ermeton, ils virent sur sa porte, un habitant, Paul Dethy, qui, sans souci du danger, les regardait tranquillement passer. On s'empare de lui, on le roue de coups et on le place à la tête d'un détachement. Les mains liées derrière le dos, le malheureux, auquel la douleur arrachait des hurlements, fut conduit jusque Furnaux. C'est là qu'on le retrouva plus tard, la tête percée de balles. Aucun civil ne fut témoin du martyre qu'endura ce malheureux, mais l'état du cadavre témoigna assez éloquemment des traitements inhumains que les brutes infligèrent au pauvre homme.

Quelques-uns des barbares étaient restés à Ermeton pour y organiser le pillage et l'incendie. Les hommes demeurés au logis furent contraints d'enterrer les morts, mais comme leur petit nombre ne leur permettait pas d'achever assez rapidement la besogne, les Boches jetèrent dans les flammes une grande partie de leurs tués.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'abbé Delchevalerie, curé de la paroisse, n'avait pas voulu fuir devant l'invasion. Une escouade de Teutons s'emparèrent de sa personne. Trois fois de suite, ils l'obligèrent à monter avec eux au clocher, où, prétendaient-ils, des Français étaient dissimulés. N'ayant rien découvert de suspect, ils emmenèrent néanmoins l'abbé, pour lui faire, selon toute apparence, un

mauvais parti. Tandis qu'il se trouvait au milieu des énergumènes, sur la grand-place, et que le village presque tout entier flambait, un soldat s'approcha de lui et le persuada, à voix basse, de s'en aller et de rentrer chez lui. Il ne se le fit pas répéter.

Le lendemain, comme il était descendu au château de Villermont pour y donner ses soins aux nombreux blessés qu'on y avait transportés, les Boches se présentèrent de nouveau et le réclamèrent, Dieu sait pourquoi. Mais les comtesses insistèrent tant et si bien sur le rôle tout de charité et de sacrifice du prêtre, sur les services qu'il rendait aux blessés, que l'affaire en resta là. Elles obtinrent même pour lui l'autorisation de circuler librement dans la localité. Pauvre localité, il n'en restait guère que des ruines quand les hordes germaniques eurent disparu.

83 maisons anéanties, un fusillé à Furnaux, un autre à Couvin, une famille entière disparue dans la tourmente à Surice, tel est le triste bilan de ces journées pour le village d'Ermeton.

Ça ne devait pas être tout, hélas ! Lors de la déportation des prétendus chômeurs, 94 hommes de l'endroit durent prendre le chemin de l'exil. Parmi eux un pauvre épiléptique. Et comme les autorités communales reclamaient pour ce malheureux, un officier leur répondit brutalement :

— Des médecins, il y en a aussi en Allemagne et il sera bien soigné !

À Mettet, à l'ouest d'Ermeton, il y eut 2 fusillés et 10 immeubles incendiés.

À JEMEPPE-SUR-SAMBRE.

Jemeppe-sur-Sambre est une commune de 3.500 habitants, située à 17 kilomètres à l'ouest de Namur, sur les voies ferrées de Charleroi à Namur et de Taminés à Gembloux.

Elle reçut la visite des Boches le 21 août à 1 heure de l'après-midi. Une poignée de Français les attendaient sur la rive droite de la rivière. Un combat assez vif eut lieu au Grand-Bois et quelques Boches tombèrent. Furieux d'être mis en échec, l'ennemi s'en prit immédiatement habitants et aux immeubles. Vingt d'entre eux furent détruits de fond en comble. Des otages furent choisis parmi les notables de l'endroit. Entre autres le bourgmestre, le docteur Dubay, et le vénérable abbé Gillain, curé. Les Teutons s'avancèrent alors, ayant chacun devant eux leur otage-bouclier. Ce que voyant, les Français cessèrent le feu. Le soir, les Allemands se retirèrent sur les hauteurs de Velaine, d'où ils étaient descendus dans l'après-midi, traînant avec eux les otages. Là, ils tinrent une sorte de conseil de guerre qui décida que le lendemain matin un des civils serait fusillé.

La chose en effet se passa ainsi. Un des malheureux, extrait du groupe, fut placé à cinquante mètres de ses compagnons et passé par les armes.

La nuit avait été terrible pour tous les prisonniers. Ils étaient là, à cent cinquante, dans un taudis infect, houspillés, injuriés, malmenés de toute façon. Quand le jour vint et qu'on leur permit de sortir, ce fut un soulagement général.

Le vieux curé avait particulièrement eu à souffrir : aussi sa santé en fut gravement altérée. Sa mort, quoique surve-

nue assez longtemps après, fut attribuée, comme celle de son frère, le curé de Velaine, aux mauvais traitements qu'ils avaient endurés.

Quand les prisonniers furent dehors, un officier supérieur enjoignit au bourgmestre d'avoir à choisir quarante hommes qui seraient également fusillés. Le bourgmestre se récria et refusa ce qui lui était demandé. « Ils sont tous innocents, dit-il, et aucun d'eux ne peut être puni. »

L'officier insista, mais le maieur tint bon et la chose en resta là. Les otages furent alors poussés en avant et, sous leur protection, les troupes boches franchirent le pont jeté sur la Sambre. Quand celles-ci eurent pris position, elles permirent aux prisonniers de repasser le pont et de se tenir dans une prairie, derrière le talus du chemin de fer. Le canon ne tarda guère à gronder ; la bataille, dite de Charleroi, était commencée. Elle ne devait finir qu'à cinq heures de l'après-midi.

Dans la soirée, les Boches vainqueurs arrivèrent en rangs serrés et s'empressèrent de gagner la rive droite de la Sambre. Quant aux prisonniers, ils durent passer la nuit dans la petite gare de Jemeppe-Froidmont.

Le lendemain, ils prenaient la tête des régiments ennemis qui les emmenaient jusque Névremont (Fosses). Là, ils furent enfin libérés.

Sept habitants de Jemeppe ont perdu la vie durant ces journées tragiques. Plusieurs ont été lâchement assassinés chez eux par les bandits. Parmi eux, un pauvre simple d'esprit qui s'était blotti dans les bras de sa mère : c'est là que les brutes le fusillèrent.

Les victimes sont : Joseph Halloin, Firmin Dussart, Edmond Dussart, Constant Vanderaveraux, Napoléon Mercier, Édouard Mandos, Désiré Massart et Maria Goisse, épouse Fosse.

Les assassins appartiennent au régiment Élisabeth.

À WILLERZIE.

Cette localité de 700 habitants fait partie du canton de Gedinne, se trouve sur la frontière française et est distante, à vol d'oiseau, de 10 kilomètres de la rive droite de la Meuse.

Le dimanche 23 août, 1.500 Français arrivaient à Willerzie vers 10 heures du matin. À peu près à la même heure, les Allemands se trouvaient à Rienne. Au début de la soirée, des éclaireurs français se dirigeaient sur Rienne. Ils rencontrèrent une patrouille allemande. Ils échangèrent quelques balles. À dix heures, la bataille commençait pour se terminer à minuit et pour reprendre de 1 heure à 2. À 2 heures, les Français devaient reculer. Comme l'ennemi avait essuyé des pertes importantes, il mit immédiatement le feu aux quatre coins du village. Le spectacle était terrifiant. L'incendie dura jusqu'à 7 heures du soir.

À 5 heures du matin, les habitants furent appréhendés et conduits dans une prairie située entre les positions occupées par les belligérants. C'était pour les Boches le rideau protecteur, qui gêna considérablement l'artillerie française.

À vingt reprises, les malheureux, sans cesse menacés, durent se mettre à genoux, demander pardon et répéter que c'étaient les Français qui avaient incendié le village. Trois ou quatre fois, on les fit placer en rangs et on les avertit

qu'ils allaient être fusillés. C'est en vain que quelques-uns, les enfants surtout, réclamèrent à boire et à manger. Et pourtant, tout ce qui sortit des maisons avant qu'on y mît le feu ! Mais plutôt que de permettre à la population de se restaurer, ils jetèrent dans le feu ou dans des fosses à purin ce qu'ils ne purent dévorer sur place ou emporter.

Les bestiaux périrent vivants dans les étables : ceux qui étaient parvenus à se délier furent repoussés dans les flammes. Un fermier perdit de la sorte quatre chevaux et vingt-neuf bêtes à cornes.

Pendant que l'incendie sévissait, quelques Boches se rendirent au presbytère pour s'emparer du curé, qui, disaient-ils, avait tiré sur eux de la tour de l'église. Mais le curé parvint à s'échapper. Sous un déguisement, il gagna Rienne où il demeura quelques jours. Comme les Boches le recherchaient, il alla se réfugier à Malvoisin, puis à Sart-Custinne, d'où il ne revint qu'après le départ de ses persécuteurs.

Deux hommes de Willerzie, Auguste Marchal et Xavier Delaitte, ont péri, on ne sait trop comment, pendant la journée du 24. Ce qui est certain, ce sont les cruautés inouïes que les bandits ont exercées sur des prisonniers français, capturés dans la matinée du 24. Un soldat français fut assommé à coups de crosse et jeté dans les flammes ; un officier blessé subit le même sort. D'après les affirmations les plus catégoriques de plusieurs témoins, il y eut au moins trois militaires français qui furent brûlés vifs ; le premier à la ferme de Boël, le second à l'école catholique des filles, le troisième dans la grange Lenoir. D'aucuns prétendent que d'autres encore périrent de la même manière.

Ce qui est également certain, c'est que les brigands déchargèrent volontairement leurs armes sur certains habitants qui se trouvaient chez eux. C'est ainsi que le bourgmestre et sa fille furent assez gravement blessés et qu'un vieillard de 72 ans, Léon Mallieu, eut le ventre ouvert. Les Boches s'occupèrent pourtant de lui et le firent transporter à Gedinne où on l'opéra.

Willerzie fut complètement anéanti par l'incendie, à part deux maisons qui sont restées debout au centre du village. L'une était habitée par une femme originaire du Grand-Duché de Luxembourg. L'église, dont la construction remonte à peine à quarante années, a subi le sort commun. C'était un vrai bijou d'architecture ogivale. Il n'en reste plus que des pans de murs branlants et calcinés. Les colonnes ébréchées et fendues sont également hors d'usage. Dans le chœur, un coffre-fort git éventré. C'était le tabernacle. Dans la sacristie, un autre coffre-fort qui a été dynamité. Leur contenu qui consistait en vases sacrés n'a pourtant pas été enlevé. Des soldats catholiques mirent ces vases dans un sac et les portèrent au curé de Rienne. Ils les lui remirent en disant : « Monsieur le Curé, voilà les sacrilèges de Willerzie. ».

La cave du presbytère restait intacte encore, de même que celle du receveur des Contributions.

Elles furent vidées de tout ce qui pouvait convenir aux pillards qui, avant de se retirer, y mirent le feu. C'est ainsi que périrent les archives de la paroisse, archives qui dataient de 1790, ainsi que les livres du receveur des contributions.

Les habitants affirment que les coupables appartiennent surtout au 19^e, 29^e et 96^e régiments.

On nous a conté aussi à Willerzie cette anecdote dont on nous garantit l'authenticité.

C'était le 23. Un uhlan en reconnaissance s'était approché de Willerzie, lorsqu'il découvre, dissimulé derrière une haie, un Français qui, immobile, le regardait. Le Boche fait feu, cinq fois de suite. Le Français qui n'a pas une égratignure, se relève :

— Imbécile, crie-t-il, tu m'as manqué, mais moi j'te manque pas !

Et ce disant, avant que le Boche, interloqué, ait pu faire un mouvement, il lui logeait une balle dans la tête.

— Ça t'apprendra, sale bête, conclut le Français et tandis que le cheval emballé déversait son uhlan cent mètres plus loin, le Français se rassit et roula une cigarette...

Il y eut aussi dans les environs de Willerzie plusieurs localités qui eurent particulièrement à souffrir.

À BOURSEIGNE-NEUVE, 74 maisons ont été incendiées, il en reste 14 avec l'église. La population tout entière s'était réfugiée dans la forêt à l'approche de l'ennemi.

À LOUETTE-ST-PIERRE, quelques fusillés, destruction partielle du village.

À BIÈVRE, après la bataille du 23, le feu est mis volontairement aux quatre coins du village. L'ennemi se livre sur de nombreux civils, sans même respecter les femmes et les enfants, à des cruautés dignes des temps barbares.

Plusieurs personnes périssent. Quant au reste de la population, on lui fait endurer des tortures morales que seuls des sauvages peuvent imaginer.

À GEDINNE, incendie de la gendarmerie et de vingt-deux autres habitations. Quelques hommes sont passés par les armes. Un civil, qui est sur le point d'être fusillé avec ses deux fils, offre tout son avoir en billets de banque pour sa rançon. D'une main le Boche prend l'argent et de l'autre décharge son revolver sur le malheureux qui s'écroule raide mort à ses pieds.

Son coup fait, le chenapan s'en alla, tranquille comme s'il eut accompli la besogne la plus naturelle du monde.

À VELAINNE.

À vol d'oiseau, Velaine se trouve à 20 kilomètres à l'ouest de Namur. Cette localité est sise sur les limites des provinces de Namur et Hainaut. C'est là que, selon toute probabilité, se tenait l'état-major qui ordonna les tueries de Tamines. Le village, avec ses quatre mille habitants fut outrageusement rançonné au passage des Teutons. Il n'y eut guère d'atrocités dans le centre de la commune, mais au Prah, hameau de Velaine, se passèrent des scènes d'une violence inouïe.

C'est le 21, dans la matinée, que l'invasion germanique atteint le Prah. Les reîtres ont à peine mis pied à terre qu'ils réclament à boire et à manger. Les habitants s'empressent de les satisfaire. Repus, les uhlands poussent plus loin quand, soudain, ils se rencontrent avec une patrouille de cavaliers français. Coups de feu de part et d'autre : les Boches laissent deux des leurs sur le terrain.

Les autres s'enfuient, reviennent au Prah où entrent des troupes plus nombreuses se sont arrêtées.

Quelques minutes se passent, lorsque brusquement retentissent des détonations. Bientôt ce sont des hurlements

sinistres que domine tout à coup un cri strident. Une femme, Julie Marchal, épouse Wiame, vient d'être assaillie chez elle. C'est sur elle que les fusils se sont déchargés. Tandis qu'on l'assassinait, son mari, Émile Wiame, son fils Jean-Baptiste, sa petite fille Lydie se sont enfuis.

Ce n'est que plusieurs jours après que la malheureuse est retrouvée à l'état de cadavre au fond d'un puits. Wiame et son fils n'ont pas eu plus de chance. Poursuivis par les balles, ils se sont affaissés un peu plus loin dans la campagne. Les bandits sont venus les achever sur place. Ce fut, du moins, le cas pour le père qui a été ramené jusque près de sa maison en flammes et jeté dans le brasier.

Un tout jeune homme — 16 ans à peine —, nommé Léon Marchal, et neveu de Julie dont nous venons de parler, fut également victime de la barbarie germanique.

Les bandits lui avaient ordonné de soigner leurs chevaux et il s'était exécuté sans la moindre récrimination. Quand il eut fini, les brutes le couchèrent dans le fossé de la route, le rouèrent de coups, puis l'achevèrent au browning.

Le lendemain 22, les Boches qui ont été rudement secoués par les Français qu'ils ont rencontrés sur les dessus d'Auvélais et qui ont même dû battre en retraite, reviennent au hameau.

Auguste Dache est capturé et mis au mur. Mais une victime, c'est pour eux trop peu de chose. Ils pénètrent dans la maison Remy Meurant, saisissent le mari, Joseph Remy et le conduisent près de Dache. Toute la population est là ; elle doit assister à l'exécution. Quelques soldats épaulent, visent et abattent les deux hommes. Remy, qui n'est pas tué sur le coup, est achevé sous le martèlement des crosses.

Les habitants terrifiés sont alors sommés de regagner leurs demeures : il n'en restait pas une debout, des trente que comptait le Prah !

À ARSIMONT.

Ce village se trouve à quatre kilomètres à l'est de Taminnes. Il fut le théâtre de combats multiples et meurtriers. Un millier de cadavres, tant français qu'allemands, restèrent sur le champ de bataille au cours de la journée du 22. Comme partout, les Français firent là des prodiges d'héroïsme, mais ils n'étaient pas en nombre malheureusement. D'après le témoignage des habitants, il y eut même en plusieurs endroits des charges à la baïonnette. Cette défense opiniâtre, ces attaques et ces contre-attaques que l'artillerie ne préparait même pas s'écroulèrent dans le sang. Les Boches, admirablement outillés, soutenus par leurs canons, pourvus de nombreuses mitrailleuses, n'avaient qu'à attendre pour faire d'épouvantables hécatombes. L'erreur initiale du début, basée sur la croyance que le choc principal ne se produirait pas en Belgique, mais plus au sud et qui avait décidé le grand état-major français à masser le gros de ses armées entre Toul et Verdun, portait encore ses conséquences.

Cette erreur, on s'était efforcé de la réparer. Pour y réussir pleinement, il eut fallu 48 heures en plus. L'avance rapide de l'ennemi empêcha les renforts français d'arriver à temps sur la Sambre. Et ce qui devait arriver, arriva. Le 21, à 1 heure de l'après-midi, von Bülow lançait à l'assaut des ponts d'Auvélais, de Taminnes et de Ham les divisions de la garde prussienne. Pour défendre ces ponts, il n'y avait que la 10^e division française (10^e corps). Le soir, celle-ci devait

se retirer battue.

Le lendemain, le général Lanrezac avait prescrit au 3^e et 10^e corps de se tenir sur la défensive. À un moment donné, impatientés de cette tactique qui ne leur convenait pas, les Français se lancèrent en avant. Mais se trouvant dans de trop mauvaises conditions pour réussir, ils subirent des pertes trop considérables pour le résultat qu'ils obtinrent. Dans l'après-midi du 22, les régiments 75^e, 170^e et 171^e d'infanterie allemande faisaient leur entrée à Arsimont.

La vérité historique nous oblige à relater ici un incident fort regrettable, qui ne s'est d'ailleurs répété nulle part, ni dans la province de Namur, ni dans le Luxembourg, dont nous avons écrit le martyrologe, et qui faillit avoir des conséquences autrement désastreuses encore que celles que la population eût à déplorer.

Tout, depuis vingt-quatre heures, laissait prévoir que bientôt la localité tomberait aux mains de l'envahisseur. Un ouvrier d'Arsimont, exaspéré par la seule perspective de voir l'ennemi violer son domicile, avait déclaré, à plusieurs reprises, qu'il descendrait le premier « gris » qui aurait le malheur de franchir son seuil.

Dans son voisinage, on s'était en vain efforcé de le dissuader de son projet ; d'autres avaient souri de ce qu'ils prenaient pour une simple fanfaronnade.

Il pouvait être 4 heures, lorsque des uhlans, traversant la localité, avertirent les habitants de quitter leurs demeures et de se réunir sur la voie publique.

D'autres suivaient, visitant les maisons et en expulsant ceux qui n'avaient pas obtempéré à l'ordre donné. Ils arrivent chez Jules Henin. La porte est fermée et verrouillée. Les Boches frappent et comme nul ne vient leur ouvrir, ils s'impatientent et finissent par enfoncer la porte. Henin, furieux, s'est précipité sur son fusil. Sa femme et sa jeune fille s'accrochent à lui, le supplient de se tenir tranquille. Il les repousse. À cet instant, la porte cède, et un sous-officier suivi de plusieurs soldats entre en proférant des menaces.

Henin a épaulé son arme, il fait feu et le Boche s'effondre mortellement atteint. Ceux qui l'accompagnent détaillent au plus tôt.

Henin comprend qu'il n'a qu'une chance de salut : la fuite. Suivi de sa femme et de son plus jeune fils, il se précipite au dehors, mais il n'a pas fait trois mètres qu'une balle l'étend à son tour raide mort. Sa femme et son enfant, un gamin de 10 ans, sont également tués. Le feu est mis à la maison et les cadavres sont jetés dans les flammes.

Les deux aînés de Henin, une jeune fille de 17 ans et un garçon de 13 ans n'étaient pas sorti avec leurs parents. Entendant les coups de feu et les cris de vengeance des Boches, le gamin s'enfuit par une porte de derrière et, malgré les balles qui le poursuivaient, il put gagner la campagne où il resta caché pendant plusieurs jours. Sa sœur, qui voulait savoir le sort fait à ses parents, vint sur la rue et voyant les cadavres, supplia qu'on la tuât, elle aussi. Les soldats s'y refusèrent et la joignirent au groupe qui stationnait dans les environs.

Les habitants épouvantés se demandaient anxieusement quelles suites allaient être données à l'acte de Henin, quand le curé parut, les rassura et leur dit qu'il allait se rendre immédiatement près du commandant. Celui-ci l'accueillit avec froideur. Mais le curé plaida si bien la cause de ses pa-

roissiens que l'officier se laissa fléchir. Entre-temps, la population avait été colloquée dans l'église et c'est là qu'elle apprit, de la bouche de son curé, qu'il n'y aurait plus de fusillades.

Le commandant tint parole, mais comme il avait annoncé qu'il fallait de toute nécessité une répression terrible, le feu fut mis systématiquement au village en dix endroits à la fois. L'élément destructeur consuma cent trente maisons. Une quarantaine d'immeubles avaient déjà été détruits par le bombardement.

Si les Allemands ne tuèrent plus personne ce jour-là à Arsimoit, il n'en est pas moins vrai que le village eut à pleurer d'autres victimes, tombées, celles-ci, sous les balles ennemies au cours des combats de la veille.

Les époux Baily-Naniot avec leur enfant de deux ans avaient quitté leur maison, le 21 au soir, pour chercher ailleurs un refuge où, leur semblait-il, ils courraient moins de danger. Ils étaient dans la campagne, à proximité de chez eux, lorsqu'un groupe de Boches les surprend.

Immédiatement, Baily est fusillé ; sa femme s'enfuit avec son enfant. Les soldats la poursuivent. Elle se jette dans un ruisseau où les brutes la retrouvent. L'enfant était mort ; la pauvre femme évanouie fut transportée à Auvelais, où 48 heures plus tard, elle succombait à ses blessures.

Dans la journée du 21, l'ennemi, harcelé par les Français, s'était emparé de quelques civils qui devaient leur servir de pare-balles. Parmi eux, le jeune J. B. Hambursin, de 18 ans. Les courageux Boches, sous la protection de leurs otages, purent s'avancer en toute sécurité contre les Français.

Non seulement les civils, sous peine d'être mis à mort, ne pouvaient s'enfuir, mais ils devaient avoir toujours le buste hors de la tranchée au fond de laquelle les Teutons se tenaient tapis. À un moment donné, le jeune Hambursin voulut s'enfuir, mais il n'avait pas fait dix pas qu'il s'écroulait, la poitrine trouée.

Victor Roland et Michel Scohier périrent dans des conditions à peu près identiques. Celui-ci rentrait chez lui, le 22 au matin, quand un Boche le vise et le tue presque sur son seuil. Quant à Roland, il tomba le vendredi soir, alors que le combat avait pris fin et qu'il s'imaginait ne plus courir aucun danger. Un soldat l'aperçoit, fait feu et l'étend sur la rue. Ce meurtre portait à 9 le nombre des victimes d'Arsimont.

À AUVELAIS.

Cette grosse commune industrielle est la localité la plus rapprochée de Tamines. Si elle n'eut pas à déplorer d'aussi épouvantables massacres que sa voisine de l'ouest, les scènes atroces qui s'y sont passées ne sont pas près d'être oubliées. 127 maisons incendiées, cinq classes des écoles catholiques des garçons ; 52 fusillés, les uns à bout portant ou tandis qu'ils s'enfuyaient, d'autres restés dans les flammes ou périés par asphyxie ; 200 otages, menacés de mort, malmenés de toute façon durant 4 jours et 4 nuits ; des coups ; des exactions, un pillage éhonté, le sac dans toute sa hideur : voilà en résumé ce qu'eut à souffrir la population d'Auvelais. Là aussi, de violents combats s'étaient déroulés, là aussi quantité de Boches avaient trouvé la mort. C'était des raisons plus que suffisantes pour justifier aux yeux des barbares,

leurs ignobles agissements à l'égard d'une population qui n'en pouvait mais, ni de la présence, ni de la résistance des Français.

Venant de Velaine, le 21 de grand matin, les Boches s'étaient donné comme objectif ce jour-là, la prise des ponts d'Auvelais. Ils abordèrent à la Sarthe, une des sections de la commune d'Auvelais, mais ne purent s'en emparer qu'à grand peine. Méthodiquement, les Français se retiraient en leur causant le plus de mal possible. Des hauteurs de la Sarthe, les Français descendirent à Auvelais et s'organisèrent sur la rive droite de la Sambre, où ils attendirent l'ennemi.

Dans l'après-midi, celui-ci parvint enfin jusqu'au centre de l'agglomération et, tandis que des combats de rue se poursuivaient en plusieurs endroits, les atrocités commençaient.

Une des premières victimes fut une jeune femme de 25 ans. Elle s'enfuyait, serrant dans ses bras son enfant de 5 ans, lorsqu'elle tomba, le crâne fracassé. Les brutes prirent l'enfant et le conduisirent chez les voisins en disant :

— Maman kapout ; petit pour vous !

L'une des familles les plus éprouvées d'Auvelais fut, à coup sûr, celle du menuisier Pocet.

Durant toute la bataille, les malheureux étaient restés blottis dans leur cave avec quelques voisins. Les époux Pocet avaient avec eux leurs trois enfants : Raymond, Georges et Georgette. Raymond, âgé de 22 ans, était aveugle.

Soudain, les brutes arrivent, s'élancent sur la porte qui résiste et comme les crosses des fusils ne suffisaient pas, les haches sont employées. Les planches cèdent enfin ; les bandits vont pénétrer dans la place. Georges et Georgette, les deux plus jeunes des enfants, prennent le parti de fuir. Il est temps : au moment où le jeune homme, à la suite de sa sœur, escalade le mur de son jardin, une balle traverse la manche de son paletot. Les Boches sont là maintenant, au moment où le reste de la famille arrive au jardin. Les malheureux, cloués sur place, ne savent plus que faire, lorsqu'ils sont brutalement abattus. Les trois cadavres du vieux Pocet, de sa femme et du fils aveugle sont abandonnés et retrouvés le lendemain par les voisins. Un peu plus loin, dans la même rue, le vieux Winson Alphonse périt de façon à peu près pareille.

La place nous manque pour donner tous les détails de ces nombreux et monstrueux assassinats de gens paisibles, au nombre desquels on trouve six femmes, plusieurs vieillards et même un enfant de deux ans. Parmi les cinquante-deux victimes, quelques-unes ont été massacrées à Tamines. 27 des fusillés habitaient Auvelais ; les 25 autres étaient domiciliés à la Sarthe.

★ ★ ★

Nous avons entrepris de narrer l'histoire des atrocités allemandes dans la province de Namur. Notre tâche est terminée. Il se peut que nous n'ayons pas tout dit ou que des inexactitudes de détail se soient glissées dans notre travail. Qu'on veuille bien nous en excuser. Notre but était de montrer, à ceux qui ne les connaissaient pas assez, la mentalité et les capacités des Boches. Ce but, nous pensons l'avoir atteint.

TABLE DES MATIÈRES

A Couvin	03	A Hastière-Lavaux	38
A Petigny	06	A Hermeton-sur-Meuse	39
A Mariembourg	06	A Waulsort	39
A Dourbes	08	A Stave et environs	40
A Nismes (héros français)	09	Canton de Walcourt	41
A Fagnolles	10	A Sorinne (Dinant)	42
A Petite-Chapelle (le calvaire d'un curé)	11	A Spontin	48
A Frasnes-lez-Couvin	18	A Andenne	53
Une navrante histoire	21	A Haut-Bois (Gesves)	60
Les Allemands dans les Cantons de Philipeville et de Florennes	22	A Faulx-les-Tombes	61
A Romedenne	22	A Ohey	61
A Matagne-la-Petite	25	A Evrehailles	63
A Romerée	25	A Dorinne	64
A Franchimont	25	A Yvoir	66
A Villers-le-Gambon	26	A Groyenne (Andenne)	67
A Villers-en-Fagne	27	A Falisolle	69
A Neuville	27	A Assesse	70
A Villers-Deux-Eglises	28	A Ermeton-sur-Biert	72
A Surice	28	A Jemeppe-sur-Sambre	73
Les Allemands dans l'Entre-Sambre-et-Meuse	31	A Willerzie	73
A Hastières-par-delà	31	A Velaine	74
A Onhay	33	A Arsimont	75
A Gérin	34	A Auvelais	76
A Anthée	35		
Le Clergé dans les environs de Dinant	37		
A Rosée	38		

Légende du croquis de la couverture :

A Petigny, le 26 août 1914, au cours des perquisitions des soldats allemands chez l'habitant, ceux-ci découvrent M^{me} Masuy dans sa toilette funèbre. Ils lui déposent une poupée dans les bras et se pâment de leur basse plaisanterie.

Légende du croquis de la page 17 :

A Romedenne, le 25 août 1914, les soldats allemands forcèrent trois hommes âgés à s'atteler à un gros chariot de ferme et à le conduire par un chemin à descente rapide au risque de se rompre les os.

Légende du croquis de la page 32 :

A Onhay, le 23 août 1914, les soldats allemands mirent le feu au village. Le lendemain, sans raison ils fusillèrent Charles Laret (29 ans) puis jetèrent son corps au feu.

Légende du croquis de la page 47 :

A Andenne, c'est le 23 août 1914 que le martyr de la Ville prit fin : il avait duré 4 jours. Dans les maisons aux portes et fenêtres défoncées, des soldats allemands chantent, hurlent, boivent, s'empiffrent.

Légende du croquis de la page 62 :

A Dorinne, le 23 août 1914 dans la matinée, des prisonniers de Spontin arrivent, fortement encadrés par des fantassins allemands qui leur infligent les traitements les plus inhumains.

Légende du croquis de la 4^e de couverture :

A Frasnes-lez-Couvin, le 16 septembre 1914, 34 prisonniers français furent amenés par la soldatesque allemande, attachés les uns aux autres. Dans une carrière, leurs cadavres furent retrouvés atrocement mutilés par les baïonnettes et les crosses des fusils.

